

DU MONDE ENTIER

AKWAEKE

EMEZI

LA MORT
DE VIVEK OJI

roman

Gallimard

AKWAEKE EMEZI

LA MORT
DE VIVEK OJI

roman

*Traduit de l'anglais (Nigéria)
par Blandine Longre*



GALLIMARD

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

EAU DOUCE, 2020

OceanofPDF.com

Contents

1. [Couverture](#)
2. [Du même auteur](#)
3. [Titre](#)
4. [Copyright](#)
5. [Dédicace](#)
6. [I](#)
7. [II](#)
8. [III. Osita](#)
9. [IV. Vivek](#)
10. [V](#)
11. [VI. Vivek](#)
12. [VII. Osita](#)
13. [VIII](#)
14. [IX. Osita](#)
15. [X. Vivek](#)
16. [XI](#)
17. [XII. Vivek](#)
18. [XIII. Osita](#)
19. [XIV. Vivek](#)
20. [XV](#)
21. [XVI](#)
22. [XVII. Vivek](#)
23. [XVIII](#)
24. [XIX. Osita](#)
25. [XX. Vivek](#)
26. [XXI](#)
27. [XXII](#)
28. [XXIII. Osita](#)

29. [XXIV. Nnemdi](#)
30. [Remerciements](#)
31. [Glossaire](#)
32. [Table des matières](#)
33. [Présentation](#)
34. [Achevé de numériser](#)

1. [4](#)
2. [5](#)
3. [7](#)
4. [8](#)
5. [9](#)
6. [10](#)
7. [11](#)
8. [12](#)
9. [13](#)
10. [14](#)
11. [15](#)
12. [16](#)
13. [17](#)
14. [18](#)
15. [19](#)
16. [20](#)
17. [21](#)
18. [22](#)
19. [23](#)
20. [24](#)
21. [25](#)
22. [26](#)
23. [27](#)
24. [28](#)
25. [29](#)

26. [30](#)
27. [31](#)
28. [32](#)
29. [33](#)
30. [34](#)
31. [35](#)
32. [36](#)
33. [37](#)
34. [38](#)
35. [39](#)
36. [40](#)
37. [41](#)
38. [42](#)
39. [43](#)
40. [44](#)
41. [45](#)
42. [46](#)
43. [47](#)
44. [48](#)
45. [49](#)
46. [50](#)
47. [51](#)
48. [52](#)
49. [53](#)
50. [54](#)
51. [55](#)
52. [56](#)
53. [57](#)
54. [58](#)
55. [59](#)
56. [60](#)
57. [61](#)

58. [62](#)
59. [63](#)
60. [64](#)
61. [65](#)
62. [66](#)
63. [67](#)
64. [68](#)
65. [69](#)
66. [70](#)
67. [71](#)
68. [72](#)
69. [73](#)
70. [74](#)
71. [75](#)
72. [76](#)
73. [77](#)
74. [78](#)
75. [79](#)
76. [80](#)
77. [81](#)
78. [82](#)
79. [83](#)
80. [84](#)
81. [85](#)
82. [86](#)
83. [87](#)
84. [88](#)
85. [89](#)
86. [90](#)
87. [91](#)
88. [92](#)
89. [93](#)

90. [94](#)
91. [95](#)
92. [96](#)
93. [97](#)
94. [98](#)
95. [99](#)
96. [100](#)
97. [101](#)
98. [102](#)
99. [103](#)
100. [104](#)
101. [105](#)
102. [106](#)
103. [107](#)
104. [108](#)
105. [109](#)
106. [110](#)
107. [111](#)
108. [112](#)
109. [113](#)
110. [114](#)
111. [115](#)
112. [116](#)
113. [117](#)
114. [118](#)
115. [119](#)
116. [120](#)
117. [121](#)
118. [122](#)
119. [123](#)
120. [124](#)
121. [125](#)

- 122. [126](#)
- 123. [127](#)
- 124. [128](#)
- 125. [129](#)
- 126. [130](#)
- 127. [131](#)
- 128. [132](#)
- 129. [133](#)
- 130. [134](#)
- 131. [135](#)
- 132. [136](#)
- 133. [137](#)
- 134. [138](#)
- 135. [139](#)
- 136. [140](#)
- 137. [141](#)
- 138. [142](#)
- 139. [143](#)
- 140. [144](#)
- 141. [145](#)
- 142. [146](#)
- 143. [147](#)
- 144. [148](#)
- 145. [149](#)
- 146. [150](#)
- 147. [151](#)
- 148. [152](#)
- 149. [153](#)
- 150. [154](#)
- 151. [155](#)
- 152. [156](#)
- 153. [157](#)

154. [158](#)
155. [159](#)
156. [160](#)
157. [161](#)
158. [162](#)
159. [163](#)
160. [164](#)
161. [165](#)
162. [166](#)
163. [167](#)
164. [168](#)
165. [169](#)
166. [170](#)
167. [171](#)
168. [172](#)
169. [173](#)
170. [174](#)
171. [175](#)
172. [176](#)
173. [177](#)
174. [178](#)
175. [179](#)
176. [180](#)
177. [181](#)
178. [182](#)
179. [183](#)
180. [184](#)
181. [185](#)
182. [186](#)
183. [187](#)
184. [188](#)
185. [189](#)

186. [190](#)
187. [191](#)
188. [192](#)
189. [193](#)
190. [194](#)
191. [195](#)
192. [196](#)
193. [197](#)
194. [198](#)
195. [199](#)
196. [200](#)
197. [201](#)
198. [202](#)
199. [203](#)
200. [204](#)
201. [205](#)
202. [206](#)
203. [207](#)
204. [208](#)
205. [209](#)
206. [210](#)
207. [211](#)
208. [212](#)
209. [213](#)
210. [214](#)
211. [215](#)
212. [216](#)
213. [217](#)
214. [218](#)
215. [219](#)
216. [220](#)
217. [221](#)

- 218. [222](#)
- 219. [223](#)
- 220. [224](#)
- 221. [225](#)
- 222. [226](#)
- 223. [227](#)
- 224. [228](#)
- 225. [229](#)
- 226. [230](#)
- 227. [231](#)
- 228. [232](#)
- 229. [233](#)
- 230. [234](#)
- 231. [235](#)
- 232. [236](#)
- 233. [237](#)
- 234. [238](#)
- 235. [239](#)
- 236. [240](#)
- 237. [241](#)
- 238. [242](#)
- 239. [243](#)
- 240. [244](#)
- 241. [245](#)
- 242. [246](#)
- 243. [247](#)
- 244. [248](#)
- 245. [249](#)
- 246. [250](#)
- 247. [251](#)
- 248. [252](#)
- 249. [253](#)

- 250. [254](#)
- 251. [255](#)
- 252. [256](#)
- 253. [257](#)
- 254. [258](#)
- 255. [259](#)
- 256. [260](#)
- 257. [261](#)
- 258. [262](#)
- 259. [263](#)
- 260. [264](#)
- 261. [265](#)
- 262. [266](#)
- 263. [267](#)
- 264. [268](#)
- 265. [269](#)
- 266. [270](#)
- 267. [271](#)
- 268. [272](#)
- 269. [273](#)
- 270. [274](#)
- 271. [275](#)
- 272. [276](#)
- 273. [277](#)
- 274. [278](#)
- 275. [279](#)

Du monde entier

OceanofPDF.com

Titre original :
THE DEATH OF VIVEK OJI

© Akwaeke Emezi, 2020. Tous droits réservés.
© Éditions Gallimard, 2023, pour la traduction française.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

*À Franca, la première amie à m'avoir
raconté des histoires, la meilleure entre
toutes.*

*Ne t'avise jamais d'oublier le nom de
famille de Kurt.*

Je t'aime tout plein.

Vis librement.

OceanofPDF.com

I

Le marché fut détruit par le feu le jour où mourut Vivek Oji.

OceanofPDF.com

II

Si ce récit était une pile de photographies – des clichés à l’ancienne, aux angles arrondis, conservés dans des albums sous des plateaux de verre et des napperons de dentelle dans des salons à travers le pays –, il débiterait par Chika, le père de Vivek. La première le représenterait dans un bus à destination du village où vivait sa mère ; on l’y verrait pendre le bras par la vitre ouverte, sentir la poussée de l’air contre son visage, la brise pénétrant son sourire.

Chika, âgé de vingt ans, était aussi grand que sa mère : un mètre quatre-vingts de peau rouge et de cheveux couleur d’argile frôlée par le soleil, des dents semblables à des os polis. Les passagères du bus le regardaient ouvertement, sa chemise blanche gonflée par le vent formant un nuage à la hauteur de sa nuque, et elles souriaient et chuchotaient entre elles parce qu’il était beau. Il possédait une beauté qui aurait dû être éternelle ainsi que des traits singuliers qu’il transmet à Vivek – les dents, les yeux en amande, la peau douce –, traits qui moururent avec Vivek.

La photographie suivante dans la pile serait celle d’Ahunna, la mère de Chika, assise sur sa véranda quand arriva son fils, un bol d’*udara*¹ posé près d’elle. Son pagne était noué autour de sa taille, ce qui dévoilait ses seins nus, et sa peau était plus rouge que celle de Chika, d’une teinte plus intense et plus ancienne, comme une poterie qui, à la cuisson, se serait couverte de coulures. Elle avait de minces rides autour des yeux, des cheveux nattés en tresses serrées près du crâne, et son pied gauche, enveloppé dans un bandage, était calé sur un tabouret.

« Mama ! *Gīnī mere ? !* » s’écria Chika à sa vue, tout en montant précipitamment les marches de la véranda. « Est-ce que ça va ? Pourquoi tu n’as pas envoyé quelqu’un pour m’avertir ? »

— À quoi bon te déranger ? » répondit Ahunna, ouvrant un *udara* en deux pour en sucer la chair. Le vaste domaine qui entourait sa maison de village se déployait autour d’eux – une terre appartenant de longue date à la famille, tout un héritage agraire auquel elle s’était raccrochée depuis la mort

du père de Chika, plusieurs années auparavant. « J'ai trébuché sur un bâton alors que j'étais en visite à la ferme, expliqua-t-elle pendant que son fils s'asseyait à côté d'elle. Mary m'a emmenée à l'hôpital. Tout va bien, maintenant. » Elle cracha des graines d'*udara*, telles de minuscules balles noires.

Mary était l'épouse d'Ekene, le frère de Chika, une fille replète et douce, aux joues pareilles à de petits nuages. Ils s'étaient mariés quelques mois plus tôt, et Chika avait regardé Mary remonter l'allée centrale de l'église d'un pas léger, son corps enveloppé de dentelle blanche, sa jolie bouche dissimulée derrière un voile. Ekene l'attendait devant l'autel, l'échine rigide et altière, sa peau luisante, comme du terreau humide, se détachant sur son costume noir goudron. Chika n'avait jamais vu son frère afficher un air aussi tendre – il fallait voir ses longs doigts trembler, ses yeux frémir d'amour et de fierté. Lorsqu'ils récitèrent les vœux, Mary dut lever la tête vers Ekene – dans la famille, les hommes avaient toujours été grands –, et Chika avait vu la gorge de la jeune femme se cambrer, son visage rayonner quand Ekene avait soulevé le voile de tulle et l'avait embrassée. Après le mariage, Ekene décida de quitter le village pour s'installer à Owerri, une ville animée et bruyante ; Mary demeura donc chez Ahunna pendant que son mari partait organiser leur nouvelle vie. Depuis la véranda, Chika lança un coup d'œil furtif à Mary, qui arrosait le jardin d'hibiscus, ses cheveux noués en arrière en une torsade effilochée, vêtue d'une ample robe de cotonnade imprimée de fleurs décolorées. Elle évoquait un chez-soi, une chose dans laquelle il était capable de sombrer, pour tournoyer entre ses hanches, ses cuisses, ses seins.

Sa mère fronça les sourcils. « Prends garde », le prévint-elle, comme si elle lisait dans ses pensées. « C'est l'épouse de ton frère. »

Le visage de Chika s'empourpra. « Je ne vois pas de quoi tu parles, Mama. »

Ahunna ne cilla pas. « Va donc te trouver une épouse à toi, mais ne cherche pas à causer des *wahala* avec cette fille dans cette maison. Ton frère viendra bientôt la chercher. »

Chika prit sa main dans la sienne. « Je ne cherche pas à causer le moindre ennui, Mama. » Elle le dévisagea d'un air moqueur, sans pourtant retirer ses doigts. Ils restèrent assis là, composant une autre photographie, tandis que le soir recouvrait peu à peu la véranda et le ciel, et que quelque chose

d'ardent couvait à petit feu à l'intérieur de Chika, vibrant au fond de sa gorge. C'était avant Vivek, avant l'incendie, avant que Chika ne découvre exactement combien il était difficile de creuser sa propre tombe avec les ossements de son fils.

Une fois la blessure d'Ahunna guérie, il lui resta une cicatrice sur le cou-de-pied – une marque marron foncé en forme d'étoile de mer amollie. Son fils Ekene vint chercher son épouse et l'emmena dans leur nouvelle maison d'Owerri, un bungalow blanc avec un flamboyant qui poussait près du portail et des goyaviers plantés le long de la clôture ; Chika alla leur rendre visite. Telles seraient les photographies du bonheur : Mary tout sourire dans sa cuisine ; Mary nattant ses cheveux avec des extensions et chantant à gorge déployée dans la chorale de son église ; Mary et Chika papotant dans la cuisine pendant qu'elle préparait le repas. Les femmes volubiles agaçaient Ekene et il n'était pas du genre jaloux, de telle sorte que cela lui était égal que son frère cadet et son épouse s'entendent si bien.

Quant à Chika, la chose qui couvait en lui se faisait plus ardente encore dès qu'il était près de Mary. Cette chose bourdonnait, bouillonnait, l'ébouillantait à l'insu des autres. En compagnie des siens, il plaisantait, affirmant qu'il aimait simplement se trouver dans une maison où vivait une femme plutôt que dans son appartement vide de célibataire, et Mary le croyait – jusqu'au moment où, un après-midi, il s'approcha derrière elle alors qu'elle cuisinait et plaqua sa bouche contre sa nuque. Elle se retourna vivement et entreprit de le frapper avec la longue cuiller en bois dont elle se servait pour remuer le *garri*.

« Tu es fou ? » cria-t-elle, tandis que des gouttes bouillantes de *garri* giclaient de sa cuiller et brûlaient les avant-bras de Chika, qui les avait levés pour parer ses coups. « Qu'est-ce que tu as osé faire, hein ? »

— Désolé ! Désolé ! » Il tomba à genoux, inclinant la tête sous ses bras. « *Biko*, Mary, arrête ! Je ne recommencerai pas, c'est juré ! »

Elle s'interrompit, le souffle court, une expression perplexe et blessée sur le visage.

« C'est quoi, ton problème, *ehn* ? Pourquoi est-ce que tu cherches à tout gâcher ? Ekene et moi, nous sommes heureux, tu entends ? Nous sommes heureux.

— Je sais. Je sais. » Chika se redressa lentement, dépliant un genou à la

fois, sans baisser les mains et en la regardant dans les yeux. « Je sais. Je ne veux rien gâcher. S'il te plaît, pardonne-moi. »

Mary secoua la tête. « Tu ne peux plus venir ici, si c'est pour cette raison que tu viens. » Chika avait envie de tendre le bras vers elle, mais son poing était encore serré autour de la cuiller.

« Je sais, répéta-t-il d'une voix douce.

— Je suis sérieuse, dit-elle. Ne reviens pas ici avec ces idioties. »

Chika vit les larmes qui perlaient dans les yeux de Mary et laissa retomber ses mains.

« Je comprends. Je te jure, à partir de maintenant, tu ne seras plus que ma sœur. » Il sentit le regard de Mary braqué sur lui tandis qu'il attrapait ses clés de voiture. « Je m'en vais. À la semaine prochaine. Je t'en prie, oublions ce qui s'est passé aujourd'hui, d'accord ? »

Mary garda le silence. Elle se contenta de le regarder partir et attendit que la porte se referme derrière lui pour desserrer les doigts autour du manche de bois recourbé.

Au cours des mois suivants, Chika évita de se rendre à Owerri. Il trouva un emploi de comptable dans une verrerie de Ngwa, le bourg où il s'était installé après avoir quitté le village. Le médecin de l'entreprise était un certain Dr Khatri, un Indien pâle de visage avec de grosses touffes de cheveux gris au niveau des tempes. Parfois, le Dr Khatri venait avec sa nièce, Kavita, qui l'assistait dans ses tâches administratives. La première fois que Chika la rencontra, il était venu voir le médecin pour une toux, et Kavita était à l'accueil, feuilletant les dossiers empilés autour d'elle, sourcils froncés. C'était une petite femme à la peau brun foncé, et une épaisse tresse noire lui descendait au-dessous de la taille. Ce matin-là, elle portait une robe de coton orange ; elle ressemblait à un soleil couchant embrasé, et Chika sut aussitôt que son histoire se terminerait avec elle, qu'il se noierait dans ses grands yeux limpides et que ce serait la plus parfaite façon de s'éteindre. Rien ne bouillait plus en lui, seule résidait là une exhalation intense et claire, une paix pesante qui s'enroulait autour de son cœur. Kavita leva les yeux et lui sourit et, sans savoir comment, Chika eut le cran de l'inviter à déjeuner. Quand elle accepta, cela les surprit tous deux, de même que l'affection qui se déploya entre eux durant les semaines qui suivirent.

Quand le sérieux de leur relation amoureuse devint évident, le docteur convia Chika chez eux, où Kavita leur servit du thé et des *murukku* dans de petits bols. Elle avait des poignets délicats, et sa chevelure sombre tombait en pluie sur ses épaules. Après la mort de ses parents, raconta le Dr Khatri à Chika, Kavita lui avait été confiée et avait par la suite quitté l'Inde pour l'accompagner au Nigéria. « Nous avons des... problèmes de famille à Delhi, dit-il. À cause de la caste de son père. Mieux valait prendre un nouveau départ. » Chika hocha la tête. C'était pour une raison semblable qu'il avait choisi de ne pas vivre dans la même ville que les siens. Il était bon de prendre un nouveau départ ; cette séparation physique permettait de se sentir soi-même, c'était ainsi que l'on pouvait apprendre qui l'on était, loin de tous les autres.

Photographie : le jeune couple dans le jardin à l'arrière de la maison, après le dîner, longeant une plate-bande de rosiers nus ; Kavita fait doucement courir ses doigts sur les branches.

« Je suis impatiente de les voir en fleur, dit-elle. Quand nous vivions à Delhi, je détestais le parfum des roses, mais mon oncle les adore et, à présent – chose étrange –, elles me rappellent simplement mon pays. »

Photographie : la main de Chika couvrant les siennes, des feuilles dentelées écrasées sous leurs paumes, un baiser silencieux dans lequel s'enchevêtrent leurs souffles.

Après quoi Chika retourna au village et parla de Kavita à sa mère. « Je veux que tu fasses sa connaissance », dit-il en évitant de croiser son regard. Ahunna l'observa, lui et ses épaules voûtées, la façon qu'il avait de sans cesse sortir ses mains de ses poches pour les y enfoncer de nouveau. Les enfants ont beau grandir, songea-t-elle, ils ne changent jamais vraiment.

« Amène-moi cette fille, répondit Ahunna. *Nsogbu adighi*. » Elle se remit à éplucher des ignames, assise sur un tabouret bas devant la bassine qui contenait les tubercules, jetant les pelures dans l'arrière-cour pour ses chèvres. Chika se tenait au-dessus d'elle, un sourire hébété se répandant sur son visage.

« Oui, *Ma*, dit-il au bout d'un moment. *Daaly*. »

C'est alors qu'il se sentit finalement prêt à retourner à Owerri pour annoncer la nouvelle à Mary et Ekene, maintenant qu'il pouvait se présenter

chez eux la conscience tranquille. Mary et lui ne parlèrent jamais de ce qui s'était produit, de cet instant de désir déplacé dans une cuisine étouffante.

Trois mois plus tard, Chika demanda Kavita en mariage dans la roseraie de son oncle. Des fleurs roses et rouges couvraient à présent les branches, et leur senteur imprégnait l'air. Kavita sourit, se jeta au cou d'argile de Chika et, refoulant ses larmes, lui dit oui d'un baiser. Dans les jours qui suivirent, des querelles éclatèrent à propos de la dot. Chika essaya d'expliquer au Dr Khatri que c'était à la famille du fiancé de la payer, mais cette idée même rendait furieux le vieux médecin. « Nous avons parcouru tout ce chemin depuis l'Inde avec la dot de Kavita ! C'est son héritage. Je ne peux pas la donner en mariage sans ces biens, comme si elle ne valait rien à nos yeux !

— Et je ne peux pas accepter une dot de la part du père de ma fiancée ! »

En entendant ce mot – *père* –, le Dr Khatri se mit à pleurer, et leur dispute connut quelques ratés. « Pour moi, elle est vraiment ma fille », dit-il d'une voix chargée d'émotion.

Levant les yeux au ciel, Ahunna s'interposa. « Vous autres, les hommes, vous aimez trop crier. Les dots n'ont qu'à s'annuler mutuellement, et personne ne paiera rien. » Le Dr Khatri inspira, s'apprêtant à protester, mais Ahunna leva la main. « Vous pouvez garder la dot de Kavita pour ses enfants. Stop, je ne veux plus en entendre parler. »

Les choses en restèrent donc là. La dot de Kavita se composait d'une petite collection de lourds bijoux en or que sa mère avait apportée en se mariant et qui lui avait été transmise par les femmes de sa famille.

Photographie : Chika et Kavita dans leur chambre à coucher, tout jeunes époux, les pesants colliers et bracelets répandus sur les mains du jeune homme. « Je ne sais même pas quoi dire. C'est comme un trésor qu'on ne trouve que dans les livres. »

Kavita les lui reprit et les rangea dans leur coffret. « Pour nos enfants », lui rappela-t-elle, ignorant qu'ils n'en auraient qu'un seul. « Oublions jusqu'à l'existence de ces bijoux. »

La plupart restèrent dans ce coffret pendant les vingt années suivantes, blottis contre le velours rouge foncé, gemmes et maillons d'or luisant dans l'obscurité. Même s'il arriva à Chika et à Kavita de vendre une breloque ou deux quand les temps étaient difficiles, ils en conservèrent la majeure partie, projetant de s'en servir pour envoyer leur fils, Vivek, aux États-Unis.

Mais le jour où les bijoux quittèrent enfin le coffret, ce fut la main de Vivek qui les en sortit.

Photographie : le garçon, torse nu, plaçant des colliers contre sa poitrine, les drapant au-dessus de sa chaîne en argent, fixant des boucles d'oreilles en or à ses lobes, ses cheveux tombant en cascade sur ses épaules. Il ressemble à une jeune mariée à demi dévêtue.

Il y a maintenant un autre garçon sur cette photographie. Il se prénomme Osita. Il est aussi grand que Vivek, mais plus large d'épaules, sa peau pareille à du terreau foncé. C'est le fils d'Ekene, né de Mary ; ses yeux sont étroits, sa bouche incroyablement charnue. Sur ce cliché, le visage d'Osita est comme sculpté, assombri par l'inquiétude. Il est debout, les bras croisés, la mâchoire serrée, prête à affronter une chose qu'il ne saurait prédire.

Des gouttelettes d'or tombant sur ses sourcils, Vivek sourit à son cousin. « *Bhai*, lance-t-il d'une voix carillonnante. Tu me trouves comment ? »

Beaucoup plus tard, Osita regretta de ne pas avoir avoué la vérité à Vivek, de ne pas lui avoir dit qu'il était si beau que l'air autour de lui en était terni et le corps d'Osita raidi de désir. « Enlève ça, répondit-il d'un ton brusque, la gorge sèche. Range ça avant qu'on nous surprenne. »

Vivek ne tint pas compte de sa remarque et se tourna vivement. Une telle luminosité était piégée dans son visage qu'Osita en fut douloureusement ébloui.

« Je ferais n'importe quoi, dit-il après l'enterrement de Vivek, je donnerais n'importe quoi pour le revoir ainsi encore une fois, rien qu'une fois, vivant et couvert de richesses. »

Le marché qui fut incendié était situé juste après le deuxième rond-point lorsqu'on descendait Chief Michael Road, au-delà des immeubles de bureaux abandonnés et du carrefour où s'installait le réparateur de pneus, un petit homme dont la joue droite était barrée d'une balafre. Il s'appelait Ebenezer et avait toujours travaillé à ce croisement, du plus loin qu'on s'en souvienne. Kavita lui amenait la voiture familiale quand les pneus avaient besoin d'être rafistolés. C'était une Peugeot 504 gris argenté que Chika avait achetée après avoir été employé des années durant à la verrerie, afin de remplacer sa vieille auto déglinguée. Enfant, Vivek posait sa petite paume sur la carrosserie brûlante de la voiture et se tenait en équilibre sur un pied, puis sur un autre, tout en regardant Ebenezer travailler. Sur la joue

de l'homme, la balafre formait une bande épaisse, d'un rouge brillant, coagulé, qui saillait de son visage brun. Lorsqu'il souriait à Vivek, cette même balafre résistait à la pliure de sa peau, et ses lèvres ne se relevaient que d'un côté.

« Petit *oga* », le taquinait Ebenezer, dont les mains maniaient clés à molette, chambres à air et pompes. Vivek gloussait et cachait son visage dans la jupe de Kavita. Il était tout jeune à l'époque, en vie. Lorsque Kavita laissait retomber sa paume, elle épousait la courbe arrière de son crâne de garçon, ses doux cheveux et la peau tiède au-dessous, l'os bien formé façonnant l'enfant. Des années plus tard, lorsqu'elle trouva son corps étendu de toute sa longueur sur la véranda située à l'avant de leur maison, sous quatre mètres de tissu *akwete* dont elle n'oublierait jamais, disait-elle, le motif rouge et noir, l'arrière de son crâne était fendu et suintait sur le paillason. Malgré tout, Kavita souleva le cou de son fils, pressa sa joue contre la sienne et hurla. Les cheveux de Vivek, humides, longs et épais, retombèrent sur ses bras, et elle se lamenta.

« *Beta !* cria-t-elle d'une voix qui cisela l'air. Réveille-toi, *beta !* »

L'un des pieds de Vivek était tordu, près d'un pot de fleurs renversé, et de la terre s'était répandue autour de sa cheville. Une odeur de fumée imprégnait tout. Comme il était déchaussé, on voyait la cicatrice sur son cou-de-pied gauche : une étoile de mer molle, d'un marron foncé.

Le jour où Vivek était né, Chika avait tenu le bébé dans ses bras et observé cette cicatrice. Il l'avait déjà vue – Kavita faisait toujours des commentaires sur sa forme chaque fois qu'elle massait les pieds d'Ahunna. Kavita avait vécu sans mère pendant si longtemps que son amour pour Ahunna était tactile, pétri d'une affection enfantine, composé de centaines de milliers de contacts. Elles s'asseyaient ensemble, lisaient ensemble, déambulaient ensemble dans la ferme ; Ahunna rendait grâce à Dieu car elle avait donné naissance à deux fils et on lui avait fait don de deux filles. Quand Ekene et Mary avaient eu leur enfant, Osita, Ahunna avait pleuré en découvrant son petit visage et lui avait chanté un air dans un doux igbo. Elle était impatiente que naisse le bébé de Chika et de Kavita.

À présent, une année s'était écoulée, et Chika, son nouveau-né dans les bras, sentit quelque chose s'édifier lentement en lui – tels des plis de ciment que l'on verse et qui, en durcissant, deviennent peur malsaine –, mais il n'en tint pas compte. Ces choses étaient seulement des histoires ; elles ne

pouvaient être réelles. Ce ne fut que le lendemain qu'un petit messenger venu du village arriva à Ngwa pour annoncer à Chika qu'Ahunna était morte la veille : son cœur s'était arrêté sur le seuil de sa maison, son corps s'était affaissé dans la cour, la terre avait reçu son visage flasque.

Il aurait dû s'en douter, songea Chika tandis que Kavita hurlait de chagrin, Vivek agrippé à son sein. Il s'en était bel et bien douté. Autrement, comment cette cicatrice aurait-elle pu s'introduire dans le monde et se poser sur une peau si, au préalable, elle ne l'avait pas quitté ? Une chose ne peut pas se trouver dans deux endroits en même temps. Et pourtant, Chika refusa de l'admettre pendant de nombreuses années, aussi longtemps qu'il le put. C'était de la superstition, disait-il. Ces cicatrices sur leurs pieds respectifs étaient une coïncidence – de surcroît, Vivek était un garçon, pas une fille, alors comment cela aurait-il été possible ? Et pourtant. La mère de Chika s'était éteinte, la famille était affligée et, au beau milieu, il y avait ce nouveau bébé.

Ce fut ainsi que naquit Vivek, après une mort et en plein chagrin. Cela le marqua, voyez-vous, cela le terrassa comme un arbre. On l'amena dans une maison emplies d'une peine qui empêchait tout ; sa vie entière était un deuil. Kavita n'eut jamais d'autres enfants. « Vivek suffit, affirmait-elle. Cela a suffi. »

Photographie : une maison plongée dans les gémissements le jour où Vivek la quitta, rendue à l'état dans lequel elle se trouvait quand il y était entré.

Photographie : son corps enveloppé.

Photographie : son père anéanti, sa mère devenue folle. Un pied mort avec une étoile de mer distendue déployée en travers de sa cambrure, le commencement et la fin de tout.

1. Les termes étrangers en italique figurent dans le glossaire proposé en fin d'ouvrage. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

III

Osita

Quand j'avais onze ans, Vivek m'a ébréché une dent. Maintenant, quand je me regarde dans un miroir et que j'ouvre la bouche, je pense à lui et je sens la tristesse s'insinuer de nouveau en moi. Mais, à l'époque où il était en vie, lorsque cela s'est produit, il suffisait que je voie cette dent pour que la colère enfle en moi. J'ai éprouvé une émotion semblable après sa mort, cette même forte colère, comme du poivre qu'on avalerait de travers.

Petits, nous nous battions sans cesse, lui et moi. La plupart du temps, ce n'était rien, juste des bagarres par-ci par-là. Pourtant, un jour que nous nous repoussions l'un l'autre dans l'arrière-cour de sa maison, nos pieds dérapant sur le sable sous le frangipanier, tous deux furieux à propos de je ne sais quoi, Vivek m'a fait basculer ; je suis tombé contre un puisard de béton, me suis fendu la lèvre, et c'est ainsi que ma dent a été ébréchée. J'ai pleuré, puis j'ai eu honte de mes larmes, et j'ai refusé d'adresser la parole à Vivek pendant quelques jours. Il s'apprêtait à partir en pensionnat dans le nord du pays – une école militaire où tonton Chika voulait absolument l'envoyer, même si tantie Kavita l'avait supplié des mois durant de n'en rien faire. Mon oncle tenait cependant à ce qu'il s'endurcisse, à ce qu'il cesse d'être aussi doux et sensible. J'avais envie que Vivek reste, mais j'étais trop fâché pour le lui dire. Il s'en est allé et je suis resté, pansant mes blessures d'amour-propre, lesquelles m'incitaient à me battre avec quiconque mentionnait le coin absent de ma dent. Je me suis beaucoup bagarré à l'école pendant ce trimestre.

La fin d'année approchait, et il me manquait terriblement ; je me suis mis à attendre avec impatience son retour à Ngwa pour les vacances, durant la saison des pluies. C'est au cours de l'un de ces longs congés que la mère de Vivek a convaincu la mienne de nous inscrire tous les deux à un cours de préparation aux SAT².

« Les enfants seront prêts pour les universités américaines, a expliqué tantie Kavita. Ensuite, ils pourront obtenir des bourses et un visa étudiant. Réfléchis, c'est ce qu'il y a de plus simple. »

Tonton Chika et elle attendaient de Vivek qu'il aille étudier à l'étranger, avec une conviction qu'ils lui avaient transmise : il savait que son séjour dans son pays n'était que temporaire et qu'une porte de sortie s'offrirait à lui dès qu'il aurait réussi les examens organisés par le WAEC³. Plus tard, j'ai pris conscience que c'était l'or ruisselant de la dot qui alimentait cette certitude, mais, à l'époque, je me disais qu'ils se montraient tout bonnement optimistes, et cela me surprenait, car même ma propre mère, qui croyait aux prières immodérées, n'avait jamais parlé de m'envoyer à l'étranger. L'or était une porte secrète, un compte d'épargne qui permettrait à Vivek de s'acheter les États-Unis.

Je n'avais pas envie de suivre les cours de préparation, mais tantie Kavita m'a supplié. « Vivek refuse d'y aller, sauf si tu y vas toi aussi. Il t'admire vraiment. Tu es comme un frère aîné pour lui. Je tiens à ce qu'il prenne ces cours au sérieux. » Elle m'a tapoté la joue et a hoché la tête, à croire que j'avais déjà accepté, puis m'a adressé un sourire avant de s'éloigner. Je ne pouvais pas lui dire non, et elle le savait. Ainsi, pendant les vacances, tous les vendredis et les samedis, Vivek et moi prenions un bus qui longeait Chief Michael Road jusqu'au centre d'examen. Je me suis habitué à passer mes week-ends chez Vivek, aux petits déjeuners du samedi quand tonton Chika détachait les pages des bandes dessinées de son journal pour son fils et moi, quand tantie Kavita faisait cuire des ignames et des œufs comme si elle avait préparé ce plat toute sa vie.

Elle avait appris la cuisine nigériane auprès de ses amies – un groupe de femmes, étrangères elles aussi, qui avaient épousé des Nigériens et que les enfants des unes et des autres considéraient comme des tanties. Elles appartenaient à une association baptisée Nigerwives⁴, qui les aidait à s'intégrer et à mener leur nouvelle vie, si loin de leurs pays d'origine. Ce n'étaient pas de riches expatriées, du moins celles que nous fréquentions. Elles n'étaient pas venues travailler pour les compagnies pétrolières ; elles étaient seulement là pour leurs maris, pour leurs familles. Certaines connaissaient le Nigéria parce qu'elles y résidaient depuis des décennies, y ayant parfois même vécu durant la guerre ; d'autres parlaient couramment igbo ; toutes ensemble, elles avaient montré à Kavita comment préparer la

soupe d'*oha*, le riz wolof et l'*ugba*. Elles célébraient Pâques et les anniversaires, et, quand nous étions petits, j'accompagnais Vivek à ces fêtes. Nous nous mettions en rang pour la photo derrière le gâteau d'anniversaire ; nous nous déguisions en ninjas lors du bal costumé et passions nos week-ends dans la piscine du club sportif du quartier avec les enfants des Nigerwives.

Une année, alors que nous devions tous avoir treize ou quatorze ans, un repas informel a été organisé chez tantie Rhatha. Originaire de Thaïlande, celle-ci avait deux filles, Somto et Olunne, des gamines au visage rond qui riaient comme des carillons à vent identiques et nageaient aussi vite que des poissons. Son époux travaillait à l'étranger, mais tantie Rhatha se débrouillait apparemment très bien sans lui. Elle confectionnait des cupcakes roses et jaunes, gonflés d'air et de sucre, ornés de décorations en glaçage et de motifs soigneusement appliqués au moyen d'une poche à douille – des oiseaux et des papillons aux couleurs saisissantes. Bien qu'il ait eu un faible pour les sucreries, Vivek détestait les cupcakes ; ce jour-là, il a malgré tout accepté sa part pour pouvoir me la donner. Nous nous sommes promenés autour de la maison tandis que des ailes fondaient dans ma bouche, nos pieds nus en contact avec les carreaux de marbre frais. Tantie Eloise arpentait de long en large le salon situé à l'arrière ; elle était au téléphone avec quelqu'un, probablement l'un de ses fils, qui étaient déjà partis faire leurs études au Royaume-Uni. Petite et grassouillette, Eloise avait d'épais cheveux d'un blond roux et affichait en permanence un sourire. Son mari, un docteur originaire de la ville d'Abiriba, et elle travaillaient tous deux au centre hospitalier universitaire, et elle aimait organiser des fêtes et des dîners chez elle dans le seul but de recréer de l'animation entre ses quatre murs maintenant que ses enfants n'étaient plus là.

« Pourquoi est-ce qu'elle ne va pas tout simplement rejoindre ses fils ? » a demandé Vivek à haute voix.

J'ai haussé les épaules tout en ôtant le papier qui entourait un cupcake. « Elle aime peut-être bien vivre ici. Ou alors elle aime peut-être bien son mari, voilà tout.

— Tu plaisantes ? Cet homme est tellement distant. » Vivek a regardé alentour ; les autres Nigerwives s'étaient rassemblées dans le salon, où elles disposaient des plats de curry, de poulet et de riz sur la table. « En plus, la

plupart d'entre elles sont là pour leurs enfants. Sinon, ça ferait un bail qu'elles seraient parties. » Il a claqué des doigts pour insister sur ce point.

« Et ta mère aussi, *nko* ? »

— *Mba*, pour elle, c'est pas pareil. Elle vivait déjà là avant de se marier. » Nous avons entendu la porte d'entrée s'ouvrir et la voix aiguë, pétillante de tantie Rhatha qui accueillait une nouvelle venue. Vivek a incliné la tête sur le côté et s'est efforcé d'écouter cette dernière, puis il m'a souri d'un air malicieux. « Je crois que c'est tantie Ruby, a-t-il dit en remuant les sourcils. Tu sais ce que ça signifie – ta petite copine est arrivée. » J'étais content qu'il ne puisse pas me voir rougir sous ma peau sombre, mais il me dévisageait de toute façon de ses yeux rieurs. Tantie Ruby, une grande femme originaire du Texas, dirigeait une garderie ; son mari possédait un magasin de tapis et leur enfant, Elizabeth, était l'une des plus belles filles que j'aie jamais vue de toute ma courte vie. C'était une coureuse, svelte, aux membres élancés. J'ai un jour tenté de la battre lors d'une course à pied, en vain : elle se déplaçait comme si le sol se dérobaient sous ses semelles, comme si l'avenir se précipitait vers elle. Je me suis donc tenu à l'écart et l'ai regardée faire la course avec tous les autres garçons des environs qui se croyaient capables de l'affronter. Elizabeth gagnait toujours, la poitrine haute et bombée, le sable voletant derrière elle. La plupart de ces garçons craignaient même de lui adresser la parole, ne sachant comment s'y prendre avec une fille plus rapide qu'eux ; de mon côté, j'essayais toujours de bavarder un peu avec elle. Je crois que cela l'étonnait, mais elle ne semblait pas m'apprécier autant que je l'appréciais. Elle était néanmoins toujours gentille avec moi, quoiqu'un brin silencieuse.

« Laisse-moi tranquille, *jo*, ai-je répondu à Vivek. C'est parce que Juju n'est pas là ? »

Mon cousin a aussitôt rougi, et je lui ai ri au nez, tandis que Somto et Olunne apparaissaient au coin de la maison avec un bol rempli de friandises.

« Vous en voulez ? » a proposé Somto d'une voix blasée en nous tendant le récipient. Elle avait horreur que sa mère reçoive des invités, car sa sœur et elle devaient alors aider à tout installer, à faire le service et ensuite le ménage. Vivek a secoué la tête, mais j'ai fouillé dans le bol et choisi les caramels au chocolat de la marque Cadbury, mes préférés.

Olunne, qui se tenait près de sa sœur, faisait tourner le bâton blanc

d'une sucette dans sa bouche. « De quoi est-ce que vous parliez ? a-t-elle demandé.

— De sa femme, ai-je dit avec un grand sourire. Juju. »

Somto a aspiré de l'air entre ses dents. « Arrête. Je n'ai pas d'énergie à perdre avec celle-là.

— *Ah-ahn*, c'est quoi, ton problème ? a répliqué Vivek.

— Elle ne vient jamais à ces repas, s'est plainte Somto. Nous autres, on est obligés d'y être, mais celle-là, elle laisse sa mère venir seule. Pour qui elle se prend, *abeg* ? » Somto avait raison : Jukwase, que nous surnommions tous Juju, n'aimait pas participer aux fêtes des Nigerwives. Sa mère était tantie Maja, une infirmière philippine mariée à un homme d'affaires beaucoup plus âgé qu'elle. Cela faisait des années que je voyais Vivek languir après Juju, mais cette fille était un peu trop bizarre.

« Elle se trouve peut-être trop british pour vivre ici », dit Olunne avec un haussement d'épaules. Juju était en effet née au Royaume-Uni ; elle y avait même fréquenté l'école pendant quelques années avant que ses parents ne reviennent s'installer au Nigéria. Elle était encore très jeune à l'époque, mais elle avait gardé un accent différent du nôtre. Il était trop tentant de dire du mal d'elle dans son dos, d'autant plus qu'elle nous évitait tous.

« Ne t'occupe pas d'elle, elle fait la fière à cause de ses cheveux », déclara Somto avec une moue de dédain. Je me suis mordu la langue ; cette histoire de cheveux était un sujet délicat pour Somto, qui avait été contrainte de couper les siens l'année précédente, quand elle était entrée au collège. En revanche, la mère de Juju l'avait inscrite dans un établissement privé où l'on permettait aux métisses de les faire pousser, si bien que Juju avait continué à les avoir longs, tombant en boucles dans son dos. Vivek a froncé les sourcils, mais il savait qu'il valait mieux ne pas insister avec Somto ni trop défendre Juju. Il a attendu qu'on soit sur le chemin du retour pour se plaindre à voix basse.

« Les filles ne donnent pas sa chance à Juju parce qu'elles sont tellement jalouses. C'est injuste. »

J'ai hoché la tête, conscient qu'il avait été vraiment blessé de les entendre parler d'elle ainsi. « Oui, c'est injuste », ai-je acquiescé, surtout par égard pour lui. Il aimait beaucoup trop cette fille. Elle vivait non loin du pavillon de tonton Chika, au bout d'une rue paisible située près de l'hôpital Anyangwe. Nous y allions très souvent à vélo et ralentissions quand nous

passions devant chez elle. Tantie Maja aimait tant les fleurs que leur clôture était littéralement envahie de bougainvillées roses et blanches.

« Va frapper à la porte, disais-je à Vivek. Pour voir si elle est chez elle.

— Et pour lui dire quoi ? » répliquait-il, ses roues décrivant de lentes boucles au milieu de la chaussée.

Je haussais les épaules, déconcerté par les complexités auxquelles il fallait faire face pour courtoiser une fille dans la maison de son père. Nous rentrions et laissions nos vélos dans l'arrière-cour des parents de Vivek, près des balançoires. Devant le logement réservé aux domestiques poussaient plusieurs buissons de vernonie qui luttèrent contre une haie d'ixoras envahissante. Par le passé, ce bungalow avait été occupé par l'employée de maison de tantie Kavita et tonton Chika, mais elle était retournée dans son village au bout d'un an ou deux – à cause d'un décès dans sa famille, je crois –, et ils ne l'avaient jamais remplacée. Vivek et moi nous chargions du ménage ; nous balayions son ancienne chambre comme si quelqu'un y vivait encore, traînant le balai sous le cadre de lit en métal. Nous y passions du temps quand nous n'avions pas envie de la compagnie des adultes ; affalés sur les draps vieux rose, nous mangions des arachides bouillies et nous bombardions avec les coques. Tantie Kavita nous laissait tranquilles, se contentant de crier depuis la porte de derrière du bâtiment principal si elle avait besoin de quoi que ce soit. Tonton Chika n'y mettait jamais les pieds. Tout cela m'a permis de leur cacher un peu plus aisément le problème de Vivek lorsque celui-ci est apparu.

J'ignore si cela se produisait depuis longtemps quand je m'en suis rendu compte. Quelqu'un l'avait peut-être déjà remarqué et n'en a simplement rien dit, ou bien il est possible que personne ne s'en soit aperçu. C'était l'année après qu'il avait ébréché ma dent, un dimanche où je les avais accompagnés à la messe, que je l'ai vu de mes propres yeux pour la première fois. C'était l'après-midi, et Vivek et moi portions encore le costume que nous avions mis pour l'église. Nous avions déjeuné, débarrassé la table, puis nous étions réfugiés dans le bungalow des domestiques avec une petite pile d'*Archie*, des bandes dessinées que tantie Eloise avait rapportées de chez ses neveux lors de son dernier voyage à Londres. J'en avais étalé une sur le sol de ciment, la tête et le bras pendant au-dessus du bord du lit, les pieds appuyés contre le mur à la peinture

écaillée. Vivek était assis en tailleur sur le matelas, près de moi, sa colonne courbée en avant, penché sur les pages. Il faisait chaud, tout était paisible, on n'entendait que les bruissements du papier fin et, de temps en temps, le gloussement d'une des poules au-dehors.

La voix de Vivek, basse et rouillée, a rompu le silence. « Le mur s'écroule. »

J'ai relevé la tête. « Quoi ? »

— Le mur s'écroule, a-t-il répété. On aurait dû réparer le toit après les dernières pluies, je le savais. Dire qu'on vient juste d'entreposer les ignames à l'intérieur. »

J'ai refermé ma bande dessinée et me suis rassis. Il avait la tête encore inclinée, mais sa main était immobile, posée sur une page à demi tournée. Ses ongles étaient ovales, coupés très ras. « Qu'est-ce que tu racontes ? ai-je demandé. Est-ce que ça va ? »

Il a levé les yeux et m'a regardé sans me voir. « Tu n'entends pas la pluie ? a-t-il dit. Elle tombe si fort. »

Seul le soleil se déversait par les persiennes de verre, derrière les vieux rideaux en cotonnade. J'ai scruté Vivek et tendu la main vers son épaule. « Il ne pleut pas », ai-je commencé à répondre, mais, quand mes doigts ont frôlé sa chemise de coton et, au-dessous, l'os de son articulation, ses yeux se sont révoltés et son corps s'est effondré sur le côté, contre le matelas. Dès que sa joue est entrée en contact avec la mousse, une secousse l'a parcouru, comme s'il se réveillait et, battant des bras et des jambes, il s'est redressé tant bien que mal en haletant bruyamment. « Hein ? Qu'est-ce qui s'est passé ? »

— Chut ! Tu cries », ai-je dit. Je ne l'ai plus touché par crainte de déclencher une autre crise.

Ses yeux étaient écarquillés, nerveux. Il a embrassé la pièce de son regard, lequel m'a effleuré tandis que sa respiration s'apaisait. « Oh », a-t-il fait, et ses épaules se sont affaissées. « C'est de nouveau cette chose », a-t-il ajouté, presque pour lui-même.

J'ai froncé les sourcils. « De nouveau ? Quelle chose ? »

Vivek s'est frotté la nuque, l'air mal à l'aise. « C'est rien. Juste de tout petits étourdissements. Laisse tomber. »

Je continuais de l'observer, mais il refusait de me rendre mon regard. « Tu as parlé de la pluie, ai-je dit. Et d'ignames. »

— *Ehn ?* » a-t-il répliqué, parvenant à glisser un « ah bon ? » dans ce seul son. « Je ne m'en souviens pas. Oublie tout ça, *biko*. » Il a ramassé sa bande dessinée et s'est étendu sur le flanc, dos à moi. Je n'ai rien dit, parce que Vivek était ainsi : quand il en avait assez d'un sujet, il se taisait et se repliait sur lui-même, comme si des boucliers de métal étaient tombés tout autour de lui. Mais je l'ai surveillé, après cet épisode – je l'ai surveillé pour voir si cela se reproduirait.

Il y avait des moments où il devenait complètement immobile ; il cessait simplement de bouger pendant que le monde poursuivait sa course sans lui. J'en ai été témoin un soir où, en file, nous sortions de classe : Vivek s'est arrêté, et nos camarades l'ont bousculé pour le dépasser. Il y avait quelques personnes entre nous, mais, lorsque je suis arrivé à sa hauteur, mon cousin ne s'était pas encore remis en marche. Les autres lui lançaient des regards furieux et aspiraient de l'air entre leurs dents en passant près de lui. Il a commencé à avancer, comme ivre, titubant et trébuchant, remuant lentement les lèvres, sans émettre un son. Je l'ai saisi par le coude et l'ai propulsé en avant tout en le tirant à moi pour éviter qu'il ne tombe. Tandis que le flot d'élèves continuait de sortir de l'enceinte de l'établissement – les examens du JAMB⁵ approchaient, et le centre était comble –, je suis parvenu à faire franchir la grille à Vivek et à l'écarter de la foule en le poussant contre une barrière près des caniveaux, sur le bas-côté.

« Est-ce que ça va ? » ai-je demandé en lâchant son coude.

Il m'a regardé, et les boucliers sont retombés au-dessus de son visage. « Je vais bien. Partons. » Sur mes gardes, mais silencieux, je l'ai suivi pendant qu'il se dirigeait à grandes enjambées vers l'arrêt de bus.

Allez savoir pourquoi, chaque fois qu'il revenait de l'école militaire, même quand nous allions séjourner au village pendant les vacances, la situation prenait cette tournure : moi qui le surveillais de près et intervenais quand je le pouvais, et Vivek qui ne m'expliquait jamais vraiment ce qui arrivait. Si je m'en mêlais, ainsi que je l'avais fait au centre de préparation des examens, il se bornait à me remercier, et la vie reprenait son cours comme si de rien n'était. Je m'y suis habitué.

Ni ses parents ni les miens ne s'en apercevaient, sans doute parce qu'il se dominait toujours très bien en leur présence et n'était jamais aussi détendu qu'il l'avait été dans le logement des domestiques. Il leur semblait simplement qu'il était sujet à des accès de mutisme. Tantie Kavita, le

supposant fatigué, lui disait d'aller dormir. Puis ma mère lui a conseillé de vérifier si Vivek n'était pas anémique, de telle sorte que tantie Kavita, pendant un temps, lui a servi de grosses portions d'*ugu*, juste par précaution. Quand j'étais en ville, lui et moi continuions de lire nos bandes dessinées et de manger des arachides bouillies dans le bungalow à l'arrière de sa maison ; nous continuions de faire du vélo dans la rue ; munis d'une canne de bambou creuse, nous continuions de faire tomber goyaves et mangues des arbres, puis de les manger allongés sur le capot de la voiture de mon oncle.

Nous étions jeunes, nous étions des garçons, les années s'écoulaient dans la chaleur. Plus tard, beaucoup plus tard, je me suis demandé si j'aurais dû raconter à ses parents ce qui se passait, si cela l'aurait aidé ou en partie sauvé.

Deux ans avant la fin de mes études secondaires, j'ai enfin rassemblé assez de courage pour aborder Elizabeth. Elle suivait les mêmes cours de préparation aux SAT que nous et, pour la baratiner, je m'y suis pris comme nous le faisons tous avec les filles qui nous plaisaient – je lui ai acheté un yaourt glacé FanYogo après la classe et, quand son chauffeur est venu la chercher, je l'ai escortée jusqu'à la grille.

Vivek m'a regardé et il a ri. « Tu t'es finalement décidé à draguer cette fille ? a-t-il dit. Dieu merci. Au moins, tu n'as pas attendu la remise des diplômes. »

Après que j'ai passé une semaine à lui écrire et à soigneusement lui recopier les paroles des chansons d'amour les plus passionnées qui soient, Elizabeth a enfin accepté d'être ma petite amie. Elle a gardé mes lettres, toutes rédigées sur des feuilles de papier ministre arrachées à mes cahiers d'exercices, et m'a envoyé des messages pour me dire que j'étais extrêmement romantique. Je lui ai rendu visite chez elle, à Ngwa, à quelques reprises – je savais déjà que je ne pourrais jamais l'emmener à Owerri.

Un week-end, elle a suggéré de m'accompagner lorsque je repartirais à la maison.

« J'ai une tantie qui vit là-bas, a-t-elle dit. Et comme mes parents connaissent la tienne, ils m'autoriseront à y aller avec toi. Tu sais comment

fonctionnent les Nigerwives. » L'idée commençait à l'enthousiasmer.
« Nous pourrons prendre le même bus ! »

J'ai refusé. Je ne voulais pas courir le risque qu'on nous voie ensemble à l'arrêt de bus d'Owerri et qu'on me dénonce à ma mère. Celle-ci m'avait déjà mis en garde contre le fait d'avoir des petites amies, au cours d'une diatribe sur les péchés de la chair, quand elle m'avait dit qu'elle me mettrait à la porte si jamais elle me surprenait en train de me masturber. Je n'en revenais pas qu'elle, plutôt que mon père, aborde ce sujet avec moi, mais elle s'en moquait. Elle avait alors acquis une implacable ferveur religieuse et s'astreignait à la prière. Quand tonton Chika me racontait des histoires à propos de la jeune femme joyeuse que mon père avait épousée, celle avec laquelle il papotait autrefois dans la cuisine, je ne reconnaissais pas ma mère en elle. La mère que je connaissais s'exprimait sans ambages, priait longuement tous les soirs, enveloppait toujours ses cheveux dans un foulard et citait son pasteur dès qu'elle ouvrait la bouche, ou presque.

Pendant ce temps, mon père restait chaque jour un peu plus longtemps au bureau et je passais davantage de week-ends chez Vivek, même quand nous n'avions pas de cours de préparation aux SAT. Ma mère s'en est aperçue immédiatement, bien entendu. Comment cela aurait-il pu lui échapper alors qu'elle n'avait que nous au monde ? Elle s'est plainte à mon père de son absence puis, constatant qu'il continuait de s'attarder sur son lieu de travail, elle a décrété qu'il avait une maîtresse. C'était une peur alimentée par les femmes de son église. Pour quel autre motif, raisonnaient-elles, serait-il incité à passer moins de temps en famille ? Il entretenait forcément une fille dans une pension, ici ou là. Les soirs où j'étais à la maison, j'entendais parfois des cris provenant de leur chambre tandis qu'elle lui lançait des mots accusateurs tendus, ramassés sur eux-mêmes.

« Tu crois que tu peux simplement prendre une autre femme, *ehn* ? ! Et que moi, je vais simplement croiser les bras et l'accepter ? *Tufiakwa* ! Tu as intérêt à me dire qui c'est, Ekene – tout de suite, là, maintenant ! Tu ne dormiras pas tant que tu ne m'auras pas dit la vérité et humilié le diable !

— Mary, parle moins fort, a dit mon père sur un ton las et posé. Le garçon dort.

— Qu'il m'entende ! » s'est-elle exclamée, ponctuant ces paroles de battements de mains. « Je te le répète : *qu'il m'entende* ! C'est ainsi que tu

veux m'humilier devant tout le monde ? *Oya*, commençons dès maintenant avec notre fils ! »

J'ai couvert ma tête de mon oreiller pour étouffer ses mots.

« Ta mère souhaite que tu passes plus de temps ici », m'a dit mon père le lendemain, au petit déjeuner. « C'est ici que tu vis. Pas dans la maison de ton oncle. »

J'ai gardé le silence et mangé mes corn flakes, même si j'avais envie de lui répondre qu'il était tout aussi coupable que moi. Il n'était jamais là. C'était lui qui me laissait seul avec ma mère, laquelle me faisait l'effet d'être un marteau plutôt qu'une personne. J'évitais donc autant que possible d'être chez moi, inventant toute une liste impressionnante d'excuses : tonton Chika était malade et ils avaient besoin de moi ; des vols à main armée ne cessaient de survenir sur la route reliant Ngwa à Owerri, et il était dangereux de voyager. Si ma mère avait simplement dit à mon oncle qu'elle souhaitait me voir plus souvent à la maison, il m'aurait aussitôt renvoyé à Owerri, mais elle n'abordait jamais le sujet, et lui ne s'apercevait pas que j'étais si souvent chez eux. Je crois que ma mère n'en soufflait mot parce qu'elle ne voulait pas qu'on croie que mon père et elle ne savaient pas s'y prendre avec moi.

Un jour, tantie Kavita m'avait expliqué que ma mère aurait aimé avoir d'autres enfants et qu'elle avait renoncé après plusieurs fausses couches. J'avais du mal à imaginer ce qu'elle avait pu endurer – à imaginer tout ce que je n'avais su percevoir de l'existence de ma mère car j'étais un enfant –, mais je me demandais si c'était cela qui l'avait changée. Elle avait dû tant prier durant ces années-là. Peut-être était-ce à cette époque que la femme radieuse et pleine d'entrain dont parlait tonton Chika s'en était allée ; peut-être s'était-elle ternie à force d'être érodée par le chagrin et des prières inexaucées.

Elle se raccrochait ainsi à sa foi avec une sorte d'amertume obstinée, comme si c'était là tout ce qui lui restait – un amour pris au piège, plein de ressentiment. Comment pouvait-on rester joviale et pétillante après avoir perdu un bébé, puis un autre, et un autre encore ? Que faire lorsqu'il n'est pas permis d'en vouloir à Dieu ? Je comprenais pourquoi elle rendait tout si pesant, mais je continuais de la fuir, m'empressant de gagner le bungalow des domestiques de la maison de tonton Chika ou de rejoindre Elizabeth, dont la présence me dissuadait de jamais retourner à Owerri.

« Je n'aime pas être chez moi non plus », me disait-elle. Sa famille possédait peu de meubles et, même si Elizabeth affirmait que c'était une simple question de style, j'avais entendu ma tante et mon oncle discuter de son père à voix basse. C'était un homme discret, affable, un mouchoir ornant toujours la poche de son veston ; cependant, d'après ce que j'avais pu saisir, c'était aussi un ivrogne. Son magasin de tapis était constamment menacé de fermeture – l'argent lui filait entre les doigts –, et tantie Ruby était obligée de cacher ce qu'elle gagnait à la garderie. Elizabeth n'en parlait jamais, et jamais je ne l'interrogeais à ce sujet. Elle me laissait venir chez elle quand il était absent, mais elle préférait me rendre visite chez tonton Chika, dans le bungalow.

« J'aime bien cet endroit, disait-elle en tournoyant d'un bout à l'autre de la pièce. C'est comme notre petit monde rien qu'à nous. » Le cœur battant la chamade, je contemplais ses bras et ses jambes, si longs et si bruns, qui jaillissaient de ses vêtements pour se terminer sur des mains étroites et des pieds chaussés de sandales. Il y avait bien eu une ou deux filles de mon école avec qui j'avais tiré un coup, mais Elizabeth était la première que j'amenais ici, dans cette petite chambre avec ses draps vieux rose. Elle ne restait jamais plus d'une heure ou deux ; après son cours de piano ou de français, Vivek venait voir si j'étais là, et elle rajustait toujours ses vêtements et partait avant qu'il n'arrive. Je passais ces instants, même courts, dans l'incrédulité : comment cette personne – celle-là même que, autrefois, je regardais fendre l'air en pleine course – pouvait-elle se trouver ici et choisir d'être avec moi ? Je me rappelais dans les moindres détails de quelle manière, chaque fois qu'elle remportait une compétition, son visage s'illuminait, ses lèvres s'ouvraient tandis qu'elle cherchait à reprendre son souffle et que ses yeux victorieux brillaient. J'avais envie de recréer cette expression. Je refermais la porte du bungalow au moyen d'une cale et me pressais contre Elizabeth, qui gloussait, assaillie par mes mains et ma bouche. « Ne t'arrête pas », soupirait-elle pendant que je l'embrassais dans le cou. Sa jupe était amidonnée, verte et plissée. Je faisais remonter mes doigts le long de ses cuisses, mais elle les repoussait, alors je me contentais de la tenir par la taille.

Un après-midi, nous nous pelotions sur le lit, jouant des hanches à travers des couches de vêtements, quand Elizabeth a rejeté la tête en arrière et fouillé mon regard. « Touche-moi », a-t-elle chuchoté, et je me suis figé en

me demandant si je l'avais bien entendue. Elle a écarté les jambes et cambré les reins vers moi. « Touche-moi », a-t-elle répété, et j'ai obéi, passant les mains sous sa jupe. Nous avons baisé là, sur le matelas – la sueur de son corps contre la mienne, ses jambes autour de ma taille –, et cela m'a fait l'effet d'une vie meilleure. À l'époque, j'avais les cheveux courts, mais je les tressais en petits tortillons comme si je cherchais à faire pousser des dreadlocks. Elle a glissé sa main entre eux et les a tirés ; mon cuir chevelu a été parcouru d'une douleur électrisante, parfaite. Ensuite, il m'a fallu enlever les draps pour cacher où je m'étais retiré et où tout s'était répandu.

Deux heures plus tard, allongé à même le matelas de mousse jaune, j'ai tout raconté à Vivek, les bruits qu'elle avait faits et comment je m'étais senti en elle. Debout près de la fenêtre, vêtu d'un tee-shirt vert, il mangeait des biscuits au chocolat de la marque Speedy, l'emballage violet serré dans son poing.

« Tu n'as pas utilisé de préservatif ? » a-t-il demandé en faisant la grimace.

J'ai haussé les épaules. « *Abeg*, je n'étais pas préparé. Comment je pouvais savoir que ce serait aujourd'hui qu'elle serait partante, cette nénéte ?

— C'est idiot, a-t-il dit d'une voix blanche.

— Petit garçon », ai-je raillé, un peu piqué au vif par son commentaire. Mon cousin était puceau, je le savais. Il a traîné un pied sur le sol et regardé par la fenêtre. Il avait une ecchymose sombre autour de l'œil droit. J'ai soupiré et, indiquant son visage, j'ai changé de sujet. « *Oya*, c'était qui, cette fois ?

— Cet imbécile de Tobechukwu, qui habite à côté. Il croit qu'il peut l'ouvrir comme il veut et raconter des bêtises. » Il a fait jouer les articulations écorchées de ses doigts, puis a mangé un autre minuscule biscuit. Des années s'étaient écoulées depuis qu'il m'avait ébréché une dent, mais Vivek se battait encore beaucoup, avec d'autres garçons à présent. Son tempérament coléreux était semblable à de la poudre à canon tassée dans un tuyau, une force tapie qui s'était développée au fil du temps, et, parce qu'il était fluët et taciturne, personne ne s'attendait à ce qu'une telle violence explose parfois de ce corps. J'avais assisté à deux ou trois de ses bagarres, et elles étaient pires que lorsqu'il en décousait avec moi par le

passé. Au début, j'essayais de séparer les adversaires, mais j'avais fini par renoncer le jour où, étant arrivé un peu tard, j'avais vu Vivek rouer un autre garçon de coups. Il n'avait pas besoin de mon aide.

« Où est-ce que vous vous êtes battus ? » ai-je demandé, surpris qu'il ne se soit pas attiré d'ennuis.

« Dans la rue, un peu plus loin.

— Tu as de la chance que sa mère ne t'ait pas aperçu. Et la tienne, qu'est-ce qu'elle a dit en découvrant ton visage ? » Je savais que tantie Kavita en aurait été bouleversée.

« Elle n'a rien vu du tout, a-t-il sèchement répondu. Laisse tomber cette affaire. Cause-moi un peu d'Elizabeth. Combien de fois ? »

J'ai affiché un grand sourire. « Deux fois de suite », me suis-je vanté. Je ne lui ai pas raconté ce que j'ai ressenti quand elle a soufflé mon nom à mon oreille et que ses doigts se sont enfoncés dans mon dos – comme si, à cet instant, j'étais un monde à part entière.

Vivek a levé les yeux au ciel. « C'est ici que tu l'amènes ?

— Oui, mais il n'y a qu'aujourd'hui qu'on a fait ça. »

Il a observé le matelas de mousse tachetée. « Elle va revenir ici ?

— Peut-être. C'est quoi, ton problème ? »

Vivek a passé la main sur son crâne rasé, dont la peau était pareille à de l'or brûlé. « La prochaine fois, je veux regarder », a-t-il dit en levant vers moi son menton.

Je me suis soulevé sur les coudes, torse nu, dégageant encore une odeur de sexe et celle d'Elizabeth. « Attends une minute, ai-je répondu en riant. Répète un peu. »

Il a haussé un sourcil, sans un mot. Je me suis de nouveau affalé sur le matelas.

« T'es cinglé, ai-je repris en observant le plafond texturé. Regarder ? Pas question. » J'ai aspiré de l'air entre mes dents.

« Je suis sérieux, a dit Vivek. Sinon, je peux raconter à mon père ce que tu fabriques dans ce bungalow. » Je me suis rassis bien droit et je l'ai regardé fixement, mais il réprimait un sourire et, à la vue de mon visage affolé, il a ri. « Je ne vais pas te dénoncer, *abeg*. Je trouve que tu devrais me faire participer un petit peu, voilà tout.

— Pourquoi tu as envie de regarder ? ai-je demandé. C'est parce qu'elle te plaît, hein ? »

Vivek a lâché une exclamation moqueuse. « Je veux juste savoir pourquoi on en fait tout un flan. Vous autres, vous parlez sans arrêt de la baise, la baise, toujours la baise.

— *Ehn ?* Si je comprends bien, tu veux simplement te poser sur une chaise dans un coin et nous regarder, les bras croisés. »

Il m'a décoché un regard sarcastique. « *Nna mehn*, ne sois pas bête. Je peux juste vous observer par la fenêtre.

— Et si quelqu'un te surprend dehors, *nko ?*

— Qui me verra, avec tous ces buissons ? Je n'aurai qu'à me cacher derrière. »

Avec désinvolture, Vivek a mangé une autre poignée de biscuits, comme si ce qu'il me proposait était parfaitement normal. Je me suis étendu et j'ai observé les murs décolorés en m'efforçant d'imaginer Elizabeth de retour dans cette pièce, ses cheveux courts frottant le matelas au rythme de mes coups de reins, à la différence que, cette fois, une paire d'yeux se presserait contre la moustiquaire déchirée de la fenêtre.

« Tu ne pourras pas me voir », a dit Vivek avec impatience – à croire qu'il lisait dans mes pensées. « Tu n'auras qu'à faire comme si je n'étais pas là. »

J'ai cédé. J'avais des amis qui agissaient ainsi, c'est vrai. Ils réservaient une chambre d'hôtel, puis certains d'entre eux s'asseyaient sur le balcon, dans le noir, et regardaient la fille qu'on baisait à l'intérieur de la pièce tout en buvant et riant doucement derrière la vitre de la porte-fenêtre coulissante, cachés par des rideaux très fins et l'absence de lumière. À plusieurs, nous étions des hommes et nous aimions frimer, alors j'ai accepté.

La semaine suivante, Elizabeth est revenue. Nous nous sommes assis l'un à côté de l'autre sur le matelas ; j'avais le dos transpirant. Son col déboutonné dévoilait son cou élancé.

« Comment tu vas ? » ai-je demandé en caressant d'un doigt la paume de sa main.

Elle m'a souri. « Je vais bien. Je suis heureuse de te voir.

— Je n'étais pas sûr que tu reviendrais après la dernière fois. »

Elizabeth a ri. « Pourquoi donc ?

— Je n'ai peut-être pas été à la hauteur. »

Elle m'a décoché un coup d'œil et, durant cette brève seconde, j'ai saisi qu'elle était nettement moins innocente que je me l'étais imaginé. J'avais

présumé qu'elle était un peu inexpérimentée parce qu'elle était placide et s'était fait désirer, de telle sorte que j'avais éprouvé de la satisfaction à l'idée d'être celui qui baisait avec elle sur ce matelas. Comme si j'accomplissais quelque chose. Mais, à son regard, j'ai deviné que j'en savais peut-être beaucoup moins qu'elle en la matière.

« Si tu n'avais pas été à la hauteur, tu crois que je serais là ? » a-t-elle dit, et elle m'a adressé un sourire si effronté que j'en suis resté sans voix pendant quelques minutes.

« Si je comprends bien, tu te sers de moi juste pour mon habileté ? » ai-je réussi à dire en plaisantant, et Elizabeth a ri en rejetant la tête en arrière.

« Ne te tracasse pas, a-t-elle répondu. Contente-toi d'en profiter. C'est quoi, ton problème ? » Elle s'est penchée et m'a embrassé, et j'ai arrêté de penser. Le pouls battant plus fort, j'ai déboutonné son corsage de coton blanc, sans regarder vers la fenêtre par crainte de voir le visage de Vivek derrière les minces rideaux. Il avait tenu à ce que je replace les draps sur le lit (« Tu es fou ? Tu veux la baiser à même la mousse ? ») et à ce que je me serve d'un préservatif (« Si elle s' imagine que tu espères un rapport sexuel, ce n'est pas mon problème. C'est justement ce que tu espères. Et si elle tombait enceinte, hein ? »). Nous avons donc lavé les draps vieux rose avant de les faire sécher sur la corde à linge, et à présent ma paume y prenait appui pendant que je tirais sur sa culotte de l'autre main.

Elle a soupiré et laissé tomber un bras en travers de son visage, qu'elle a tourné sur le côté. Je l'ai embrassée dans le cou, et une brise entrée par la fenêtre a fait voler les rideaux. Je me suis concentré sur la courbe de son oreille, et sa main a agrippé ma nuque – sa paume était fraîche et sèche. Les sons qu'elle émettait devaient porter jusqu'aux interstices des persiennes. Je me suis brièvement demandé ce que Vivek faisait, là-dehors. Est-ce qu'il se touchait ou quoi ? C'était ce que n'importe qui ferait, pas vrai ? Et si tonton Chika ou tantie Kavita le surprenaient derrière les buissons, ainsi exposé aux regards ?

Elizabeth s'est légèrement tortillée sous moi, attirant de nouveau mon attention sur son corsage ouvert et ses petits seins nichés dans un maillot de corps de coton bordé de dentelle. J'en ai baissé l'échancrure, j'ai plaqué mes lèvres sur son mamelon, tâtonné entre nos jambes et me suis introduit en elle en soupirant, ignorant le préservatif dans ma poche.

« *Nwere nwáyò*, a-t-elle prévenu.

— Oh ! » Les mains en appui sur le lit, je me suis légèrement retiré.
« *Ndo.* »

Elle a souri et m'a embrassé, puis a enroulé ses jambes autour de ma taille, sa jupe remontant au niveau de ses hanches. Nous nous mouvions doucement et, quand le plaisir a commencé à se faire trop intense, je me suis écarté pour reprendre mon souffle. Elizabeth a ri et m'a touché la joue – c'est alors qu'elle a jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule et a soudain hurlé, se relevant précipitamment pour se couvrir et me repoussant. Je me suis retourné : Vivek était là, debout dans l'embrasure de la porte, parcourant la pièce de ses yeux voilés, dans le vague.

« Seigneur Dieu ! » Je me suis levé d'un bond et j'ai remonté mon pantalon. « Qu'est-ce que tu fous, merde ? »

Il se retenait au chambranle, ses doigts s'enfonçant dans le bois, et il n'a pas répondu. Elizabeth pleurait et rajustait ses vêtements de ses mains qui tremblaient violemment. J'ai poussé Vivek et posé de nouveau ma question en haussant la voix, mais il s'est borné à se balancer en arrière comme une eau ondulante avant de ruisseler en avant, titubant un peu.

« Qu'est-ce qu'il fait ici ? a crié Elizabeth entre deux sanglots de rage. Fiche-le dehors ! »

Je l'ai poussé plus fort hors de la pièce, puis une autre fois, et il s'est contenté de se laisser faire, la bouche entrouverte, avec l'air d'un foutu *mumu*.

« *Chineke*, qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? » Je savais qu'il avait une de ses crises, je savais qu'il allait mal, mais je m'en moquais. J'en avais assez de le couvrir, assez qu'il soit malade ou bizarre, quel que soit son problème. Elizabeth me plaisait vraiment, vous savez, et elle était là à présent, furieuse et en larmes sur un coin du lit, après qu'il s'était tenu sur le seuil à nous regarder pendant Dieu sait combien de temps. Alors j'ai repoussé Vivek avec toute la colère qui était en moi ; il a basculé du perron en béton et il est tombé par terre, deux marches plus bas. Comme par réflexe, il a amorti sa chute en se contorsionnant, de telle manière que ses hanches et ses épaules ont heurté le sable ; mais sa tête était encore ébranlée par le choc, ses yeux révulsés : il n'était toujours pas revenu à lui. Elizabeth a hurlé, et je suis retourné dans la pièce en courant, terrifié à l'idée que tantie Kavita l'entende depuis la maison, terrifié à l'idée d'avoir blessé Vivek en le rejetant si brutalement.

« Chut... Tout va bien, ai-je dit en grimpant sur le lit et en l'enlaçant. Tout va bien.

— Je veux rentrer chez moi, a-t-elle sangloté.

— Pas de *wahala*. Viens. » Je lui ai pris la main, l'ai aidée à descendre du lit, et nous sommes sortis du bungalow. Recroquevillé sur le sable en contrebas, les mains plaquées sur le visage, Vivek était en hyperventilation.

« Ne fais pas attention à lui, ai-je dit en passant près de mon cousin. Il n'est pas bien dans sa tête. »

Je l'ai conduite jusqu'à l'avenue, où elle est montée dans un taxi sans me lancer un regard, claquant la portière si fort que le véhicule en a tremblé. Je l'ai observé qui s'éloignait, son pot d'échappement crachotant des gaz noirs. Elle ne reviendrait plus jamais, ai-je songé à cet instant ; c'en était terminé de notre relation. Les mains enfoncées dans les poches, je suis reparti vers la maison en traînant des pieds.

Vivek était assis sur le perron, adossé au chambranle de la porte.

« Je suis désolé », a-t-il dit dès qu'il m'a aperçu, essayant de se relever avec empressement. « Je ne sais pas ce qui est arrivé...

— Tu sais très bien ce qui est arrivé, l'ai-je coupé. Ça m'est complètement égal, maintenant. Je suis fatigué. Chaque fois c'est pareil, avec ton problème.

— Osita, s'il te plaît...

— Je suis fatigué, je te dis. »

L'air peiné, il a passé la main sur son crâne. « Qu'est-ce que je peux faire ? Veux-tu que j'aille m'excuser auprès d'elle ?

— Ne t'avise pas de lui parler, putain », ai-je répondu, hargneux, et Vivek a tressailli. J'ai secoué la tête et levé les mains, paumes en avant, en reculant. « Ça suffit, ai-je dit. Ça suffit. » Je me suis éloigné sans un regard vers lui. J'ai fourré mes vêtements dans un sac avant d'aller prendre un bus pour Owerri, conscient que je manquerais le cours de préparation aux SAT du lendemain matin. Ça m'était égal.

Quand j'ai franchi le seuil de la maison, ma mère m'a dévisagé. « Tu es de retour », a-t-elle constaté, les sourcils froncés. Cela faisait un moment que je n'étais pas rentré chez moi. D'habitude, elle me criait dessus, m'accusant d'avoir été absent trop longtemps ; mais, cette fois, les épaules arrondies et lasses, elle a simplement levé les yeux vers moi. Assise dans le salon avec

un plateau de haricots sur les genoux, elle était occupée à les trier pour en ôter les petits cailloux, et j'ai eu l'impression qu'elle avait peut-être pleuré.

J'ai posé mon sac. « Oui, ai-je dit. Je suis de retour. »

2. Scholastic Aptitude Tests, examens permettant d'entrer dans une université américaine.

3. Le West African Examinations Council (Conseil ouest-africain des examens) coordonne les examens scolaires et délivre les diplômes dans les pays anglophones de l'Afrique occidentale, dont le Nigéria, depuis 1951.

4. Organisation d'entraide fondée en 1979 au Nigéria par des étrangères ayant épousé des Nigériens.

5. Au Nigéria, les examens d'entrée à l'université sont administrés par un conseil d'admission appelé le JAMB (Joint Admission and Matriculation Board).

OceanofPDF.com

Vivek

Je ne suis pas ce qu'on croit. Je ne l'ai jamais été. Je n'avais pas la bouche pour l'exprimer, pour expliquer ce qui n'allait pas, pour changer les choses que j'aurais dû changer, me semblait-il. Et, jour après jour, j'avais du mal à vivre en sachant que les autres me voyaient d'une certaine façon, en sachant qu'ils se trompaient, qu'ils se trompaient lourdement, que le vrai moi était invisible à leurs yeux. Pour eux, il n'existait même pas.

Alors : si personne ne nous voit, est-ce qu'on est encore là ?

OceanofPDF.com

Après la mort de Vivek, Osita se rendit à Port Harcourt et but tant et si bien que ces journées furent comme sabotées dans sa mémoire. Il ne dit à personne où il allait et, lorsqu'il arriva là-bas, personne ne se soucia de savoir d'où il venait ni de connaître les raisons de sa venue. Il était grand, à la peau impeccablement sombre, musclé et beau, généreux quand il s'agissait de payer à boire, de telle sorte que les employés des raffineries de pétrole qu'il se mit à fréquenter passaient volontiers du temps en sa compagnie. Il y eut des chambres d'hôtel et quelques femmes, le souvenir d'une haute pile de verres sales vacillant avant de s'effondrer dans un évier et de s'y briser, puis des rires déformés. Osita regarda les débris de verre rebondir. Couché sur le dos, il sentit la moquette sous lui et un goût infect dans sa bouche, comme si quelqu'un y avait vomi. Une fille lui enfourcha les hanches et inclina son visage vers le sien, mais elle s'estompa et disparut.

Plus tard, il flottait sur une grosse bouée dans la piscine d'un inconnu, ses mains et ses pieds traînant dans l'eau. Près de lui, une femme chauve faisait du surplace. « Tu pleures », lui dit-elle. Ce fut à cet instant qu'Osita remarqua que des larmes coulaient dans ses oreilles. Le soir tombait et la lumière s'estompait. « Il pleut », répondit-il d'une voix pâteuse.

Elle rit. « Il ne pleut pas.

— Il pleut au fond de moi », dit-il et une vague d'obscurité le submergea. Au réveil, il était sur un transat, allongé sur le ventre, la tête tournée de côté. Près de lui, sur le ciment, on avait recouvert son vomi qui séchait d'un petit tas de sable. Il n'y avait personne d'autre autour de la piscine. Osita se rassit et vit une bouteille de schnaps que quelqu'un avait laissée par terre. Il en restait encore un quart.

Il but davantage encore.

Il disparut pendant quelques semaines et, si on le retrouva, ce fut simplement parce que sa tante partit à sa recherche à Port Harcourt. L'une

des Nigerwives qui vivait dans cette ville mit Kavita en relation avec un chauffeur de taxi qui y connaissait tout le monde.

« Il est grand, indiqua-t-elle à ce dernier. Très noir. *Gorimakpa*. Et l'une de ses incisives est ébréchée. »

Au bout de deux jours, le chauffeur la conduisit dans l'un des hôtels. Parce qu'elle était indienne, furieuse, et qu'elle formulait ses exigences en élevant la voix, le réceptionniste lui permit très vite de se rendre à l'étage. Quand on déverrouilla la porte située presque au bout du couloir, Kavita entra et découvrit Osita étendu sur le lit, ronflant bruyamment, sa respiration gargouillant dans sa poitrine. L'odeur qui régnait dans la chambre la fit tressaillir, et elle lui donna un petit coup sur l'épaule. Le jeune homme se redressa d'un bond, grommela, affolé, et se frotta les yeux. Cela faisait des jours qu'il ne s'était pas rasé ; cheveux et poils drus se répandaient depuis la courbe de son crâne jusqu'à son menton.

« Tantie Kavita ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Enfile tes vêtements. Je te ramène chez nous. »

Il se leva, obéissant machinalement, alors même que la tête lui tournait. « J'ai besoin de cinq minutes », répondit-il ; d'un pas trébuchant, il se dirigea en boxer-short vers la salle de bains, et Kavita l'observa. Il lui était impossible de voir Osita sans voir son fils, Vivek – tous deux enfants, assis ensemble à la table de la salle à manger, courant à travers sa maison avec leurs figurines de catcheurs, se bagarrant sur le tapis du salon. Quand Kavita s'était vainement mise en quête de la petite amulette que Vivek portait autour du cou, Osita avait été la première personne à laquelle elle avait pensé.

L'amulette avait déjà disparu avant l'enterrement, mais Kavita n'avait alors pas voulu la chercher minutieusement. Si elle l'avait trouvée trop tôt, elle aurait été obligée d'inhumer Vivek avec ; même Chika avait remarqué son absence. En revanche, si elle la trouvait plus tard, elle pourrait la conserver. Après les obsèques, elle fouilla la chambre de Vivek, mais l'amulette n'y était pas. Elle appela Maja, Rhatha et Ruby pour qu'elles demandent à leurs filles si l'une d'elles avait vu l'objet. Toutes répondirent par la négative. Il ne restait plus qu'Osita et, puisque Kavita n'adressait plus la parole à Mary, elle poussa Chika à appeler Ekene et à lui poser la question.

« Nous n'avons pas vu Osita, dit Ekene. Nous sommes même un peu

inquiets. Il nous a appris qu'il partait à Port Harcourt pour le travail, mais, depuis, nous n'avons plus de nouvelles. Ça ne lui ressemble pas de se comporter ainsi. Mary affirme qu'il buvait beaucoup avant son départ. J'ignore ce que ce garçon va devenir. »

Chika estimait qu'il était ridicule de poursuivre ainsi Osita. « Il a vingt-trois ans, ce n'est plus un enfant. Laisse cet homme tranquille. » Kavita l'ignora et se rendit malgré tout à Port Harcourt. Elle devait retrouver cette amulette.

À présent, dans la chambre d'hôtel de son neveu, elle éprouvait un brin de jalousie. Si elle avait pu s'enfuir et s'effondrer ainsi, faire Dieu sait quoi avec Dieu sait qui, elle n'aurait pas hésité un instant. Mais elle avait un mari et, si incapable fût-il, elle n'avait pas envie de le quitter, pas maintenant.

Kavita entendit l'eau qui commençait à couler du pommeau de douche, puis le gargouillis plus sonore de son neveu qui urinait dans la cuvette des toilettes. Elle parcourut la pièce du regard, les vêtements et sous-vêtements qui jonchaient le sol, les bouteilles vides et les emballages de préservatif, et grimaça à la vue d'une capote usagée qui gisait près du lit. Mary piquerait une crise si elle était là, songea Kavita. Sa belle-sœur lui manquait parfois, mais, chaque fois que cette douleur réapparaissait en son sein, elle se rappelait que la Mary d'aujourd'hui n'était plus celle qu'elle avait connue des années plus tôt. Tu as perdu cette sœur il y a bien longtemps ; elle a disparu, tout comme Ahunna. À la différence que son corps continue d'être présent dans ce monde.

Les bruits d'eau cessèrent dans la salle de bains, et Osita en sortit quelques minutes plus tard, vêtu d'un jean et d'un tee-shirt. Kavita le regarda rassembler ses affaires éparpillées et les fourrer dans sa valise. Lorsqu'il ramassa les emballages et le vieux préservatif pour les jeter dans la corbeille à papier, son embarras fut manifeste, mais sa tante ne dit rien, de telle sorte qu'il garda lui aussi le silence, non sans gratitude.

« Je suis prêt », annonça-t-il en faisant glisser la fermeture éclair de son bagage et en le redressant. Kavita acquiesça d'un signe de tête et Osita contempla la chambre une dernière fois pendant qu'ils en sortaient.

Alors qu'ils quittaient Port Harcourt, Osita appuya la tête contre la fenêtre de la voiture et dormit par intermittence, des éclats de réminiscences

scintillant dans son esprit. Il était étrange qu'il se soit trouvé dans cet hôtel – il ne se rappelait même pas y être descendu. Il avait été soulagé de voir les emballages de préservatif, mais il ne se souvenait que vaguement d'en avoir utilisé. La situation était devenue plus étrange encore quand sa tante était apparue, lui semblant à peine réelle ; il l'avait pourtant suivie comme si elle incarnait son salut et, maintenant, ils rentraient chez eux.

Osita pressa son front contre la vitre cependant qu'un souvenir flou s'efforçait de refaire surface. Il y avait eu un homme. Osita se frotta les yeux et tâcha de resituer cette image. Oui, il y avait assurément eu un homme, dans cette même chambre d'hôtel. Petit et trapu, musclé et poilu. Un Libanais. Osita se rappela confusément le moment où l'inconnu l'avait déshabillé, puis avait ôté sa propre chemise et dévoilé un gros ventre ferme. Sa voix, qui n'était pas familière à Osita, affirma qu'il était beau, si noir et si beau. Osita était resté muet, la tête lui tournant, ses bras et ses jambes se mouvant gauchement. Des éclats de réminiscences : la sueur de l'homme emmêlée aux poils de leurs torsos respectifs tandis qu'il écrasait Osita de son poids, un brouillard de voix haussées d'un ton. La joue d'Osita plaquée contre le matelas, une main le forçant à incliner la nuque, les hanches de l'homme poussant, fouillant. Des grognements bourrus, un élancement, une flambée de rage.

Dans la voiture, Osita s'écarta brusquement de la vitre et observa sa main droite. Elle était enflée. Alors qu'il l'examinait et qu'une douleur sourde s'insinuait le long de son bras, il se rappela s'être redressé du lit avec un mugissement, sa main gauche s'enroulant autour de la gorge du Libanais, puis avoir vu les yeux de celui-ci se vider de leur expression de puissance railleuse, remplacée par une peur écoeurante. L'homme avait cru Osita trop ivre pour résister, mais le jeune homme était beaucoup plus grand que lui, beaucoup plus costaud, animé par un chagrin insensé prêt à se transformer en fureur. Tenant le Libanais par la gorge, il l'avait frappé au visage de sa main libre, faisant pleuvoir une volée de coups brefs et précis qui avaient fendu le sourcil de l'inconnu et baigné sa joue de sang. L'obscurité avait de nouveau englouti Osita et, dans le souvenir suivant, l'homme sortait de la chambre en titubant et en jurant bruyamment, ses vêtements pressés contre son torse.

Osita s'était écroulé sur le lit, où Kavita l'avait réveillé. Maintenant qu'il y repensait, c'était une bonne chose qu'elle soit arrivée à ce moment-là. Il

présentait que le Libanais serait revenu – les gens réagissent mal quand on les dépossède, par la force, de leur pouvoir. Osita tint délicatement sa main contre lui, étonné de ne pas l’avoir remarquée sous la douche. La douleur, alors diffuse – son corps entier, au-dedans comme au-dehors, lui faisait mal –, était à présent intense et aiguë. Kavita examina gentiment la main meurtrie, sans prêter attention à la grimace de son neveu. Elle fouilla dans son sac, en tira du Panadol et une bouteille d’eau. « Tiens », dit-elle. Osita avala docilement le comprimé. Le gouffre dans sa poitrine était rongé de douleur tandis qu’il comparait la façon dont Vivek le touchait autrefois avec celle dont l’inconnu l’avait malmené dans la chambre d’hôtel. Il y avait eu une fête, il se la remémorait maintenant, et tous les invités s’étaient lentement dispersés ; seul le Libanais était resté, ses mains avides « aidant » Osita à se mettre au lit. Durant son séjour à Port Harcourt, Osita n’avait couché qu’avec des femmes – c’était ainsi depuis la mort de Vivek. Cela lui paraissait moins risqué, comme s’il n’offrait aucune part essentielle de lui-même : ni son âme ni son cœur, seulement son corps, qui de toute façon n’importait pas. C’était pour cette raison que l’agression de l’inconnu lui avait paru particulièrement violente, et Osita était content de l’avoir passé à tabac.

Putain d’étranger, qui avait cru pouvoir prendre tout ce qu’il voulait. Aucun homme n’avait posé la main sur Osita depuis la mort de Vivek et, vu ce qu’il éprouvait à présent, il était probable qu’aucun autre ne le toucherait plus.

Il appuya la tête contre l’épaule de Kavita. Elle lui tapota la joue. « Essaie de dormir, ça bouchonne », dit-elle. Osita ferma les yeux, et la fin du trajet vers Ngwa se déroula en silence.

L’amulette que Kavita cherchait était un cadeau reçu du Dr Khatri quand Vivek était encore bébé. Elle était en argent, représentait Ganesh et pendait au bout d’une fine chaîne, en argent elle aussi. « Donne-la à ton fils, avait-il dit. Qu’il ne l’enlève jamais. » Kavita se rappelait encore la chaleur des mains de son oncle lorsqu’il avait pressé le bijou entre les siennes, le pendentif octogonal lui rentrant légèrement dans la paume. « Promets-le-moi, *beti*. »

Même si Kavita s’était convertie au catholicisme, même si l’amulette était une idole, elle consentit. Elle la garda pendant plusieurs années, craignant

que Vivek, petit enfant, ne l'avale et ne s'étrangle. Le jour où enfin elle la lui remit, alors qu'il avait six ans, Vivek regarda sa mère de ses yeux sombres et sérieux et insista pour passer lui-même le pendentif. Lorsqu'il leva la chaîne au-dessus de sa tête et la laissa retomber, ses mains accomplirent des gestes semblables à un rituel. À partir de cet instant, Ganesh reposa juste au-dessous du creux situé entre ses clavicules ; cependant, quand son corps était apparu devant leur porte d'entrée, l'amulette ne s'y trouvait plus. Après l'enterrement, Chika jugea qu'elle avait dû être volée, oui, immanquablement – c'était de l'argent, de l'argent véritable, pas une breloque plaquée argent. Mais Kavita ne voulut rien entendre. Elle n'avait pas pu être volée ni avoir été perdue. Vivek avait dû l'ôter et la ranger quelque part.

« Il ne l'enlevait jamais, tu le sais bien. » Chika, qui n'avait pas pris la peine de se lever du lit, suivait des yeux sa femme occupée à fouiller dans sa coiffeuse. « Qu'est-ce qu'elle ferait là-dedans ? ajouta-t-il. Tu te comportes de façon absurde.

— Tais-toi ! cria-t-elle. Tu ne sais pas. Tu ne sais pas ce qui s'est passé. Tu ne sais pas où il l'a mise ! Si tu ne veux pas m'aider, alors laisse-moi tranquille. » Chika secoua la tête et se tourna sur le côté, dos à elle, l'abandonnant à sa folie. L'inanité de la situation l'avait privé de toute énergie.

Kavita n'avait pas le temps de parler à son mari. Ses amis l'appelaient pour prendre de ses nouvelles ; même Eloise avait téléphoné à quelques reprises pour savoir comment il allait. Kavita n'avait qu'une pensée en tête : retrouver l'amulette. Elle espérait qu'Osita saurait où elle était.

« Tu peux rester aussi longtemps que tu voudras, lui dit-elle lorsqu'ils arrivèrent chez elle. Aide-moi à fouiller sa chambre. Tu vois à quoi ressemble le pendentif, n'est-ce pas ? Le bijou en argent ? »

Osita opina du chef. « Celui qui représente le dieu à tête d'éléphant.

— Oui, tout à fait. S'il l'a enlevé, il a dû le ranger en lieu sûr. J'ai cherché, mais je vous connais, vous autres, les garçons. Il doit y avoir une cachette spéciale, un endroit où je n'ai pas encore regardé. » Un espoir désespéré illuminait son visage.

Cela mit Osita mal à l'aise. Tout comme Chika, il savait que Vivek n'enlevait jamais son pendentif, mais le dire à Kavita n'aurait servi à rien, c'était évident. Lorsqu'il fallut entrer dans la chambre de Vivek, Osita

s'immobilisa dans l'embrasement de la porte ; sa peau le picotait. Il était étrange de se trouver là, dans ce nouvel espace vide. Il regarda les rideaux de velours lie-de-vin qui empêchaient le soleil de pénétrer et se remémora les après-midi passés dans cette pièce – à échafauder, enfants, des guerres compliquées sur le couvre-lit, à écouter de la musique, à discuter de leurs amourettes. Puis, des années plus tard, après que Vivek était revenu de l'université, ces rares après-midi lors desquels ils n'étaient ni chez Juju ni dans le bungalow des domestiques, quand ils refermaient les rideaux de velours et restaient allongés dans le noir en chuchotant. À présent, l'air de la chambre avait un goût de poussière et de solitude.

Kavita jeta un coup d'œil à Osita, qui franchit le seuil en se grattant la tête. « Euh, peut-être là ? » suggéra-t-il en se dirigeant vers la bibliothèque. Il cachait souvent des choses à l'intérieur de ses livres.

— Dans n'importe lesquels ? » Kavita se tenait près de son épaule et scrutait les étagères.

« Non. » Osita en prit un : l'exemplaire de *The Beautiful Ones Are Not Yet Born*⁶ d'Ayi Kwei Armah qui avait appartenu à Vivek. « D'habitude, c'était juste dans celui-ci », dit-il en l'ouvrant. Alors qu'il le feuilletait, une fleur séchée en tomba, et Kavita la rattrapa soigneusement. Elle la tourna et la retourna entre ses doigts pendant qu'Osita subtilisait quelques lettres rangées entre les pages du livre et les glissait dans sa poche. « L'amulette n'y est pas », dit-il. Kavita leva les yeux, déçue, et posa la fleur sur une étagère.

« Tu en es sûr ? » Osita lui tendit l'ouvrage. Elle l'examina lentement, puis le secoua, comme si le pendentif allait jaillir d'entre les pages. « Il n'y a pas un autre endroit où il aurait pu le conserver ? »

Osita fit mine de réfléchir en embrassant de nouveau la pièce des yeux. Ce petit numéro le déprimait, tout particulièrement parce qu'il savait qu'il se terminerait mal pour sa tante. Il s'approcha du lit et souleva le matelas pour vérifier en dessous.

« J'ai déjà regardé, précisa Kavita. Il n'y avait que des préservatifs. »

Osita était content qu'elle ne puisse voir son visage. Il alla ouvrir les tiroirs du bureau, Kavita sur ses talons, le visage de plus en plus attristé. « Il n'est pas là, n'est-ce pas ? » finit-elle par dire.

Osita soupira. « Je suis vraiment désolé, tantie Kavita. Je crois que non. »

Tandis qu'elle secouait la tête en effleurant brusquement ses yeux du revers de la main, un sentiment de culpabilité envahit le jeune homme.

« Cette amulette faisait partie de lui, dit-elle. Et maintenant, elle a disparu, et lui aussi. » Elle renifla et, le visage décomposé, leva les yeux vers son neveu. « Il a disparu, Osita. Je n'arrive pas à croire qu'il ait disparu.

— Je sais, tantie. Je suis désolé. » Il l'étreignit dans le silence bourdonnant de la chambre vide de Vivek et la tint contre lui pendant qu'elle pleurait.

Au bout du couloir, Chika écoutait les sanglots de sa femme qui allaient crescendo ; près de lui, le signal lumineux de son téléphone indiquait des appels manqués. Il ne bougea pas de leur lit.

6. Littéralement : « Ceux qui sont beaux ne sont pas encore nés », roman ghanéen publié en 1968 (Boston, Houghton Mifflin). Une traduction française de Josette et Robert Mane a paru sous le titre *L'âge d'or n'est pas pour demain* (Paris, Présence africaine, 1976).

Vivek

J'ai gardé ce livre pour son titre, pour la façon dont l'un des mots était épelé. *Beautiful*. J'ignorais pourquoi on avait choisi cette orthographe plutôt que d'écrire *beautiful*, mais elle me plaisait parce qu'elle conservait la notion de beauté intacte. Celle-ci n'était pas engloutie, éliminée par un *i* pour en faire un mot complètement différent. Elle était solide ; elle était encore présente, si foisonnante qu'elle ne pouvait tenir dans un mot nouveau, et si abondante. *Beauty*. La beauté. On saisissait mieux la raison précise de cette abondance.

Beauty. La beauté.

Je voulais être aussi entier que ce mot.

OceanofPDF.com

Osita

Durant ma dernière année de lycée, j'ai constamment essayé d'éviter la maison de Vivek, refusant de voir ses yeux ou d'affronter le ton bouleversant de sa voix. Je ne voyais pas Elizabeth non plus, mais tout semblait tellement fichu avec elle que je m'imaginais mal arranger les choses. J'ai aussi évité le club sportif, convaincu que je l'y trouverais, occupée à faire de paresseuses longueurs dans la piscine ou à se diriger vers les courts de squash, ses jambes se mouvant indépendamment des miennes.

Ma mère se réjouissait en silence que je sois si souvent chez nous. La date limite pour poser ma candidature dans les universités étrangères est passée. Tantie Kavita l'avait peut-être rappelée à ma mère, mais ces rappels n'arrivèrent jamais jusqu'à moi. Je me suis demandé si je devais donner suite à ce projet ; toutefois, après ma querelle avec Vivek, il m'a paru plus facile de simplement renoncer. De toute manière, me suis-je dit, ça avait toujours été davantage le rêve de tantie Kavita. Il était étrange que ma mère et moi soyons incidemment unis sur ce point – cette idée d'études à l'étranger mourant comme une plante dont on ne veut plus, reléguée dans un recoin sombre. Je me suis contenté de poser ma candidature dans des universités nigérianes, celles qui étaient les plus proches de chez moi. La famille de Vivek nous avait vendu des rêves auxquels je ne croyais plus : mon père avait raison, leur maison n'était pas mon chez-moi.

Vivek est venu assister à ma remise de diplôme avec ses parents. Lorsque nous nous sommes revus, mon cousin et moi avons fait comme si tout allait bien entre nous, mais nous nous sommes ensuite évités pendant le reste de la journée. Avant leur départ, tantie Kavita s'est approchée de moi.

« Comment se fait-il que nous ne te voyions plus à la maison, *beta* ? As-tu reçu des réponses des écoles américaines ? J'ai transmis les dossiers d'inscription à ta mère. Tu les as envoyés, n'est-ce pas ? »

J'ignorais tout des dossiers dont elle parlait ; je ne les avais jamais vus. « Désolé, tantie. Je n'ai été accepté dans aucune des universités. » J'ai essayé d'adopter une mine honteuse, ce qui n'était pas très difficile. « J'avais peur de te décevoir.

— Oh, Osita ! s'est exclamée tantie Kavita en me serrant fort dans ses bras. Qu'est-ce que tu comptes faire, maintenant ?

— J'avais aussi posé ma candidature dans des universités d'ici, juste au cas où. J'ai eu des réponses positives. Mon père veut que j'aille faire mes études à Nsukka. »

Elle a souri et m'a tapoté la joue. « Ma foi, tu seras près de chez toi, c'est déjà ça. Vivek va bientôt commencer à remplir ses dossiers. Croisons les doigts pour l'année prochaine ! »

Ma mère nous a interrompus et a rassemblé tout le monde pour une photographie de groupe. Nous avons échangé un bref coup d'œil, elle et moi, et je me suis demandé si elle avait entendu une partie de ma conversation avec ma tante, si elle me cachait davantage de choses encore. Découvrir ses secrets ne m'intéressait pas. Nous nous sommes placés l'un près de l'autre pour la photo, que j'ai conservée. Je porte une toge bleu foncé, j'ai l'air maussade, et un pompon pendille devant mon visage.

Vivek ne regarde même pas l'appareil. Il détourne les yeux et baisse le menton. Tantie Kavita entoure sa taille de son bras ; elle ne lui arrive qu'aux épaules. Mon père et mon oncle, les deux frères, sont côte à côte. Ma mère, comme résolue à fendre son visage en deux, a un sourire si large qu'on ne peut s'empêcher de l'observer. Nous tenons aisément dans le cadre, tous ensemble.

Lorsque j'ai commencé à fréquenter l'université de Nsukka, mes séjours à Owerri se sont espacés. Je n'allais pas non plus à Ngwa. Une année entière s'est écoulée, peut-être deux, avant que je revoie Vivek et ses parents. Je leur écrivais, je les ai même appelés quelquefois après qu'ils ont fait installer le téléphone chez eux, mais je n'étais pas présent pour la remise de diplôme de Vivek, ni pour ses dix-huitième et dix-neuvième anniversaires, et ce n'est que plus tard que j'ai appris qu'il n'était pas parti pour les États-Unis. Personne ne m'a dit pourquoi. À en croire ma mère, il s'était inscrit à l'université Nnamdi Azikiwe. Au bout d'un trimestre, tonton Chika l'en a retiré – et là encore, personne n'a voulu m'expliquer ce qui se passait.

« Depuis quand te soucies-tu de ton cousin ? » a dit mon père quand je lui

ai posé la question. Son ton de réprimande m'a fait tressaillir. S'il n'avait jamais émis de commentaire sur la mésentente entre Vivek et moi, il s'en était à l'évidence aperçu, et j'avais l'impression qu'il me tenait pour responsable. J'ai eu envie de riposter, mais mon père s'est éloigné sans attendre ma réponse, me laissant honteux.

« Ne t'en préoccupe pas, m'a dit ma mère. Concentre-toi sur tes livres. Ça va s'arranger pour ce garçon. Ses parents le gâtent, voilà tout.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? ai-je demandé. Pourquoi ils lui ont fait quitter la fac ? »

Elle a hésité, puis a agité la main d'un geste vague. « Il ne va pas bien, mais ne t'inquiète pas. Dieu s'occupera de tout. »

À cette époque, mon père avait déjà réduit ses horaires de travail afin de passer plus de temps au village, dans la maison de ma grand-mère. « Je vieillis », disait-il, comme si cela expliquait tout, et peut-être était-ce le cas. La demeure avait été rénovée et réaménagée en duplex, et il avait fait installer le téléphone. Ma mère et moi le rejoignons certains week-ends, et c'était comme de courtes vacances loin d'Owerri. Le village était étendu – tout un monde de terres, de fermes et de nature, différent des petites ou des grandes villes bruyantes, où l'on était toujours à l'étroit. Nous trouvions partout des façons de nous évader.

Un soir, dans la maison du village, j'ai décroché le téléphone du salon de l'étage et entendu tonton Chika parler avec ma mère. Plutôt que de raccrocher, ce que j'aurais dû faire, je me suis accroupi près du canapé et, le dos appuyé contre le cuir, j'ai plaqué la main contre le microphone afin qu'ils ne perçoivent pas ma respiration.

« Tu sais qu'Osita nous a accompagnés ici, disait ma mère. C'est peut-être le bon moment d'amener Vivek. Tu te rappelles comme ils étaient proches, enfants.

— Je ne sais pas, Mary. Je ne sais pas ce qui arrive à mon fils. » Tonton Chika paraissait soucieux. « T'ai-je dit qu'il ne se coupait plus les cheveux ? Si tu le voyais maintenant, il a l'air d'un fou...

— Nous prions pour lui, a répliqué ma mère. Les forces des ténèbres ne triompheront pas ! Non, il n'est pas perdu. C'est impossible. » Je la sentais déjà qui s'exaltait peu à peu, saisie d'une sainte ferveur.

« Ce n'est pas son âme qui m'inquiète, Mary, a sèchement répondu tonton Chika. C'est son esprit. Kavita n'en ferme plus l'œil de la nuit. Elle ne

cesse de vérifier s'il est dans son lit, mais ce garçon n'y dort même plus. Il erre à travers la maison. Il va s'étendre sur la véranda avec les chiens. Parfois, il grimpe dans l'arbre de l'arrière-cour et il reste là-haut.

— *Ah-ahn !* » Ma mère était suffisamment surprise pour interrompre l'élan spirituel qui commençait à l'animer. « Lui as-tu demandé ce qu'il fabriquait, au juste ? On ne peut tout simplement pas quitter l'université pour rentrer chez soi et se conduire ainsi.

— Il affirme qu'il n'arrive pas à dormir. Que les chiens ne le dérangent pas et qu'il sent mieux la brise dans l'arbre, des sottises de ce genre. C'est quand nous lui avons ordonné de se montrer raisonnable qu'il s'est arrêté de parler. Mary, je ne veux pas que les voisins le voient comme ça.

— *Ei-yah !* Pauvre Kavita. Vous venez donc tous les trois, *abi* ?

— Oh oui. Je ne peux laisser ni l'un ni l'autre seul, et elle, elle refuse de le laisser seul. Sais-tu qu'elle l'a giflé, l'autre jour ?

— *Ehn*, elle m'a raconté. Elle a dit qu'elle se sentait coupable. J'ai répondu qu'un garçon qui ne respecte pas assez sa mère pour se comporter comme un être humain normal dans sa maison à elle devrait être prêt à accepter qu'on le discipline. Vous le battiez pourtant, enfant, non ?

— Ce n'était pas pareil. Il était petit. Il était obéissant. Kavita ne t'a pas dit qu'elle avait peur ? »

Ma mère s'est ragaillardie. « Peur ? A-t-il levé la main sur elle ? »

J'ai tressailli. Elle se demandait si Vivek était comme moi. La dernière fois que ma mère avait essayé de me donner une claque, je l'avais saisie par le poignet et forcée à baisser le bras. Ce n'est qu'à travers le voile de ma colère que j'ai fini par voir souffrance et crainte dans ses yeux.

« *Tufiakwa !* a lancé tonton Chika. Impensable ! Non, c'est juste la manière dont il l'a regardée après qu'elle l'a giflé, comme s'il la haïssait. Et c'était comme s'il la haïssait vraiment, tu vois, du fond de son cœur. Et puis cette lueur a disparu sans prévenir, *fiam* ! Ses yeux se sont vidés comme un seau – c'est ainsi qu'elle l'a décrit. Elle s'est mise à pleurer sans pouvoir s'arrêter, et il a juste continué de la regarder. »

Ma mère a émis un petit *tsk* désapprouvateur. « *Chai*, qu'est-ce que vous endurez, vous autres ! *Oya*, venez donc nous voir, l'air du village lui éclaircira peut-être les idées. Tu sais que c'est pour cette raison qu'Osita aime aussi séjourner ici. Il dit que tout y est plus propre qu'à Owerri, que l'air est pur.

— *Odinma*. Nous viendrons demain matin en voiture. Salue Ekene de ma part. »

Tonton Chika a raccroché, ma mère aussi, et j'ai fait de même. Quelques minutes plus tard, elle m'a appelé au rez-de-chaussée et m'a confié une liste de tâches à effectuer en prévision de leur arrivée.

Ce soir-là, assis à la table de la salle à manger, nous avons dîné de *garri* et de soupe d'*oha*.

Mon père s'est versé un verre de Guinness. « À quelle heure seront-ils là demain ?

— Ils ont dit qu'ils partiraient tôt de Ngwa, répondit ma mère en lui resservant de la soupe. À moins qu'il n'y ait beaucoup de circulation, ils devraient être là vers neuf heures.

— As-tu préparé la chambre d'amis pour ta tante et ton oncle ? m'a-t-il demandé. Tu partageras la tienne avec ton cousin. »

J'ai hoché la tête. Il m'a lancé un regard furieux avant de se tourner vers ma mère et de marmonner quelque chose – comme quoi, de nos jours, les enfants ne savaient pas se servir de leur bouche ni parler à leurs aînés. J'ai façonné une boulette de *garri* dans ma main et repensé à la dernière fois où Vivek et moi nous étions trouvés au village ensemble. Ce devait être cinq ans plus tôt, avant l'incident avec Elizabeth, quand il était revenu de pensionnat pour Noël. Là-bas, dans le Nord, on lui avait rasé les cheveux, et j'ai plaisanté en disant qu'il avait l'allure d'un réfugié nigérien, l'un de ces enfants qui mendient sur les marchés. Nous sommes allés nager dans la rivière et, quand il a ôté sa chemise, j'ai vu de petites cicatrices rondes qui parsemaient ses côtes. Je lui ai demandé ce qui s'était passé, et il m'a dévisagé comme si je cherchais la bagarre. Des brûlures de cigarettes, a-t-il répondu. Faites par les élèves plus âgés. Et puis il a sauté dans l'eau et m'a éclaboussé alors même que j'étais encore habillé. Nous avons nagé jusqu'à ce que mes vêtements soient secs sur la berge.

À présent, j'avais l'impression que rien de tout cela n'avait eu lieu.

Le lendemain matin, je suis allé courir avant l'arrivée de Vivek et de ses parents. À mon retour, mes chaussures étaient pleines de sable ; je les ai donc vidées devant la porte et suis entré dans la maison en chaussettes. Mes parents étaient assis dans le salon ; ma mère, qui tenait les mains de tantie Kavita entre les siennes, priait doucement mais d'un ton insistant. Tonton

Chika versait une bouteille de bière Star dans un verre, alors qu'il était encore tôt. Mon père buvait un café. J'ai incliné la tête et discrètement articulé un salut que mon oncle a accepté en silence tout en me faisant signe de ne pas m'attarder. Nous savions tous qu'il valait mieux ne pas interrompre les prières de ma mère.

Je me suis arrêté devant ma porte, devinant que Vivek se trouverait déjà à l'intérieur. Fallait-il toquer ? J'en ai ressenti un vif sentiment d'irritation : n'était-ce pas là ma chambre à moi, dans la maison de mes parents ? *Abeg*. J'ai ouvert et je suis entré, jetant bruyamment mes chaussures dans un coin, m'armant de courage avant de revoir mon cousin pour la première fois depuis longtemps.

Vivek était assis sur mon lit et, en m'entendant, il a tourné la tête vers moi. Au début, je n'ai même pas pu prononcer un mot. Je l'ai juste fixé du regard, sous le choc, tandis que j'oubliais toute intention de reprendre possession de mon espace. Quand tonton Chika avait expliqué que mon cousin ne se coupait plus les cheveux, j'avais pensé qu'ils lui tomberaient jusqu'aux épaules, pas davantage. Ils avaient toujours été bouclés, assez longs pour lui retomber sur le visage – par le passé, nous disions en plaisantant que, s'il les faisait défriser, il aurait l'allure d'un acteur dans une publicité pour les shampooings Sunsilk. Il avait les yeux, les lèvres et le nez busqué de son père, et même, sous l'or sombre de sa peau, cette nuance qui tirait sur le rouge, mais sa chevelure était aussi noire que celle de sa mère. Lui arrivant à présent au-dessous des omoplates, elle était emmêlée, un peu embroussaillée, se détachant sur le bleu de sa chemise de coton. Il avait perdu du poids, son visage reposant en équilibre sur un cou qui paraissait plus long. Sa chaîne en argent luisait, visible sous son col, le petit éléphant plaqué contre sa peau. Remarquant mon expression, il a esquissé un sourire.

« *Nna mehn*, ce n'est pas comme si je portais un masque. Arrête de me regarder comme ça.

— Est-ce que tu t'es vu ? ai-je riposté. Tu es vraiment certain de ne pas en porter un ? Nom de Dieu. » Je me suis assis face à lui, mes coudes en appui sur mes genoux. Quelque chose s'était à l'évidence emparé de mon cousin. « *Gwa m ihe mere*, ai-je repris. Je veux savoir. Il est clair que tu ne vas pas bien. »

Vivek a ri. « On croirait entendre ma mère.

— Je ne plaisante pas. C'est pour ça que tes parents t'ont amené au

village.

— Tu sais que ta mère a déjà essayé de prier pour moi en ma présence ?

— La diaconesse Mary. Il fallait t’y attendre ! » Je l’ai considéré plus attentivement. Il paraissait tellement fatigué. « Tu ne dors plus.

— Je constate qu’ils t’ont bien informé. Je suis sûr que tout le monde a eu droit à des renseignements détaillés. » Tout en parlant, il a retroussé sa lèvre.

« Mes parents, peut-être, mais pas moi. Je préfère l’entendre de ta bouche, de toute manière.

— Ah, Osita, a-t-il fait en réussissant à ébaucher un sourire. C’est une très longue histoire. »

J’ai tâché de lui rendre son sourire.

« Tu t’es fait pousser la barbe », a-t-il remarqué en tendant la main pour toucher les tortillons serrés qui couvraient mes joues. J’ai haussé les épaules. Je me rasais désormais le crâne, comme Vivek en avait eu l’habitude, et la barbe compensait cela. Vivek m’a caressé la tête, et j’ai senti sa paume glisser sur ma peau encore constellée de sueur après mon jogging. « Sais-tu que ton père m’a ordonné soit de me couper les cheveux soit de les laver avant que j’aie le droit de ressortir ? »

J’ai lâché un grognement. « Je n’avais même pas l’intention d’aborder ce sujet. Tu as l’air d’un sans-abri.

— J’en suis un, a-t-il répondu avant de secouer la tête. Ne fais pas attention à moi. Je peux prendre un bain ? À moins que tu en aies besoin le premier. Je te sens d’ici. »

Agacé, j’ai aspiré de l’air entre mes dents. « Je te comprends. *Biko*, laisse-moi me laver d’abord, sinon tu risques de boucher la canalisation avec ta chevelure à la Bollywood. » Il m’a adressé un large sourire et s’est levé en même temps que moi, s’avançant pour m’étreindre. Il faisait presque ma taille et dégageait une odeur légèrement épicée qui ne m’était pas familière.

« Merci », a-t-il dit, tandis que nous échangeions un bon coup de poing dans le dos.

« De quoi ?

— De ne pas me traiter comme ils le font. »

Lorsque nous nous sommes écartés l’un de l’autre, mes doigts ont frôlé sa tignasse. Elle m’a paru douce. J’ai fait un pas en arrière et essuyé mes mains sur mon short. Vivek continuait de m’observer, mais je ne parvenais

pas à le regarder droit dans les yeux. Il était plus étrange que je ne me l'avouais – et que je ne le lui laissais entendre –, et cela me mettait mal à l'aise.

« Va donc te débarbouiller », a-t-il dit en se rasseyant sur le lit.

J'ai reculé, comme s'il m'avait donné la permission de bouger ; une fois dans la salle de bains, j'ai verrouillé la porte. Je me suis lavé avec un seau d'eau, me frottant et me rinçant rapidement, m'efforçant de me débarrasser du sentiment troublant qui s'était insinué en moi. Lorsque je suis ressorti, enveloppé dans une serviette, Vivek était toujours assis sur le lit, dos à moi, les yeux braqués sur la fenêtre à barreaux qui se trouvait devant lui. J'ai ouvert mon armoire et je me suis habillé. Il n'a pas fait un geste. Je suis resté planté là un moment avant d'interrompre son isolement. « Vivek. La salle d'eau est libre. »

Il a sursauté et s'est tourné vers moi, une mèche de cheveux retombant sur son visage. « OK, *bhai* », a-t-il répondu – *frère*, un vieux surnom qu'il me donnait. Nous étions tous deux les seuls enfants de nos parents respectifs, des fils uniques, davantage des frères que des cousins, plaisantions-nous. Quand il m'appelait ainsi, je sentais toujours ma poitrine se serrer. « Dis-leur que je vous rejoins bientôt », a-t-il ajouté, me congédiant. J'ai hoché la tête et refermé la porte derrière moi.

Ma mère avait dressé un petit déjeuner tardif sur la table de la salle à manger : des boîtes de poudres chocolatées Milo et Bournvita à côté de lait en poudre Nido et d'une thermos d'eau bouillante, du pain et de la confiture de goyave – je savais que c'était tantie Kavita qui l'avait apportée, car elle était la seule à en faire –, ainsi qu'un bol d'œufs durs et un autre rempli d'*akaras*.

« Il y a de l'*akamu* sur la cuisinière, a dit ma mère. Va te servir. »

Tantie Kavita m'a étreint. Elle ne m'arrivait pas aux épaules, même avec ses cheveux tressés relevés en chignon. « Comment va-t-il ? a-t-elle chuchoté.

— Bien, ai-je répondu. Il se lave les cheveux. »

Mon père a grogné et s'est assis ; ma mère papillonnait autour de lui tout en remplissant son assiette. « Il a intérêt à le faire, a-t-il dit. Chika, tu aurais dû l'obliger à les couper dès qu'il a franchi le seuil de ta maison. »

Mon oncle a haussé les épaules et a approché une chaise pour tantie

Kavita. « Que veux-tu que je te dise, Ekene ? Ce n'est pas comme si je pouvais m'asseoir sur lui et le raser de force.

— Dans ce cas, tu aurais dû le flanquer à la porte ! Qu'est-ce que c'est que ces sottises ?

— Ça suffit, Ekene. » La voix de tantie Kavita était douce et cependant ferme. « Vivek est mon fils, mon seul enfant. Il est hors de question que je le rejette, surtout pas quand il est malade. »

Mon père a apparemment voulu ajouter quelque chose, mais ma mère a posé la main sur son épaule tout en lui versant de nouveau du café, et il s'est apaisé.

Une fois dans la cuisine, j'ai rempli mon bol d'*akamu* épais et visqueux ; je suis retourné à table et j'ai ajouté une couche de sucre à la bouillie. Tonton Chika m'a pris le sucrier des mains et a mis deux morceaux dans son café. Au moins, il ne buvait pas de bière avec son petit déjeuner. J'ai laissé mon *akamu* refroidir un peu – j'aimais qu'il soit légèrement figé, quand une peau commençait à se former à sa surface. Pendant un moment, nous avons mangé dans un silence que ponctuait le cliquetis des cuillers contre les bols et les tasses ; puis mon père s'est penché en avant pour allumer la radio, ce nouveau son bourdonnant doucement à travers la pièce.

« *Amma !* » La voix de Vivek a retenti depuis ma chambre, et tantie Kavita a brusquement redressé la tête. Même tonton Chika a paru légèrement surpris d'entendre son fils. « *Amma !* a de nouveau appelé Vivek.

— Oui, *beta* ? » a-t-elle répondu, déjà debout, d'une voix un peu tremblante. « Qu'y a-t-il ?

— Tu peux venir m'aider à me coiffer ? »

À ces mots, le visage de tantie Kavita s'est éclairé. « Bien sûr, *beta* ! J'arrive. »

Mon père a levé les yeux de son assiette. « Mary, tu peux lui prêter une paire de ciseaux, *abi* ? »

Tantie Kavita lui a décoché un regard furieux avant de quitter la pièce, et mon père a soupiré. « Ça valait la peine d'essayer. Quelle idée de se balader en ayant l'allure d'un prophète. C'est ridicule. »

Sans relever sa remarque, tonton Chika, une tartine de confiture à moitié terminée devant lui, a ouvert un journal. J'ai plongé un *akara* dans mon bol et l'ai mangé lentement. Quand j'ai eu terminé mon repas, Vivek et sa mère

n'étaient pas encore sortis de ma chambre. Mon oncle a fini par s'en apercevoir et m'a demandé d'aller voir ce qu'ils faisaient.

Cette fois, j'ai frappé. « Entrez », a dit tantie Kavita. Vivek était assis sur la chaise près de la fenêtre et sa mère passait un peigne dans ses cheveux, maintenant démêlés et luisants, drapés sur son poignet. Les yeux mi-clos, il tenait un récipient d'huile de noix de coco entre ses cuisses. « Nous avons presque terminé, a-t-elle dit. Cela m'a pris beaucoup de temps pour les peigner correctement.

— J'imagine », ai-je répondu. Ma tante a souri d'un air absent.

« J'ai toujours voulu une fille, tu sais. Après Vivek. Afin de pouvoir la coiffer.

— Les voies de Dieu sont impénétrables », ai-je plaisanté, et elle a ri, pour de bon.

« Pas exactement. Ce n'est pas comme si je pouvais tresser ses cheveux.

— Tu peux le faire, si tu en as envie », a proposé Vivek, gardant les paupières baissées.

« Allons donc ! l'a réprimandé sa mère en lui claquant l'épaule. Ton père me tuerait ! » Elle a repris sa tâche, déplaçant le peigne en lentes ondulations. Elle ne continuait que par plaisir à présent. « Non », a-t-elle dit, presque pour elle-même. « Nous ne pouvons pas les tresser. Je vais simplement les nouer en arrière pour les empêcher de te tomber sur le visage. Tu sais que ça rend ton père fou. » Elle lui donna encore quelques coups de peigne, puis ramassa sa chevelure d'une seule main, la lissant depuis les tempes et le front avant de la maintenir sur sa nuque au moyen d'un élastique, la tortillonnant pour former un chignon à la diable. « Débrouille-toi avec ça, a-t-elle déclaré. Ils sont tellement épais. »

Vivek a incliné la tête en arrière et lui a souri. « *Daalu* », a-t-il répondu ; elle s'est penchée pour déposer un baiser sur son front.

« Viens prendre ton petit déjeuner. Tu as fini le tien, Osita ?

— Oui, tantie. »

Elle a épousseté de la main la chemise de Vivek, qui se relevait. « Que veux-tu manger, *beta* ? Il y a du pain, j'ai apporté la confiture que tu aimais plus jeune, et tantie Mary a préparé de l'*akamu*, mais il va sans doute falloir le faire réchauffer. » Il m'a adressé une petite grimace pendant qu'ils sortaient de la pièce, la voix pleine de sollicitude de sa mère le

submergeant. J'ai grimacé à mon tour pour lui faire entendre que je ne comptais pas m'en mêler, puis je les ai suivis dans le salon.

« Je n'ai pas faim, *Amma*.

— Il faut que tu manges quelque chose. Je vais remettre l'*akamu* sur le feu. » Elle est allée dans la cuisine et Vivek s'est assis sous le regard de nos pères respectifs.

« Tu as meilleure allure ainsi, a déclaré tonton Chika. Quand ils sont noués en arrière. »

J'ai lâché un petit rire. « *Ah-ahn, Dede*, c'est juste des cheveux. » Vivek a souri, mais nous avons tous deux repris notre sérieux lorsque mon père a baissé son quotidien pour nous lancer un coup d'œil mauvais.

Tonton Chika s'est tourné vers moi. « Comment ça va, à Nsukka ?

— Ça se passe bien. La fac est correcte.

— Ta mère dit que tu y as une petite amie. Ton père avait ton âge quand il s'est marié, tu sais.

— Ne t'occupe pas de ce garçon. » La voix de mon père, derrière sa page de journal, était railleuse. « S'amuser et s'amuser encore, il n'a que ça en tête. il n'accepte aucune vraie responsabilité.

— Tu as une petite amie ? a demandé Vivek.

— Ce n'est pas sérieux, ai-je dit.

— Ta mère affirme que ça l'est, a objecté mon oncle.

— Chika, mon épouse et toi, vous cancaniez comme des vieilles femmes, a constaté mon père en secouant la tête. Ce n'est pas plutôt avec la tienne qu'elle devrait avoir ce genre de conversation ?

— Kavita se désintéresse de ces sujets. Pas moi. Si tu n'as pas envie de t'intéresser à la vie de ton fils, c'est ton affaire. » Tonton Chika a décoché un grand sourire à mon père ; il prenait toujours un malin plaisir à agacer son frère aîné. Ce dernier a levé les yeux au ciel avant de reprendre sa lecture, mais je savais qu'il continuait de tendre l'oreille.

Tantie Kavita est revenue dans la pièce avec des *akaras*. « Mange ça, l'*akamu* est sur le feu. » Vivek a accepté l'assiette que lui tendait sa mère et a entrepris de déchiqueter les *akaras* entre ses doigts et d'en mettre un petit morceau dans sa bouche de temps à autre. Elle l'a observé, radieuse, puis est repartie dans la cuisine.

« Alors, c'est sérieux ? » a demandé Vivek.

Je commençai à être exaspéré. « Ça ne te regarde pas.

— Je serai ton garçon d'honneur à ton mariage, tu sais. Je crois que ça me regarde.

— Très juste », a commenté tonton Chika.

Il était heureux de voir Vivek discuter, c'était évident. Je n'avais pas envie de gâcher cet instant. « Je ne la connais pas encore très bien, ai-je dit. Voilà tout. »

C'était un mensonge. Je n'avais pas de copine à Nsukka. Je l'avais inventée un jour que j'étais au téléphone avec ma mère, et son bonheur avait été trop grand pour que je le compromette en avouant la vérité. Je faisais donc semblant d'être réservé sur ce point afin de pouvoir éviter ses questions. Cela permettait à son imagination de créer la belle-fille idéale, et je n'avais pas besoin de parler d'autre chose ; elle pouvait mener une conversation entière sur ce seul sujet.

« Comment elle s'appelle ? s'est enquis mon cousin.

— Bon Dieu, Vivek. Occupe-toi de tes affaires ! »

Ma mère a crié depuis la cuisine : « Osita ! Est-ce que tu viens de blasphémer ? »

Vivek m'a fait un clin d'œil, et une bouffée de colère m'a traversé. « Désolé, *Ma* ! ai-je lancé avant de me lever. Je sors.

— Ton cousin nous rend visite, et toi, tu sors ? » Mon père m'a décoché un regard mécontent que je connaissais bien, et je me suis borné à le lui rendre.

Vivek a ri. « Ce n'est pas grave, *Dede*. Laisse-le partir. Je l'irrite.

— Quoi ? Si tu ne te rassois pas, mon petit, ça va mal se passer pour toi ! » a ajouté mon père à mon intention.

Tantie Kavita est revenue dans la pièce et a posé devant Vivek un bol d'*akamu* dans lequel une cuiller était plantée. « En fait, Ekene, ça ne t'ennuie pas si j'envoie Osita faire quelques commissions ? Nous avons prévu de cuisiner plus tard dans la journée, Mary et moi. »

Mon père a lancé des regards noirs, mais il m'a autorisé à partir, et j'ai quitté la maison avec une liste de courses, le cœur extrêmement soulagé.

Au dîner, Vivek avait perdu son entrain, et il a mangé son riz par petites bouchées, tête inclinée. Peu après le repas, la NEPA⁷ a coupé l'électricité ; muni d'une lampe à pétrole, je suis donc allé lire dans ma chambre. Vivek m'a rejoint au bout d'une heure ; il a doucement refermé la porte derrière lui et s'est agenouillé près du lit pour allumer une spirale antimoustiques.

J'ai gardé les yeux sur ma page tandis que l'allumette s'embrasait dans un crissement et que mon cousin soufflait dessus pour l'éteindre. La lampe a nimbé mon livre d'un orange terne qui se répandait faiblement sur les murs. Le reste de la pièce, plongé dans une semi-pénombre, enveloppait Vivek de gris pendant qu'il ôtait sa chemise et la pliait ; il a ensuite enlevé son jean et l'a suspendu dans l'armoire. J'ai continué de lire alors qu'il s'affalait sur le lit en boxer-short, les yeux au plafond. J'ai posé mon livre et me suis couché à mon tour avant de me pencher pour éteindre la lampe. La chambre s'est retrouvée dans le noir.

J'ai écouté les grillons et le bourdonnement du générateur de notre voisin. Mes yeux se sont lentement habitués à l'obscurité, et j'ai pu distinguer le clair de lune qui colorait l'intérieur de la pièce.

« Pourquoi tu as menti ? » a demandé Vivek, sa voix proche de mon oreille.

« À propos de quoi ? »

— De ta copine à Nsukka. Tu n'as pas de copine là-bas. »

J'ai lâché un rire moqueur. « Qui te l'a dit ? »

— Personne n'a eu à me dire quoi que ce soit. Tu mens très mal. »

J'ai tourné la tête pour le regarder ; ses pupilles brillaient dans l'ombre. « Occupe-toi de tes affaires, *bhai*. »

En souriant, il a montré des dents luisantes. « Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi tu as décidé de leur mentir. Tu sais que ta mère ne te laissera plus tranquille tant qu'elle ne sera pas en train d'organiser ton mariage avec cette fille imaginaire. »

J'ai posé les yeux au plafond. « Elle n'est pas imaginaire », ai-je répondu. Je lui donnais déjà forme. Elle se prénommerait Amaka. Elle serait infirmière, ou enseignante, peut-être.

« Quand tu caches quelque chose, a-t-il repris, ne le dissimule pas avec quelque chose d'inconsistant, qui sera aisément démoli. Il faut que tu protèges mieux tes secrets. »

Je me suis soulevé sur mes coudes. « Sans blague, frère, j'en ai franchement marre de ces idioties. Quels secrets ? »

— Ce n'est peut-être pas une femme que tu fréquentes à Nsukka. En pensionnat, l'un de mes amis mentait, comme toi. Il avait même demandé à la sœur d'un de ses camarades de classe de se faire passer pour sa petite

amie. » Vivek a tourné la tête vers moi. « Tu as une copine de secours, toi aussi ? »

Je l'ai fixé du regard dans la lumière grise. « Ce n'est pas grave si tu n'en as pas, a-t-il poursuivi. Il te faut une meilleure histoire, c'est tout ce que j'en dis.

— Attends. » J'avais la tête comme truffée d'étonnement. « Si ce n'est pas une femme, qui d'autre est-ce que je fréquenterais à Nsukka ? »

Vivek m'a dévisagé, et un bref silence s'est écoulé avant que je prenne conscience de ce qu'il insinuait. Je me suis assis, furieux. « Tu es fou ? Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? »

J'ai vu de l'inquiétude traverser son regard ; il ne s'était pas attendu à de la colère de ma part.

« Ah, te fâche pas », a-t-il dit en se rasseyant et en tendant la main vers mon bras.

Je me suis écarté et levé d'un bond. « Ne me touche pas. Tu crois que je suis comme tes amis ? Ou comme toi ? C'est pour cette raison que tu as décidé de ressembler à une femme, *ehn* ? Parce que tu baisses avec des hommes ? *Biko*, je ne suis pas comme toi – oublie ça dare-dare ! » Dans un bref claquement, j'ai frotté mes paumes l'une contre l'autre pour repousser ses pensées contagieuses.

Vivek a levé les yeux vers moi, le dos voûté, ses jambes maigres et raides étendues sur le drap. Son chignon s'était défait et ses cheveux étaient répandus sur ses épaules. « Tu trouves donc que j'ai l'air d'une femme ? »

Mon cœur battait fort dans ma poitrine. « Quoi ?

— C'est pour ça que tu m'as évité toute la journée ? Parce que tu trouves que je ressemble à une femme ? » Il a ri, a rejeté sa chevelure en arrière pour découvrir son torse. « Et là, t'en vois, des seins ? »

J'ai secoué la tête. J'avais l'estomac douloureusement noué. « Tu ne vas pas bien du tout. Ils feraient bien de prier pour toi pour de bon.

— Tout ça parce que j'ai dit que tu avais peut-être un copain plutôt qu'une copine ? Ce n'est pas si grave.

— Tu trouves ça normal ? Tu te crois normal, hein ? Rien de tout ça ne l'est, Vivek ! Quel genre de personnes est-ce que tu fréquentes ?

— Pourquoi tu as si peur ? Parce que quelque chose est différent de ce que tu connais ? » Mon cousin a croisé les bras et s'est adossé à la tête de lit.

« Je suis déçu, *bhai*. Je n’imaginais pas que tu étais de ces gens à l’esprit étroit. Laisse ça à ta mère.

— Va te faire foutre », ai-je répondu en m’emparant de mon oreiller.

Vivek s’est esclaffé. « Oh, tu vas dormir dans le salon ? Et quand ta petite maman va t’y trouver demain matin, tu pourras alors lui expliquer pourquoi tu n’es pas resté dans ta chambre. Ou bien je peux lui expliquer pour toi, si tu préfères. »

J’avais envie de le frapper. J’avais l’impression que nous avions de nouveau treize ans, vu la façon qu’il avait de me taper sur les nerfs, au point que cela me démangeait de le repousser. « Je ne suis pas un de ceux-là, lui ai-je dit.

— Un de ceux quoi ? a demandé Vivek en levant les mains. En fait, laisse tomber. Je m’en fiche complètement. J’ai sommeil. Fais ce que tu veux. » Il s’est recouché, dos à moi.

Debout dans l’obscurité, je me suis senti de plus en plus bête avec mon oreiller dans les bras. J’ai fini par le jeter sur le lit et par m’étendre en tournant moi aussi le dos à Vivek. Quel connard. Je suis resté allongé, bouillant de colère pendant un long moment avant de m’endormir.

Pendant la nuit, l’électricité est revenue et le ventilateur du plafond s’est remis à ronronner. J’ai remué et me suis réveillé. J’étais couché sur le dos, un bras rejeté en arrière ; Vivek était étalé en tous sens près de moi, sa jambe touchant la mienne et ses cheveux submergeant mon autre bras, le pendentif et la chaîne en argent luisant entre ses clavicules. Je distinguais presque les contours de Ganesh. Mon cousin a soupiré et ses yeux se sont entrouverts.

« Désolé, *bhai* », a-t-il chuchoté avant de se rendormir. J’ai eu envie d’écarter une fine mèche de cheveux qui reposait sur sa joue, mais je craignais trop de le toucher. En silence, j’ai regardé le plafond jusqu’à ce que le sommeil me gagne de nouveau.

7. La National Electric Power Authority (renommée PHCN à la fin des années 2000) fut la compagnie publique d’électricité au Nigéria à partir de 1972.

VIII

Kavita se disait que c'était une phase, que Vivek traversait simplement une période difficile et que cela lui passerait. Ainsi, elle priait et égrenait inlassablement son chapelet, altérant la couleur des grains à force de les frotter et de réciter des centaines de *Je vous salue Marie*, au point qu'elle finit par penser que ses mains étaient réellement pleines de grâce. Elle conduisit son fils à la cathédrale pour qu'il rencontre le père Obinna, le prêtre qui l'avait baptisé et lui avait donné sa première communion. Vivek était ressorti de leur conversation le front couvert d'eau bénite. « Priez davantage », leur conseilla le prêtre, et Kavita le crut, elle lui faisait confiance. S'il y avait eu autre chose à l'œuvre, un phénomène spirituel, ne l'aurait-il pas vu ? Elle n'en était pas certaine. « L'Église catholique ne peut rien faire, lui dit Mary au téléphone. Tu devrais laisser venir Vivek à Owerri afin que je puisse l'emmener dans mon église. On y combat ces choses avec le feu sacré.

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée, répondit Kavita. Il se porte un peu mieux depuis notre retour du village, tu sais ? Il mange de nouveau et il dort dans son lit.

— Il s'est coupé les cheveux ?

— Je ne crois pas que ce soit important...

— *Ahn !* Kavita. Tu sais comment les choses se passent, ici. Il est dangereux qu'il se promène à Ngwa avec une apparence aussi... féminine. Si quelqu'un comprend de travers, si on le prend pour un homosexuel, que crois-tu qu'il lui arrivera ? »

L'estomac de Kavita se noua. Cette pensée l'avait inquiétée, elle aussi, mais ce n'était pas pareil de l'entendre ainsi exprimée – c'était plus terrifiant. Vivek ne pouvait pas finir comme ces corps que l'on trouvait lynchés au carrefour, noircis par le feu, raidis, de larges entailles infligées par des machettes dévoilant de la vieille chair rouge au-dessous. La plupart d'entre eux étaient des voleurs, du moins le prétendait-on ; mais les foules en colère n'écoutent pas et sont ensuite prêtes à raconter ce qui les arrange.

« Il ne lui arrivera rien, dit-elle à Mary. Il est né ici, il a grandi ici. Les gens savent qui il est. »

Sa belle-sœur lâcha un rire amer. « Tu crois que ça importe ? Tu ne connais pas le Nigéria. Des gens y ont tué leurs voisins et incendié leurs maisons. C'est dangereux, je te le répète. »

Kavita commença à en être contrariée. « Pourquoi lances-tu des idées pareilles ? Vivek ne fait de mal à personne.

— C'est dur à entendre, j'en ai conscience, reprit Mary d'une voix adoucie. Mais tu sais comment sont ces hommes. Ce garçon est mince, il a les cheveux longs – il suffit qu'un idiot le prenne, de dos, pour une femme, ou une bêtise comme ça, puis qu'il se fâche en se rendant compte que ce n'est pas le cas. Parce que si c'est un garçon et que l'idiot en question était attiré par lui, alors qu'est-ce que cela laisserait entendre à propos de ce dernier ? Et c'est avec des questions de ce genre que quelqu'un finit généralement par être blessé. Si Ekene tient à ce que Chika coupe les cheveux de ce garçon, ce n'est pas par méchanceté, tu sais. Nous essayons de nous occuper de lui. Ce n'est pas parce qu'il est métis qu'il bénéficiera toujours d'un traitement de faveur, pas avec son comportement. Tu es sa mère. Il te revient de le protéger. Je te le répète : amène-le à Owerri. Ici, à l'église, nous pouvons l'aider.

— Je vais en parler à Chika », répondit Kavita. Elle invoquait cette excuse quand elle souhaitait terminer une discussion, feignant d'être incapable de prendre une décision sans la contribution de son mari, et Mary, comme tout le monde, cessa de l'ennuyer dès ces paroles prononcées. Elles se dirent au revoir, raccrochèrent, et Kavita se rendit dans le salon, où Chika lisait un journal. « Ta belle-sœur me tape sur les nerfs », déclara-t-elle avant de s'asseoir dans un fauteuil ; elle croisa les jambes et rejeta sa natte par-dessus son épaule – sa chevelure noire, avec l'âge, était devenue argentée. « Elle essaie constamment de me convaincre d'emmener Vivek dans son église. »

Chika ne leva pas les yeux de sa lecture. « Mary est pleine de bonnes intentions, répondit-il, ses lunettes cerclées d'or reposant en équilibre sur son nez.

— Elle affirme que Vivek est en danger, qu'il a l'apparence de... » Elle s'interrompit brièvement. « Que les gens voudront peut-être lui faire du

mal. » Sa voix se voila, hésitante, rechignant à énoncer l'éventualité d'un incident pire encore.

Son époux soupira et lâcha son journal sur ses genoux avant de tourner la tête vers elle. « Eh bien, est-ce qu'il en a l'apparence ?

— Chika !

— C'est une question légitime, Kavita. Tu vois bien quelle allure il a.

— Mon Dieu, ce sont juste des cheveux ! Ça ne veut rien dire du tout. »

Chika lui adressa un regard doux, mais entendu. « Est-ce moi que tu cherches à persuader ou toi-même ? »

Ils s'observèrent pendant quelques secondes, puis Kavita baissa les yeux. « Et si c'était quelque chose que nous avons fait, Chika ? Et si nous avons commis une erreur qui expliquerait pourquoi il est ainsi ? »

Son époux tendit la main et caressa le genou de sa femme à travers son pantalon de soie. « Ne te fais pas de reproches. Ce garçon vit sa vie, et nous ne pouvons pas en contrôler tous les aspects. »

Kavita hocha la tête et se ressaisit. « Tu as raison. Et puis, il y a du progrès. Il sort même de la maison, précisa-t-elle en levant les yeux vers son mari. Bientôt, il pourra retourner à l'université et tout reviendra à la normale. Tu verras. »

Chika regarda son épouse, vit l'espoir palpitant qui sourdait de ses yeux et resta silencieux. Kavita ne prêta pas attention à ce qu'il garda pour lui, quoi que ce fût. Cela n'avait pas d'importance, car elle savait qu'il voulait lui aussi que tout aille mieux pour Vivek. Il verrait. Tout s'arrangerait.

Comme Vivek continuait de perdre du poids, Kavita le conduisit chez un médecin, une femme qui lui prit la tension et le pouls, l'ausculta et l'interrogea sur son alimentation ; ses réponses la firent tiquer.

Le col de sa blouse blanche contrastant avec son cou, elle mit ses notes de côté et regarda Vivek. « Vous savez que vous ne mangez pas assez, le réprimanda-t-elle.

— Je n'ai pas d'appétit, répliqua-t-il avec un haussement d'épaules. J'ai l'impression que rien n'a de goût.

— Tu dois essayer, lui dit Kavita. *Beta*, je vois tes côtes. »

Vivek renfila sa chemise, dans laquelle il flottait. « Oui, *Amma*, j'essaierai. C'est promis.

— Fumez-vous ? demanda la médecin.

— Le cigare ou l'*igbo* ? » railla Vivek, et Kavita lui donna une claque sur le bras.

« Arrête ces bêtises. »

La médecin parut tout simplement lasse, ou peut-être s'ennuyait-elle.
« Les deux, reprit-elle.

— Non », dit Vivek. Il répondit aux autres questions pendant que Kavita observait son visage, les taches sombres qui cernaient ses yeux. On lui fit un prélèvement sanguin pour des analyses et la médecin lui répéta qu'il fallait manger davantage avant de les congédier.

« Laisse-moi l'emmener dans mon église », insista Mary, lorsqu'elle téléphona ce soir-là pour s'enquérir de la visite médicale. « Ça ne peut pas lui faire de mal, Kavita. Ils tâcheront d'extirper tout esprit malfaisant qui a pu s'attacher à lui. Tu crois en la prière, je le sais. Ton église à toi n'a rien su faire pour ton fils. Permits-moi d'essayer, *biko*. »

Kavita demeurait indécise ; elle était cependant la mère de Vivek, après tout. Elle ne pouvait garder les bras croisés et ne pas tout tenter. Ainsi, en fin de semaine, elle l'envoya à Owerri. Elle avait voulu attendre qu'Osita y soit lui aussi, mais Mary le lui déconseilla. « Ce garçon ne va pas à l'église, répondit-elle. Il persuaderait simplement Vivek de refuser. Il ne faut pas qu'un autre obstacle empêche sa délivrance. » Par conséquent, ses parents ne dirent pas à Osita que son cousin viendrait leur rendre visite, et il n'était pas chez lui le week-end où Mary conduisit Vivek à son église.

Le dimanche, en fin de soirée, Kavita se trouvait dans son salon quand Vivek revint d'Owerri et entra en ouvrant violemment la porte-moustiquaire. « *Beta* ? appela-t-elle. Comment c'était ? »

Vivek s'immobilisa pour la regarder, et elle tressaillit. Elle ne l'avait jamais vu aussi en colère, avec des yeux brûlants chargés de tant de fureur.

« Je ne retournerai plus jamais à Owerri, dit-il d'une voix tendue. Vous pouvez y aller si vous voulez, vous autres, mais je ne vous y accompagnerai pas. Tu entends ?

— Que s'est-il passé ? » Kavita ravala son angoisse. Non, il ne s'était rien passé. Si tel avait été le cas, Mary aurait appelé. « C'est à cause de l'office ? »

Vivek dévisagea sa mère. « As-tu déjà été dans son église ?

— Oui, bien sûr, *beta*. » Elle se tordit les doigts. « La messe y est interminable, mais tout m'a semblé normal. Qu'est-il arrivé ?

— Non, je veux savoir si tu as déjà assisté à une séance de délivrance. »

Kavita fit non de la tête et son fils se pencha en avant, ses yeux impitoyables la clouant à son fauteuil. « Et tu m’y as quand même envoyé. »

Elle commença à s’alarmer. « Vivek, que s’est-il passé ?

— Ce sont des connards ! cracha-t-il. Tu trouves normal de traiter quelqu’un comme un animal ? Au nom de leur délivrance qui ne sert à rien ? *Mba*, attends. Ils appellent ça un exorcisme. Parce qu’il paraît que j’ai *un démon* en moi, tu le savais ? Ils ont voulu le chasser par la force. » Il souleva sa chemise, dévoilant une large bande de zébrures rouge foncé sur son flanc.

Elle en eut le souffle coupé et se leva de son siège pour se diriger vers lui, mais il laissa retomber sa chemise et tendit la main devant lui pour lui déconseiller d’approcher. « Ne me touche pas, dit-il. Et arrête de vouloir m’aider. Tu en as fait assez. »

Après quoi Vivek s’enferma dans sa chambre et ne réapparut pas de toute la soirée. Les mains tremblantes, Kavita décrocha le téléphone et composa le numéro du domicile d’Ekene avec, en elle, une rage mordante. Elle ne comprenait pas. Comment Mary avait-elle pu leur permettre d’infliger ça au fils de Kavita, à son propre neveu ? « Qu’est-ce qui ne va pas chez toi ? cria-t-elle lorsque sa belle-sœur décrocha. *Ehn* ? Tu es folle, ou quoi ?

— Kavita, *Gịnị mere* ? dit Mary, l’air déconcertée. J’ai essayé de te joindre tout l’après-midi. Est-ce que Vivek est rentré sans problème ?

— Est-ce que Vivek est rentré sans problème ? répéta Kavita en imitant le ton de sa belle-sœur. Oui, il vient juste d’arriver – et il m’a montré ce que ces gens de la brousse lui ont infligé dans ton église !

— Quoi ?

— Ne fais pas semblant de ne pas comprendre, ma vieille. J’ai vu les marques de coups sur son corps. Tu leur as permis de le flageller ?

— Kavita, j’ai essayé de te joindre depuis, pour tout te raconter. Ce n’est pas lui qu’ils ont flagellé, *ighotala* ? C’est le démon qui est en lui. »

Kavita, choquée, marqua une pause. Mary plaisantait forcément. « Qu’est-ce que tu viens de dire ? demanda-t-elle en espérant avoir mal entendu.

— Le démon qui est en lui, répéta Mary. Oui o, c’est ce que mon pasteur a dit. Le garçon est possédé par un esprit très très malfaisant, un démon puissant. C’est à cause de lui, tout ça, cette histoire de cheveux longs et le

fait que Vivek se laisse dépérir. Des forces surnaturelles se repaissent de lui – de *ton enfant* ! Mon pasteur a dit qu'il fallait lui couper les cheveux parce que c'est d'eux qu'elles tirent leur pouvoir, comme Samson avec ses boucles. C'est l'une des sources de leur vigueur. Mais quand l'un des diacres s'est approché de lui avec des ciseaux, le démon a commencé à résister ! »

Kavita l'écoutait avec une incrédulité grandissante. Ce ne pouvait pas être la Mary qu'elle connaissait depuis des années, tout de même ? Impossible. Elle avait toujours été pieuse, mais là, c'était différent, comme une chose qui avait la puanteur de la viande pourrie ou de la folie.

« Ce n'était pas ton fils, poursuivit allègrement Mary. Mon pasteur nous l'a dit, et nous tous, les membres de la congrégation, avons pu le constater. C'était le démon qui luttait pour ne pas perdre son pouvoir. Ils ont essayé de le retenir, mais il avait la force de nombreux hommes. C'est ainsi qu'on a su qu'il s'agissait d'un démon. Aucun mortel n'aurait pu se débarrasser de tous les fidèles qui tentaient de le maîtriser. *Eh hehn*, alors mon pasteur a dit qu'il fallait à tout prix soumettre le démon, et donc nous avons prié, cerné et rejeté le démon, et il a sorti sa badine pour le fouetter, parce qu'il faut le fouetter avec le feu sacré et la sienne est comme le bâton de Moïse...

— Arrête, arrête, *arrête*. » Kavita pressa ses doigts sur son front. « Tu es en train de m'expliquer que tu as laissé ce pasteur battre mon fils et que tu l'as regardé faire ?

— Kavita, tu ne me comprends pas. *Ce n'était pas ton fils*. » Mary commençait apparemment à être agacée. « Je devrais peut-être me tourner les pouces pendant que le diable se sert de mon neveu ? J'ai prié avec eux, *na* ! J'ai prié pour sa délivrance, pour que son esprit soit purgé du mal qui l'a frappé, mais, crois-moi, cette chose était trop puissante. Il a repoussé les mains des gens qui le retenaient et il s'est enfui de l'église, *piam* ! Quand nous sommes allés le chercher chez moi, il avait déjà filé après avoir récupéré ses affaires. Voilà pourquoi j'ai essayé de t'appeler pour être sûre qu'il était rentré chez vous sans encombre – parce que la délivrance n'est pas terminée. Chika et toi, vous devez le ramener, *ehn* ? D'après mon pasteur, il est vraiment crucial de finir le rituel, maintenant que le démon sait que nous l'avons démasqué. Il n'y a pas un instant à perdre. »

Kavita écarta le combiné de son visage et le scruta comme si ce morceau de plastique noir pouvait l'aider à donner un sens à toute cette histoire.

Lorsqu'elle le replaça lentement contre son oreille, la voix de Mary s'y déversa de nouveau.

« Demain, si possible. Tu es là ? Est-ce que tu m'entends ? »

Kavita eut le plus grand mal à trouver ses mots. Elle avait la sensation qu'une pierre était logée au fond de sa gorge ; elle avait envie d'y enfoncer ses doigts, de l'en retirer et de s'en servir pour cogner le crâne de Mary, encore et encore. Ce désir la surprit. « Ne t'approche plus de mon fils, parvint-elle à prononcer d'une voix étranglée.

— *Ehn* ? Qu'est-ce que tu as dit ?

— Ne t'approche plus *jamais* de mon fils », répéta Kavita, articulant plus nettement cette fois, de manière plus cassante. Elle entendit Mary inspirer brusquement, comme si celle-ci se tenait juste derrière elle, mais Kavita s'obstina à poursuivre. « Vous êtes cinglés, ton pasteur et toi. Laissez ma famille tranquille, c'est compris ? Sinon, je te jure que tu auras affaire à moi ! » Ses mains tremblaient de nouveau.

« *Ah-ahn*. Tu oses me parler comme ça ? À moi, Mary ?

— Et ça t'étonne ? Y a-t-il une autre Mary qui est allée à l'église pour y malmenier mon fils ?

— Alors que j'essaie de vous aider, ton fils et toi, c'est ainsi que tu entends me traiter, *ehn*, Kavita ? Par pure gentillesse, j'ai demandé à mon pasteur de l'aider, et c'est ainsi que tu te comportes ? Sais-tu combien de personnes supplient notre pasteur d'apposer les mains sur elles ? J'ai même fait une offrande supplémentaire pour Vivek. Et, en récompense, je n'ai droit qu'à ton ingratitude. » Mary aspira de l'air entre ses dents. « C'est à se demander pourquoi je perds mon temps avec vous autres ! »

Kavita raccrocha brutalement, la peau parcourue de fourmillements. Elle aurait aimé que Chika soit là, mais elle était seule avec son fils. Elle s'approcha de la chambre de Vivek et s'immobilisa devant la porte, les yeux rivés sur le battant de bois. Il ne voulait pas lui parler, évidemment, songea-t-elle, pas après qu'elle l'avait envoyé là-bas. Kavita se laissa tomber sur le sol et s'adossa au mur, les pieds sur le linoléum frais. Elle appuya son front contre ses paumes et pleura.

Kavita ne raconta pas à son mari ce qui s'était produit, pas tout de suite. Chika ne fut pas surpris que Vivek soit enfermé dans sa chambre ; c'était normal, désormais, alors il ne posa aucune question. En revanche, Kavita,

habitée par une rage vibrante, se demandait comment elle n'avait pas su voir ce que Mary était devenue ; le mal infligé à Vivek était-il le résultat de sa propre négligence ? Il n'y avait personne avec qui elle pouvait en parler.

Le lendemain matin, Rhatha l'appela. Les Nigerwives convoquaient une réunion en urgence autour de Maja. « Elle vient de découvrir que Charles entretient une seconde famille, annonça Rhatha d'une voix basse, scandalisée. Tu imagines un peu ? Pauvre chérie. Nous avons décidé de toutes aller chez elle cet après-midi. »

La nouvelle détourna brièvement Kavita de sa colère. « Il est encore dans la maison ?

— Mon Dieu, non. Elle l'a flanqué dehors, et c'est tant mieux pour elle ! Avoir une liaison, ou même une maîtresse, c'est une chose, mais une vraie famille ? ajouta Rhatha avant de claquer la langue. Tu comptes venir ?

— Oui. Oui, bien sûr. À tout à l'heure. » Dès qu'elle eut raccroché, Kavita s'empara de son sac à main et se rendit chez Maja, quand bien même la réunion ne débiterait pas avant plusieurs heures. Maja était sa meilleure amie ; il était absurde que Kavita ait appris la nouvelle par les autres – et, pour couronner le tout, par Rhatha.

Dès qu'elle ouvrit sa porte, Maja fondit en larmes. Kavita lâcha son sac à main et la prit dans ses bras.

« Oh, ma chérie ! Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Je suis... je suis désolée, sanglota Maja contre son cou. Simplement... tu as déjà tant de soucis avec Vivek, je ne voulais pas te déranger...

— Chut, fit Kavita en caressant les cheveux de son amie. Je suis là, maintenant. Ça va s'arranger. » Elle s'écarta pour essuyer le visage mouillé de Maja. « Viens t'asseoir et tu pourras tout me raconter. »

C'était pire que ce à quoi Kavita s'était attendue. Non seulement Charles avait une autre famille, mais l'enfant qu'il avait eu avec cette autre femme était un garçon, son premier fils, un fils unique. Et ce n'était pas une banale liaison : il voulait épouser cette femme, prendre une seconde épouse.

« C'est une plaisanterie, dit Kavita, atterrée.

— Il est sérieux. » Maja se tamponna les yeux avec un mouchoir. « Il dit que je ne peux pas le lui reprocher, que personne ne lui reprocherait de prendre une autre épouse alors que la première n'a pas réussi à lui donner un fils. L'enfant de cette femme porte le même prénom que lui. »

Kavita se couvrit la bouche d'une main. « Oh, Maja, je suis tellement

navrée !

— Il a accepté de partir parce que je faisais une vraie scène, mais il a dit qu'il reviendrait, Kavita. Il dit qu'il va amener cette femme *dans notre maison*. Que je ne peux pas m'y opposer. Je lui ai répondu que j'emmènerai Juju avec moi, et il a dit qu'il ne valait mieux pas que je m'y risque. » Des larmes traçaient des sillons sur ses joues. « Je partirais bien, je le voudrais vraiment, mais je n'arrive pas à trouver nos passeports. Je crois qu'il les a cachés. Et je ne sais même pas comment l'annoncer à mes parents, tu vois, parce qu'ils m'avaient prévenue. Ils m'avaient dit que les hommes africains se conduisaient comme ça, qu'il était stupide de le suivre jusqu'ici, d'y amener Juju. Il affirme que Juju ne suffit pas, que ce n'est pas un garçon. Et si elle l'entendait parler de la sorte ? Comme si elle ne signifiait rien, comme si elle n'était rien ? »

Kavita serrait fort la main de Maja dans la sienne. « Lui as-tu déjà appris la nouvelle ?

— Non ! » lança Maja d'une voix pointue, sonore. Elle secoua la tête et baissa d'un ton : « Non, je ne peux pas lui dire. Il faut que je trouve une autre explication. Il ne faut pas qu'elle sache ce qu'il a fait, qu'il est comme ça. Cela l'anéantirait, et il a déjà fait assez de dégâts. Elle le croit en voyage d'affaires. »

Que répondre ? se demandait Kavita. Elle n'approuvait pas les secrets, mais elle était aussi consciente qu'il était dangereux de dire à une autre femme comment élever son enfant. Elle-même avait eu le plus grand mal à réchapper d'une dispute dans sa propre famille lorsque Chika et elle avaient décidé de ne pas révéler à Vivek qu'il était né le jour où Ahunna était morte. Ce concours de circonstances avait créé des difficultés lors de ses anniversaires – la façon dont tout le monde tâchait de garder le sourire afin de repousser le chagrin qui s'agglutinait en eux. Ils refusaient d'en parler à Vivek parce qu'ils ne voulaient pas qu'il s' imagine que c'était sa faute s'ils étaient toujours tristes le jour de son anniversaire, comme si son arrivée avait provoqué la mort de sa grand-mère. Kavita s'était figuré que la douleur s'estomperait au fil des années, mais en réalité elle s'était accrue, tel un fardeau qui, porté sur la tête, se fait de plus en plus pesant à mesure que l'on avance.

Pour finir, alors que Vivek était âgé de sept ou huit ans, Ekene avait

contesté leur décision. « Il mérite de savoir, insista-t-il. C'est son histoire, l'histoire de notre famille. Il faut qu'il sache ce qui s'est passé !

— Vraiment ? » Kavita avait croisé les bras et foudroyé son beau-frère du regard. « Comment expliques-tu une chose pareille à un enfant ? »

Ekene s'était tu.

Bizarrement, c'était Mary qui s'en était chargée – Mary, avant qu'elle ne devienne la femme qu'elle était désormais. Elle s'était assise, Vivek sur les genoux, ses petites jambes lançant des coups de pied paresseux dans le vide, ses cheveux lui tombant dans les yeux. On ne les lui coupait pas encore, cela commencerait au collège.

« Ta grand-mère était une femme merveilleuse, Vivek », lui dit sa tante. Le garçon, occupé à tourner et à retourner entre ses mains une figurine du catcheur Hulk Hogan, ne la regardait pas. « Le jour de ta naissance, elle est montée au ciel et devenue un ange afin de pouvoir veiller sur toi et te protéger. »

Il avait levé vers elle ses yeux aux longs cils. « Elle est montée au ciel ?

— Oui, *nkem*. Elle est montée au ciel le jour où tu es né. C'est pourquoi ta Mama et ton Papa sont parfois tristes, parce qu'elle leur manque beaucoup. Tu te rappelles quand tu es venu chez nous à Owerri pour la première fois, et que ta Mama et ton Papa te manquaient et que tu pleurais ? » Vivek hocha la tête. « Eh bien c'est ce qu'ils ressentent parfois, eux aussi. Mais ils sont aussi très heureux parce qu'ils t'ont, c'est donc un sentiment heureux et triste en même temps, tu comprends ? »

Doux-amer : c'était le mot qui définissait son anniversaire, quoiqu'il fût trop jeune à l'époque pour le savoir. Doux sur la pointe de la langue, tandis que des notes aigres et amères égratignaient le reste de la bouche.

Kavita et Chika perfectionnèrent encore leurs sourires de telle sorte que Vivek s'y laissa bientôt tromper ; ils contenaient leur chagrin afin de le protéger. Qu'est-ce qui avait changé ? Rien, en réalité.

Kavita observa Maja, qui se comportait de la même manière, en définitive. Enfouissant sa douleur afin que sa fille ne puisse la voir, s'efforçant de la préserver. Elles essayaient toutes de préserver leurs enfants. Kavita resta auprès d'elle jusqu'à l'arrivée des autres Nigerwives ; certaines apportèrent de la nourriture parce que c'était leur habitude, parce que cela éviterait à Maja de devoir cuisiner pour les siens, ou du moins ce qui en restait. Kavita se leva et les laissa s'attrouper autour de Maja, écouter de nouveau son

histoire, s'exclamer, claquer la langue et faire pleuvoir des jurons sur Charles, un salaud et un bon à rien. Kavita ne parla pas de Vivek ni de ce qui s'était produit à l'église d'Owerri. Ce n'était ni l'endroit ni le moment ; en outre, il y avait en elle une vrille de honte qui se déployait pour former une plante touffue. C'était elle qui avait permis à Mary d'infliger cela à Vivek, alors qu'elle n'aurait pas dû céder. Toutes les Nigerwives aimaient se moquer de ceux qu'elles appelaient les chrétiens fanatiques, qui passaient leur temps à se laisser posséder par le Saint-Esprit et à se convulser sur des tapis, mais Kavita avait prétendu qu'ils n'avaient pas contaminé sa famille, comme si elle ne savait pas qui était Mary. Comme si Mary était restée la fille qu'elle avait connue toutes ces années auparavant, à l'époque où Ahunna était en vie.

Un sanglot monta à la gorge de Kavita. Ahunna aurait su quoi faire à propos de Vivek. Elle aurait su exactement comment s'y prendre avec Mary, quoi lui dire. Kavita prit une profonde inspiration et composa son visage. Il lui avait fallu des années pour apprendre à écarter de son esprit toute pensée relative à Ahunna et à son oncle, car le chagrin qu'elle éprouvait en songeant à eux était susceptible de la paralyser. Elle avait un enfant ; elle ne pouvait se permettre de s'effondrer. Chika avait ressenti la même chose, lui aussi, après la mort d'Ahunna, après que tous deux avaient presque renoncé à être des parents et que Mary et Ekene avaient dû intervenir pour les aider. « Plus jamais », avait dit Chika, une fois que le pire fut passé. « Nous ne pouvons plus jamais nous autodétruire de cette manière. Nous avons Vivek, maintenant. Nous devons être plus forts. » Par conséquent, Kavita était forte.

Après être restée une heure ou deux de plus avec Maja et les autres Nigerwives, Kavita rentra chez elle et se rendit dans la chambre qu'elle partageait avec son mari. Il était en train d'enlever la tenue qu'il portait au travail, et son maillot de corps couvrait son torse et son ventre. Kavita s'assit au bord du lit et lui raconta ce qui s'était produit à Owerri, que Mary et les membres de son église avaient battu Vivek. Elle garda les mains croisées sur ses genoux et s'exprima d'une voix calme, même lorsque Chika se tourna vers elle, tandis qu'une incrédulité furieuse se répandait sur son visage.

« Quoi ? Qu'est-ce qu'elle a fait ? »

Kavita contracta la mâchoire. « Ça faisait partie de leur délivrance

absurde.

— Non, non. Ça dépasse les bornes. » Chika se leva, les mains sur les hanches, et se mit à arpenter la pièce. « Tu vois ? Quand j'ai dit à Ekene que cette église corrompait l'esprit de Mary, est-ce qu'il m'a écouté ? Bien sûr que non. Il se figure toujours qu'il sait ce qu'il fait parce qu'il est l'aîné. C'est à cause de tout ça qu'Osita a cessé de rentrer chez lui, et Ekene refuse pourtant d'en entendre parler. C'est allé trop loin, tu entends ? Il faut qu'il contrôle sa femme ! Qui sont ces animaux de la brousse qui battent un jeune homme dans la maison de Dieu ? »

Kavita inspira profondément et s'approcha de son mari pour poser les mains contre sa poitrine. « Tout va bien, assura-t-elle. J'ai dit à Mary de nous laisser tranquilles. Nous n'avons pas besoin de ce genre de bêtises dans notre vie. Je m'en suis occupée. »

Chika ôta les mains de son épouse et secoua la tête. « Il faut quand même que je parle à Ekene. Ce qui s'est passé entre vous autres, femmes, ça reste entre vous, mais mon frère et moi, nous devons régler cette affaire. » Il sortit de la chambre. Kavita le regarda s'en aller puis, quelques minutes plus tard, l'entendit hausser la voix d'un ton pendant que son frère et lui aggravaient encore la situation. C'était ainsi qu'il s'y prenait constamment ces temps-ci, la repoussant gentiment sans l'écouter. Elle avait parfois l'impression qu'il avait cessé de l'écouter depuis des années et qu'elle ne s'en était tout simplement pas rendu compte. Comme s'ils vivaient dans deux mondes séparés qui se trouvaient par hasard sous le même toit, pressés l'un contre l'autre, mais sans jamais empiéter l'un sur l'autre, sans jamais se chevaucher.

Après la mort de Vivek, leurs mondes s'éloignèrent encore davantage l'un de l'autre. Chika refusait de poser la moindre question. En revanche, Kavita était uniquement pétrie de questions, des questions avides sous lesquelles elle ployait, affamée de réponses. Ils se querellaient à présent tous les jours, de l'aube au crépuscule.

« Est-ce que ça va le ramener ? ! » finit par lui hurler Chika, un soir, debout dans la cuisine. « Toutes tes questions, à quoi elles serviront ? Mon fils est mort !

— Notre fils ! ! » hurla à son tour Kavita en lui jetant une assiette dessus.

Il s'inclina vivement, et l'objet se brisa contre le mur. « Notre fils ! *Notre fils !* »

Il la dévisagea, puis sortit de la pièce, mais Kavita s'en moquait. Elle n'était pas comme lui. Elle n'avait pas l'intention de baisser les bras et de sombrer au fond de l'auge de chagrin dans laquelle son mari avait envie de s'effondrer et de se vautrer. Ses questions étaient réelles. Qui avait déposé le corps de Vivek devant leur porte ? Qui avait déshabillé son enfant, l'avait enveloppé dans de l'*akwete* et l'avait livré comme un colis, comme un présent, comme une surprise ensanglantée ? Qui lui avait fendu le crâne ?

Il fallut à la police plusieurs jours pour enfin trouver le temps de rédiger un semblant de rapport. Ils rejetèrent la faute sur les émeutes qui avaient éclaté le jour où Vivek était mort, lorsque le marché avait craché de la fumée noire au-dessus de ce quartier de Ngwa. « Nous avons eu beaucoup de morts et de blessés là-bas, madame, dit l'agent de police. C'est ce qui arrive quand les crapules envahissent une ville. » Il se pencha en arrière sur sa chaise, les yeux injectés de sang. « Mes condoléances à vous et à votre famille. Nous poursuivrons notre enquête. »

« Ils ne poursuivront rien du tout », déclara Chika d'un ton morne lorsque Kavita et lui sortirent du poste de police. « Vivek a probablement été dévalisé.

— Dans ce cas, qui a ramené son corps à la maison ? demanda sa femme. Comment cette personne savait-elle où nous vivions ? »

Chika posa sur elle ses yeux impassibles. « Au moins, quelqu'un l'a fait. Au moins, nous avons un corps à enterrer. »

Il prononça ces paroles comme si cela suffisait. Pour Kavita, cela faisait de lui un menteur, à l'instar de tous les autres. À l'instar de cet agent de police qui lui annonça, des semaines plus tard, qu'ils ne pouvaient pas l'aider davantage. À l'instar des amies de Vivek, qui ne cessaient de répéter qu'elles ignoraient ce qui était arrivé. Cela n'avait pas de sens. Au cours des dernières semaines de la vie de Vivek, ses amies avaient été avec lui presque tous les jours. L'une d'elles savait forcément quelque chose. Elles refusaient de le dire à Kavita, voilà tout. Celle-ci en était certaine.

Peu lui importait que toutes les Nigerwives la croient devenue folle parce qu'elle ne voulait pas enterrer son fils et se taire, tout simplement. À sa place, elles se seraient comportées exactement de la même manière. Elles n'avaient pas la moindre idée de ce qu'on éprouvait quand on savait au plus

profond de soi que quelqu'un avait une réponse à ses questions, que quelqu'un de son entourage mentait. Chaque respiration était pour Kavita un calvaire, et elles n'en avaient pas la moindre idée non plus. Elle avait la ferme intention de découvrir la vérité, même si elle devait pour cela l'arracher de la gorge des amies de Vivek. Quelqu'un savait forcément ce qui lui était arrivé.

OceanofPDF.com

Osita

Je sais ce que tantie Kavita veut savoir. J'ai envie de lui dire qu'elle n'est pas préparée à entendre la réponse, tout comme moi je n'étais pas préparé. Que cette réponse la percutera comme un camion qui répandra son chargement sur sa poitrine et la terrassera. Mais je sais aussi que j'ai peur de ce qu'elle découvrira si jamais quelqu'un décide de lui raconter ce qui se passait, si jamais Vivek a raconté à quelqu'un d'autre ce qui se passait.

Si jamais quelqu'un m'a vu ce jour-là.

Arrête de chercher. J'ai envie de lui dire d'arrêter de chercher.

Vivek

Toute ma vie, je me suis senti pesant.

J'ai toujours cru que la mort serait la chose la plus pesante qui soit, mais ça n'a pas été le cas, absolument pas. Être en vie me faisait l'effet d'être traîné dans du béton et d'y décrire des cercles, un béton humide qui se solidifiait et séchait un peu plus à chaque rotation de mon corps récalcitrant. Enfant, j'étais léger. Ce béton n'importait pas autant ; je m'y faufilais et cela ressemblait peut-être même à un jeu, comme si je jouais simplement dans de la boue, comme si la nature glissante de cet élément ne changerait jamais, pas réellement. Et puis j'ai grandi, il a commencé à sécher sur moi, et j'ai fini par me métamorphoser en un bloc irrégulier, m'ébréchant et produisant des étincelles sur le sol bien dur, me détachant en gros fragments douloureux.

Je voulais rester vide, comme l'aigle du proverbe, seul sur mon perchoir, mes os emplis de poches d'air, mais la pesanteur m'a trouvé et je n'ai rien pu y faire. Je n'arrivais pas à m'en débarrasser ; je n'arrivais pas à la transformer, ni à la faire évaporer ni à la faire fondre. Pourtant distincte de moi, elle s'est accrochée à l'intérieur de mon corps comme un parasite. Je ne parvenais pas à savoir s'il y avait quelque chose qui clochait chez moi ou si c'était juste ma vie – si c'était ce que les gens ressentaient, ni plus ni moins, comme si du béton entraînait leur chair vers le bas pour la retirer de leurs os.

Les crises étaient de courtes absences, de petits répit, ce dont j'ai fini par être reconnaissant. Comme si enfin je pouvais me reposer après avoir été forcé à garder les paupières ouvertes pendant des jours. Je les taisais à mes parents, et j'ai laissé pousser mes cheveux en pensant que ma tête alourdie allégerait le poids qui était en moi. Cela a marché – non pas en rendant quoi que ce soit plus léger, non, mais en me donnant la sensation d'être plus

équilibré, comme si un poids neutralisait l'autre et que la tension que je supportais jusqu'alors en avait été amoindrie. Peut-être étais-je simplement devenu le point d'appui, l'axe sur lequel tout pivotait, le tournant. Je ne sais pas. Je sais seulement que je souffrais un peu moins à chaque centimètre de cheveux que je refusais de couper.

Je croyais qu'ils allaient me protéger, mais, avec le recul, je me demande vraiment de quoi.

OceanofPDF.com

Tout le monde savait que la mort entrerait en scène à l'approche des élections. On ne parlait plus que de cela : passer à un gouvernement civil était-il une bonne idée ? Les dirigeants militaires seraient-ils capables de mieux gérer le pays ? Les gens se disputaient chez eux et dans les bars à bière ; on haussait la voix, des coups étaient portés, et la violence s'intensifiait, parfois au point de provoquer des affrontements sanglants sur les routes. Le jour où Chika ramena Vivek de l'université, ils se retrouvèrent pris dans la circulation : les voitures avançaient au pas sur la chaussée couverte d'ornières, tandis que les gens dansaient dans les rues, chantaient et poussaient des hurlements de joie.

Irrité, Chika se pencha par sa vitre. « Qu'est-ce que c'est que cette pagaille ? » cria-t-il à un garçon qui traversait la rue devant l'automobile, agitant des feuilles de palmier dans une main et tenant une bouteille de bière dans l'autre, de la mousse marron se déversant sur son poing.

Il se tourna vers Chika avec un large sourire, le soleil illuminant ses dents.

« Abacha⁸, il est mort ! » cria-t-il en guise de réponse. Abacha, il est mort ! » Il s'élança entre deux voitures, manquant d'être percuté par un *okada*, puis se perdit dans la foule de plus en plus nombreuse.

Chika se cala de nouveau à l'intérieur du véhicule, et un sourire hésitant s'étala sur son visage.

« Dieu merci », murmura-t-il, et Vivek, qui dormait jusqu'alors, la tête rejetée contre son siège, se réveilla et regarda autour de lui, les yeux voilés. Ses cheveux étaient humides à cause de sa nuque transpirante. La sueur avait aussi assombri le col de son tee-shirt et ses aisselles.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda-t-il.

— Abacha est mort », répondit son père, qui donna un coup de volant pour passer dans la file voisine et se rabattit brusquement devant un bus, dont le conducteur brailla en faisant des gestes grossiers.

« Et que va-t-il arriver, maintenant ? » s'enquit Vivek.

— C'est un jour nouveau pour le Nigéria, répliqua Chika. Un jour

nouveau. » Il adressa un sourire à son fils et posa la main sur son épaule.
« Pour nous tous. »

Il avait peut-être raison en affirmant que c'était là une sorte de naissance, mais Chika avait oublié que les naissances se font dans le sang et que, comme dans le cas de son fils, elles s'accompagnaient aussi de chagrin, anniversaires de naissance et de mort étant inextricablement enchevêtrés.

Quelques semaines après le retour de Vivek, en raison de tensions qui avaient éclaté entre la police et un groupe d'autodéfense, un couvre-feu fut imposé à Ngwa à partir de dix-neuf heures. Le jeune homme avait pris l'habitude de faire de longues promenades nocturnes et, quand ses parents lui annoncèrent qu'il devrait y mettre un terme, il se fâcha. « Vous me mettez en cage ! hurla-t-il. Vous croyez que je veux rester tous les soirs dans cette maison, comme un prisonnier ? C'est pour ça que vous m'avez ramené ? » Il sortit en courant et refusa de rentrer après la tombée de la nuit. Il grimpa dans le frangipanier de l'arrière-cour et se blottit dans ses larges branches.

« Laisse-le là-haut, dit Chika, écœuré. Qu'il tombe et se brise le cou. *Onye ara.* »

Il retourna dans la maison en claquant la porte de derrière et interdit à Kavita de sortir à son tour pour supplier Vivek de revenir à l'intérieur. « Le supplier de quoi ? Je le répète, il n'a qu'à dormir dehors avec les poules ! »

Au matin, Vivek était couvert de piqûres de moustiques et une fiente d'un blanc jaunâtre était étalée sur son épaule. Après que Chika fut parti au travail, Kavita fit bouillir de l'eau pour que son fils prenne un bain. Elle ne savait pas quoi lui dire, alors elle garda le silence. Pendant qu'il se lavait, elle appela Rhatha et l'invita à passer avec ses filles.

« Ça fera du bien à ce garçon d'être en compagnie de personnes d'à peu près son âge », déclara Kavita. Rhatha apporta ses fameux cupcakes, dont le glaçage était surmonté de libellules en sucre.

Somto et Olunne arrivèrent, vêtues de blue-jeans identiques ornés de pièces à fleurs et de corsages en polyester aux couleurs criardes et aux manches évasées. Elles dégageaient une odeur de chewing-gum, et leurs cheveux étaient resserrés en queues de cheval.

« Vous avez tellement grandi, les filles ! s'exclama Kavita lorsqu'elles l'étreignirent pour la saluer. Je suis sûre que Vivek ne va même pas vous

reconnaître. Depuis quand vous ne l'avez pas vu ? Quatre ans ? Cinq ans ? »

D'un geste de la main, Somto ôta une miette imaginaire de son chemisier vert et sourit à Kavita. « Plutôt six ou sept ans, tantie. C'était avant notre départ au pensionnat.

— Oui, oui, c'est exact. Eh bien, entrez, je vais prévenir Vivek.

— C'est inutile, nous nous rappelons où est sa chambre, répondit Somto. Est-ce qu'on peut lui apporter des cupcakes ? » Elle regarda d'abord sa mère puis Kavita pour obtenir leur permission. Comprenant que sa sœur demandait à ce qu'elles se rendent seules dans la chambre d'un garçon, Olunne écarquilla les yeux, mais, se ralliant à Somto, elle gratifia Kavita d'un bref sourire, pareil à un timide éclat de dents.

Kavita et Rhatha échangèrent un coup d'œil et sourirent à leur tour aux filles. « Au bout du couloir », indiqua la mère de Vivek, les observant qui s'éloignaient d'un pas traînant avec le plateau de cupcakes couvert d'un linge.

« C'est gentil de leur part. »

Rhatha agita la main. « Oh, elles ont entendu dire qu'il avait les cheveux tellement longs qu'elles tenaient à le voir de leurs propres yeux. Je crois qu'elles sont un peu jalouses. »

Kavita battit des paupières. « De ses cheveux ?

— « Chérie, figure-toi qu'elles sont obsédées par les publicités pour les shampooings Sunsilk et se disputent sans cesse pour savoir laquelle des deux a la plus longue chevelure. C'est ridicule.

— Oh, c'est vrai, elles ont dû les faire couper pour aller à l'école, n'est-ce pas ?

— Oui, et elles n'en sont pas mortes. » Rhatha eut un vif mouvement de la main et s'assit à côté de Kavita avec une expression pleine de sollicitude. « Mais dis-moi, chérie, comment vas-tu ? Tu dois être malade d'inquiétude pour Vivek. »

Kavita retint un soupir. Rhatha, qui avait un penchant pour les commérages, colportait toujours les affaires des unes et des autres. Si elle n'avait pas été l'une des rares personnes dont les enfants étaient dans les parages, Kavita ne lui aurait peut-être même pas proposé de venir. Elle se demanda quelles rumeurs lui étaient venues aux oreilles. « Il est en bonne

voie, répondit-elle. Nous voulions juste qu'il fasse une petite pause loin de l'université, puisqu'il n'allait pas très bien. »

Rhatha se cala sur le canapé et la considéra. « Tu sais, reprit-elle, Eloise était à la verrerie l'autre jour quand Vivek est passé chercher Chika. D'après elle, il avait l'air vraiment mal fichu. Ça devait être grave, si vous l'avez retiré de la fac. »

Kavita se rembrunit. « Pourquoi Eloise était-elle à la fabrique ?

— Pour y récupérer des sculptures. Tu es au courant du programme organisé récemment avec des artistes locaux, pour le pavillon des enfants dont elle a la charge ? Leurs œuvres sont plutôt laides, si tu veux mon avis, des vases affreux et ainsi de suite. Chika en avait gardé une pour elle. Il ne t'en a pas parlé ?

— Si, je me rappelle, mentit Kavita. Évidemment, la sculpture.

— Tu devrais emmener Vivek au centre hospitalier universitaire si tu veux qu'il se fasse examiner. Eloise y fait quelques permanences en semaine.

— Je sais. Mais il va bien, je t'assure. Il a simplement besoin de temps. Il a toujours été sensible, même enfant. »

Rhatha opina du chef d'un air entendu. « Ce sont ses nerfs, dit-elle. Il faut toujours avoir l'œil sur les gens sensibles. Ils s'épuisent si facilement, et il ne manquerait plus qu'il te fasse une dépression nerveuse.

— Exactement, acquiesça Kavita. Il est préférable qu'il prenne un congé maintenant plutôt que de s'effondrer à l'université. » Il était probable que Rhatha irait raconter partout que Vivek était sur le point de faire une dépression, elle le savait, mais cela valait mieux que d'admettre que la dépression en question était déjà survenue.

« Je pensais que l'école militaire l'aurait endurci, fit remarquer Rhatha.

— C'est ce que Chika espérait quand il l'a envoyé là-bas », répliqua Kavita, incapable de contenir son amertume. Les autres Nigerwives étaient au courant de toute l'affaire – elle avait laissé libre cours à sa colère auprès d'elles des années auparavant, quand Chika avait pris cette décision malgré l'opposition de son épouse, qui trouvait le garçon trop jeune pour vivre si loin d'eux.

À sa grande surprise, les Nigerwives avaient soutenu Chika. « Tu dois lui permettre d'élever son fils comme il l'entend, avaient-elles dit. Tu le surprotèges parce que tu ne vis pas dans ton pays, mais Chika sait ce qu'il fait. Tu as eu suffisamment confiance en lui pour rester ici plutôt que de

retourner chez toi, alors aie confiance en lui quand il s'agit de ton fils. » Kavita s'était donc inclinée ; pourtant, à l'approche de toutes les vacances scolaires, elle attendait, gorge serrée, que son fils soit de retour dans ses bras, sain et sauf, bronzé par le soleil implacable.

« J'ai entendu dire qu'il faisait si chaud là-bas qu'on pouvait se servir de l'eau du robinet pour faire du *garri*, c'est vrai ? » lui avait-elle demandé au cours de ses premiers congés à la maison.

Vivek avait ri. « Oui, *Amma*. C'est Jos⁹. On peut y faire pousser des fraises. »

Elle s'était inquiétée, craignant qu'il soit pris pour cible parce qu'il était igbo, mais sa voisine Osinachi, en l'entendant parler de la sorte, s'était esclaffée. « Il a l'apparence d'un Haoussa. Voire d'un Peul. Tout ira bien pour lui là-bas. Ce garçon ne comprend même pas très bien l'igbo. » Osinachi était architecte, et son époux travaillait au Koweït. Elle avait perdu leur aîné des années plus tôt dans un accident de voiture, et leur fils qui était encore en vie, Tobechukwu, était devenu – c'était sa mère qui l'affirmait – une espèce de crapule, un fauteur de troubles.

« Kavita ? » Son esprit s'était évadé, mais la voix de Rhatha la ramena à la réalité.

« Désolée, fit-elle.

— Je disais que l'envoyer dans cette école militaire n'avait sans doute pas été la meilleure idée qui soit. Il lui a peut-être fallu réprimer sa sensibilité naturelle, et elle se manifeste à présent. »

Kavita eut le plus grand mal à ne pas lever les yeux au ciel. « Comment vont tes filles ? » préféra-t-elle demander, et Rhatha prit un petit air satisfait. S'il y avait une chose qu'elle aimait encore plus que de mettre son nez dans les affaires des autres, c'était parler de ses deux petites chéries. Elle se lança dans un monologue élogieux : elles s'occupaient à merveille durant ces vacances, exploraient leurs dispositions artistiques, et les prouesses de Somto en natation frisaient l'extraordinaire. Kavita sourit en hochant la tête, sans prêter attention à la plupart des paroles de Rhatha. Elles prirent un thé agrémenté de biscuits et, au bout d'une heure ou deux, les filles émergèrent de la chambre de Vivek avec le plateau encore chargé de cupcakes.

« Nous aurions dû préparer autre chose, dit Olunne. J'avais oublié qu'il n'aimait pas ces gâteaux.

— Il ne veut pas se joindre à nous ? demanda Kavita en faisant mine de se lever.

— Non, tantie, répondit Somto. Il a commencé à se sentir très fatigué, et il a dit qu'il allait dormir un peu. Mais nous avons passé un bon moment. Merci. »

Elle posa les cupcakes sur une desserte. Les mères s'attendaient à ce qu'elles en dévoilent davantage à propos de Vivek ; c'était cependant comme si, quelque part, entre les quatre murs de la chambre du garçon, les allégeances s'étaient recomposées, des pactes invisibles avaient été scellés, et que Somto et Olunne était ressorties en emportant les secrets de Vivek dans les élastiques de leurs queues de cheval. Il était évident qu'elles n'avaient nulle intention de confier ce qui était arrivé, aussi restèrent-elles toutes assises avec embarras dans le salon pendant un instant, avant que Rhatha ne décide de ramener ses filles à la maison.

Plus tard ce soir-là, quand Vivek quitta sa chambre pour dîner, l'atmosphère fut tendue autour de la table. Chika mâchait sa queue de vache avec des coups de dent agressifs, et Kavita entendait ses propres couverts tinter contre son assiette.

« Ça t'a fait plaisir de recevoir des amies ? » demanda-t-elle à Vivek.

Il leva les yeux de son repas ; c'était la première fois depuis son retour que son visage était aussi serein. « C'était sympa, dit-il. Merci de les avoir invitées. » Sa voix était calme et polie, et son père lui lança un coup d'œil surpris. Après le dîner, Vivek s'excusa, lava les assiettes, puis alla se coucher.

« Qu'est-ce qui lui arrive, à celui-là ? fit Chika.

— Je crois qu'il avait simplement besoin de compagnie, répondit Kavita. Il ne peut pas rester isolé tout le temps ; ce n'est pas bon pour lui.

— Ces filles ne sont-elles pas beaucoup plus jeunes que lui ?

— De trois ou quatre ans seulement, Chika, voyons. Ils jouaient sans arrêt ensemble quand ils étaient enfants.

— Ce ne sont plus vraiment des enfants », fit-il remarquer en dépliant un journal, et Kavita lui donna une tape sur le bras.

« Tais-toi, dit-elle. C'est un bon garçon. » Elle n'interrogea pas Chika à propos de la visite d'Eloise à la fabrique. Elle s'en moquait.

« Je continue de penser que nous devrions l'emmener au village ce week-end, reprit-il. J'en ai parlé à Mary. Osita sera là.

— Oh, très bien ! Ça fait si longtemps que je n'ai pas vu ce garçon. »

Voilà comment ils en vinrent à se rendre à la maison du village avec Vivek. Kavita lui peigna les cheveux et, lorsqu'ils rentrèrent à Ngwa, il sortit de plus en plus souvent pour aller voir Somto et Olunne. S'il était encore dehors après le couvre-feu, il finissait simplement par passer la nuit chez Rhatha. Cela ne dérangeait pas ses parents ; ils le savaient en sécurité là-bas, et le garçon semblait aller mieux, aussi en étaient-ils heureux.

Un jour, Kavita appela Rhatha pour savoir ce que Vivek faisait. « Ton fils n'est pas là », répondit Rhatha de sa voix aiguë, aux inflexions mélodieuses. Une pointe de panique traversa le cœur de Kavita.

« Comment ça, il n'est pas là ? Il n'est pas encore rentré à la maison.

— Oh, il va bien. Ils sont allés chez Maja. »

Kavita fronça les sourcils. « Ah bon ? Pourquoi ? »

Rhatha marqua une brève pause. « Elle a une fille de leur âge, chérie, ne l'oublie pas.

— Oh, mon Dieu, oui, bien sûr. Seulement, je... je ne savais pas que les enfants étaient amis.

— Je ne crois pas qu'ils appréciaient beaucoup cette fille quand ils étaient plus jeunes – Juju, c'est son nom, n'est-ce pas ? Eh bien, ils s'entendent à merveille, maintenant. » Kavita entendit presque le haussement d'épaules de Rhatha à l'autre bout de la ligne. « Les enfants et leurs manigances. Va comprendre. »

Kavita rit et raccrocha aussi rapidement que possible afin de téléphoner à son amie.

Maja décrocha presque immédiatement. « Oui, les enfants se retrouvent régulièrement ici », confirma-t-elle, tenant le combiné entre son oreille et son épaule pendant qu'elle ôtait ses bas blancs. « Les filles de Rhatha, Vivek, et même la fille de Ruby, Elizabeth. Ils vont tous dans la chambre de Juju pour regarder des films, écouter de la musique et fabriquer je ne sais quoi.

— C'est bizarre qu'ils soient soudain si proches », dit Kavita, ce qui fit rire Maja.

« C'est mignon. Exactement comme quand ils étaient petits.

— Tu ne penses tout de même pas que... qu'ils font quoi que ce soit de mal ? »

Maja attendit d'avoir dégrafé la jupe de son uniforme pour répondre :

« Vraiment, Kavita ? Quoi, par exemple ?

— Je n'en sais rien ! Fumer, peut-être. Ou boire ? »

Maja lâcha un soupir. Elle s'efforçait d'être patiente avec Kavita, elle s'y efforçait sincèrement, étant donné que Vivek faisait à l'évidence une sorte de dépression, mais il y avait des limites. « Tu t'imagines donc qu'ils feraient des choses pareilles dans nos maisons sans que l'une d'entre nous s'en aperçoive ? Parce que nous négligeons à ce point les enfants, c'est ça ?

— Ah, non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Kavita, arrête d'en faire une obsession, pour l'amour du ciel. Les enfants vont bien. Ils sont en vacances et ils restent à l'intérieur, et ça vaut mieux que de traîner dehors vu tous ces *wahala* qui se passent en ce moment. Es-tu au courant de l'attaque qui a eu lieu dans Ezekiel Street ?

— Quoi ? Il y a eu une attaque ?

— Oui, avant-hier. À la clinique – des voleurs armés, paraît-il.

— Pendant l'émeute ?

— Mmh mmh, acquiesça Maja. Ils ont cassé l'enseigne électrique, quelqu'un a jeté une pierre dessus et, plus tard dans la nuit, ces voleurs sont revenus attaquer la clinique.

— Seigneur. Qu'y a-t-il à voler, dans une clinique ?

— Va savoir. Ils se figurent que toutes ces femmes stériles paient très cher parce qu'elles veulent à tout prix des enfants. J'ignore pourquoi ils s'imaginaient trouver de l'argent dans cet endroit. La plupart des patientes finissent simplement par en devoir aux médecins, de toute manière. » Elle s'interrompit avant de reprendre, plus doucement : « J'ai entendu dire qu'ils avaient violé certaines des infirmières.

— Mon Dieu, Maja.

— C'est Ruby qui m'en a parlé. J'en ai assez de ce pays, Kavita. De cette violence partout. J'envisage de partir avec Juju.

— Je croyais que Charles avait caché vos passeports. »

Maja haussa les épaules, même si Kavita ne pouvait la voir, et entreprit de déboutonner son chemisier. « Et alors ? Je me débrouillerai pour les retrouver. Ou j'irai faire une réclamation à l'ambassade. Pourquoi est-ce que je reste ici, vu la manière dont Charles m'a traitée ? Je n'aurai qu'à ravalier ma fierté et demander de l'aide à mes parents.

— Tu comptes rentrer aux Philippines ?

— Je n'en sais vraiment rien. » Maja s'adossa au mur, et son corsage

s'ouvrit lâchement. Elle était seule dans leur chambre, à Charles et à elle. Ils avaient dit à Juju qu'il était en voyage d'affaires, et c'était le cas, car il gérait la situation depuis un hôtel d'Onitsha. Maja ignorait s'il y avait emmené son autre famille. « Y a-t-il un autre endroit où nous pourrions aller ? ajouta-t-elle d'une voix découragée.

— Je suis tellement navrée, Maja », dit Kavita. Elle savait que son amie ne quitterait pas Charles, pas pour de bon. Elle avait trop peur de lui, elle était trop amoureuse de lui, trop entêtée pour avouer que son mariage n'avait rien à voir avec ce qu'elle ne cessait de raconter à ses parents. Charles le savait, lui aussi. Des années durant, il avait chuchoté à l'oreille de sa femme qu'elle n'y arriverait jamais sans lui, toute seule avec Juju, qu'elles avaient besoin de lui, que sa fille avait besoin d'un père.

« Où vas-tu aller ? avait-il dit récemment. Tu es consciente du déshonneur que tu infligeras à ta famille si tu n'as plus de mari. Mieux vaut que tu restes ici et que tu fasses en sorte que les choses fonctionnent, que tu t'adaptes à nos coutumes. Accueille ma seconde épouse quand elle viendra. Comporte-toi dignement et ne me fais pas honte. Ça fera du bien à Juju d'avoir un petit frère à la maison. » Quand Maja avait essayé de riposter, il avait souri d'un air patient et lui avait tant et si bien tordu le poignet qu'elle en avait eu une ecchymose. « Je vais te laisser du temps, avait-il ajouté. À mon avis, les membres d'une famille doivent vivre ensemble. Tu entends ? Mais je te laisserai du temps. »

Maja aurait aimé être comme Tammy, dont le mari avait agi de la même façon en prenant une seconde épouse, à la différence que Tammy lui avait déjà donné des fils. Ce type se figurait que celle-ci y serait indifférente, parce qu'il était riche et que leurs enfants et elle vivaient dans une splendide demeure sur un domaine somptueux. Pourtant, en rentrant chez lui un jour, il avait trouvé la maison vide ; ses enfants n'étaient plus là. Tammy les avait remmenés en Écosse, et on n'avait plus entendu parler d'elle. Elle ne s'était même pas emportée. Les autres Nigerwives racontaient cette histoire avec fierté, mais Maja savait que la sienne ne se terminerait pas ainsi. Charles l'avait déjà prévenue : où qu'elle aille, il la retrouverait ; par conséquent, si elle voulait fuir, elle avait intérêt à lui laisser sa fille. Maja avait du mal à comprendre pourquoi Juju comptait si peu pour lui, et toutefois autant. Comme une possession.

« Il faut que j'y aille, dit-elle à Kavita. Je dois préparer le dîner pour tous

ces visiteurs.

— Renvoie-les chez eux, répondit Kavita en riant. Comme s'ils n'avaient rien à manger.

— Ça ne me dérange pas. C'est agréable de les avoir ici, tu sais ? Les filles sont en train de devenir de ravissantes jeunes femmes.

— Et je suis sûre que Vivek s'amuse bien avec elles », ajouta Kavita. Une partie d'elle espérait qu'il était comme les autres garçons – qu'il faisait *réellement* quelque chose de répréhensible, en toute discrétion, avec ces filles. Elle était incapable d'envisager quoi que ce soit d'autre.

« Tu sais, j'oublie parfois qu'il n'est pas l'une d'elles », dit Maja.

Kavita pinça les lèvres et dissimula son agacement. « Évidemment. Avec cette chevelure. Bon, je te laisse t'occuper d'eux. »

Elle raccrocha. Si elle dit ça, c'est simplement parce qu'elle est jalouse, songea Kavita. Parce que son mari lui gâche la vie. Parce qu'elle n'a pas de fils.

Pendant ce temps, dans son bureau d'Agbai Road, Chika regardait Eloise qui se relevait tant bien que mal de sa position agenouillée, les joues cramoisies. Tout en s'essuyant la bouche, elle sourit – un sourire que Chika trouva curieux et agaçant, aussi plaisant et vide d'expression que si elle venait de lui passer le sel pendant un dîner. Il rentra son sexe dans son pantalon dont il remonta la fermeture éclair, et observa Eloise, qui rajustait son corsage pour couvrir ses seins.

« Tu crois que Kavita est au courant ? demanda-t-elle en lui décochant un coup d'œil espiègle.

— Tu es son amie, répondit-il sur un ton qui en disait long. Toi, que crois-tu ? »

Eloise sortit une brosse de son sac et, contemplant son reflet dans la porte vitrée d'un meuble, remit de l'ordre dans ses cheveux. Quelques minutes plus tôt, les mains de Chika les empoignaient encore, les ébouriffant. « Je pensais que Rhatha lui avait peut-être dit quelque chose, vu que je suis tombée sur elle ici l'autre jour. »

Chika secoua la tête. « Kavita n'en a pas touché un mot. »

Eloise marqua une pause. « Ma foi. C'est bizarre. Je suis certaine que Rhatha lui en aura parlé. À ton avis, pourquoi est-ce que ta femme n'a pas abordé le sujet avec toi ?

— Ça m'est égal », répondit-il. La seule chose qui lui importait, c'était de faire sortir Eloise de son bureau. De toutes les Nigerwives, elle était celle pour laquelle il avait le plus d'antipathie – à cause de sa nature braillarde et effrontée lors des fêtes qu'elle donnait, de la fadeur quelconque de son visage, parce qu'elle s'avisait même de se conduire ainsi avec lui. Les autres n'auraient jamais agi de la sorte. Elle n'a aucune moralité, songea Chika ; Dieu sait ce qu'elle fait d'autre sous le nez de son mari, maintenant que leurs enfants ne sont plus là pour l'occuper. Il s'en voulait un peu de s'être embarqué dans cette histoire avec elle, mais Kavita était tellement absorbée par Vivek. C'était la seule chose dont elle voulait discuter, jour et nuit. Si elle ne traînait pas le garçon jusque dans leur lit, c'était tout comme, tandis qu'elle exposait à Chika ses théories sur ce qui clochait chez Vivek et ce qui l'aiderait à aller mieux, parlant sans cesse à son oreille et l'écartant d'un geste quand il essayait de la toucher. Vivek était son fils et il l'aimait, mais Kavita dépassait la mesure. Leur mariage en pâtissait, et pourtant elle restait aveugle à tout, sauf à leur fils.

C'était ainsi qu'Eloise était entrée en scène. Elle avait donné des consultations dans la fabrique où travaillait Chika pendant que le médecin de l'entreprise était en déplacement ; il l'invita donc à déjeuner et elle lui apporta un gâteau de sa confection. Soudain, Chika se retrouva à embrasser ses lèvres minces, et elle le laissa faire ; puis il la pencha au-dessus de son bureau, comme dans un rêve, et s'observa en train de sombrer en elle, ses fesses larges et pâles ondulant sous ses poussées, sa main couvrant sa bouche pour qu'elle garde le silence. Il avait simplement eu besoin de se soulager, se dit-il ce soir-là, une fois rentré chez lui, tandis que son épouse bavardait près de lui dans leur lit, toujours aussi belle que la roseraie. Désireux d'effacer le souvenir de l'après-midi, Chika tendit les mains vers elle, mais Kavita les repoussa d'une tape.

« Est-ce que tu m'écoutes, au moins ? dit-elle. Je continue de penser que ce garçon ne mange pas assez. Il remue sa nourriture dans son assiette du bout de sa fourchette comme si je n'allais pas m'en rendre compte... »

Chika s'affala sur le dos et laissa ses mots se déverser autour de lui. Quelques jours plus tard, lorsqu'Eloise lui apporta des sablés, il ferma la porte de son bureau et recommença.

Ses collègues faisaient mine de ne rien remarquer. Eloise ne feignait même pas de s'intéresser à sa vie de famille, ce qu'il appréciait. Elle ne

mentionnait jamais Vivek. Elle se contentait d'arriver avec les gâteaux qu'elle avait confectionnés, quels qu'ils soient, puis déboutonnait son corsage, retroussait sa jupe ou bien ouvrait la bouche, ou encore faisait les trois à la fois. Elle n'attendait ni tendresse ni papotage de sa part, et Chika en était soulagé car il n'avait à lui offrir ni l'un ni l'autre. À dire vrai, il aimait se montrer brutal avec elle, voir le sang monter sous sa peau bleutée quand il la claquait, la renvoyer chez elle avec de petites marques en espérant presque que son mari les découvrirait.

Il s'interrogeait : s'il rentrait avec des suçons dans le cou, Kavita s'en apercevrait-elle ? Plus il y réfléchissait, plus cela le rendait furieux. Il se mit à demander à Eloise de passer plus souvent, à la rejoindre dans des hôtels et, un jour, il alla jusqu'à la retrouver chez elle pendant que son époux était au travail. Cette expérience lui fut cependant trop pénible – voir les photos de leurs fils sur les étagères, humer l'eau de Cologne de cet homme. Chika baisa Eloise dans le salon, s'essuya sur sa robe et s'en alla.

Après que Maja eut raccroché le téléphone, elle fit dîner les enfants ; ensuite, elle dit à Vivek d'accompagner Somto et Olunne jusqu'à la rue principale afin qu'elles rentrent chez elles avant le couvre-feu. Une fois sur place, elles prirent un *okada* et s'éloignèrent, se retournant vers Vivek pour lui faire au revoir de la main. Il les imita, puis laissa retomber son bras le long de son corps. La soirée était fraîche et il savait qu'il aurait dû repartir chez lui, mais comme l'air était pur il décida de se promener un peu.

Il s'arrêta devant un kiosque non loin de l'endroit où les conducteurs d'*okadas* se rassemblaient et, pour dix nairas¹⁰, acheta deux paquets de biscuits Speedy. Il en glissa un dans sa poche et déchira l'emballage de l'autre avant de fourrer plusieurs mini-cookies dans sa bouche et de les croquer. Il marchait nonchalamment, ses mules traînant sur le sol, et quelques personnes lui lançaient des coups d'œil rapides. Ses cheveux ondoyaient maintenant, lui tombant sous le col et jusque dans le dos, mais son short et son tee-shirt étaient propres, sans accrocs, ce qui lui donnait au moins une apparence à peu près normale.

Il passa devant le fast-food Mr Biggs qui avait ouvert un mois plus tôt, à présent bondé de clients qui commandaient des tourtes à la viande et des friands. Une fille au fard à paupières bleu vif et portant du gloss était assise derrière la fenêtre, avec à la main un cornet de glace à l'italienne – chocolat

et vanille torsadés, recourbés en pointe en leur sommet. Elle léchait le tout avec une application singulière, et Vivek se demanda pourquoi elle était seule. Il dépassa le bâtiment, puis les banques qui le jouxtaient, et gagna le supermarché. Il empocha son paquet de biscuits et entra. Il lui fallait des gaufrettes Nasco pour remplacer celles au chocolat que Juju avait terminées quand elle était venue chez lui la semaine précédente. Cette fois, il les choisirait peut-être à la fraise ou à la vanille – comme elle ne les aimait pas autant, elle n’y toucherait pas.

Vivek flâna entre les allées, où des produits étaient empilés de part et d’autre, des cartons jusqu’au plafond. Il y avait là des paquets de haricots secs, des morceaux de stockfisch, des boîtes de corn flakes, des sacs de riz. Vivek trouva les gaufrettes dans le rayon des biscuits, à côté des sablés et des petits-beurre. Alors qu’il tirait son argent de sa poche, il entendit un brouhaha au-dehors, des voix sonores et des cris. Il leva les yeux et vit quelques personnes courir ; d’autres s’étaient immobilisées et regardaient dans la direction du tumulte.

Vivek remercia la caissière, prit ses gaufrettes, puis sortit et observa la rue. Une petite foule s’était massée à quelques pâtés d’immeubles de là, trop loin pour qu’on puisse distinguer ce qui se produisait. La fille aperçue au Mr Biggs apparut précipitamment, son fard à paupières luisant sur son visage effrayé.

« Attends ! Qu’est-ce qui est arrivé ? » demanda Vivek en se plaçant en travers de son chemin.

Elle lui décocha un coup d’œil impatient. « Il paraît qu’ils ont attrapé un voleur. Ils vont l’emmener au carrefour. »

Un jeune garçon muni d’un pneu – lequel paraissait aussi lourd que lui – passa près d’eux en courant et en brailant avec animation, son corps parcouru de soubresauts tandis qu’il trimballait son fardeau le long de la chaussée. Un autre le suivait, avec dans chaque main un petit jerrycan sans bouchon, et quand un peu de leur contenu s’en déversa et se répandit sur le sol, Vivek sentit une odeur âcre d’essence. La fille héla un *okada* et écarta Vivek afin d’y monter d’un bond. Elle ne regarda pas en arrière pendant que la motocyclette descendait la rue en vrombissant, loin du vacarme et des gens. Il resta là et observa les alentours, traversé par une poussée d’adrénaline. Il ignorait ce qu’il attendait. La foule en colère se rapprochait, et le trottoir se vidait à mesure que les passants s’empressaient de se

réfugier dans les magasins du quartier. Vivek demeura où il était avec l'impression que les choses s'écoulaient hors de lui. La caissière du supermarché glissa la tête par la porte.

« Eh, l'ami, *pụọ n'ụzọ !* » hurla-t-elle en agitant les mains pour qu'il s'écarte.

Vivek ne l'entendit pas. Des gens s'étaient déversés sur la chaussée, où les voitures déviaient de leur chemin avec impatience. Dans un grincement de freins, un taxi s'immobilisa à côté de Vivek, et un jeune homme en sortit d'un bond. Il donna une grande gifle à l'arrière du crâne de Vivek. Celui-ci chancela, mais le type l'attrapa et le traîna vers le véhicule.

« Tobechukwu ? » fit Vivek.

Le fils de la voisine le fusilla du regard. « Ferme-la et monte dans cette auto. Espèce d'imbécile. » Il poussa Vivek sur la banquette arrière et s'installa près de lui avant de claquer la portière. « *Oya*, on y va ! » cria-t-il au chauffeur, et la voiture démarra. Vivek se tourna pour regarder par la lunette arrière, et Tobechukwu lui frappa le bras. « T'occupe pas de ça ! »

Vivek le fixa des yeux. « Qu'est-ce que tu fais ? »

La foule s'évanouit derrière eux et Tobechukwu aspira de l'air entre ses dents, un son qu'il prolongea pour manifester son mépris. Sur sa mâchoire crispée, des touffes de sa barbe étaient ébouriffées. Ils gagnèrent leur rue, où Tobechukwu le bouscula pour le faire sortir du taxi. Il paya le chauffeur et, lorsque Vivek essaya de le remercier, l'autre jeune homme lui jeta un regard noir.

« Rentre chez ta mère, et tâche de ne pas lui dire que tu t'es conduit en idiot aujourd'hui. » Il pénétra dans la cour de sa maison, et le portail de métal cliqueta derrière lui.

Vivek resta là pendant quelques minutes, se demandant ce qui se serait produit s'il avait été englouti par la foule. Aurait-il couru avec ces gens jusqu'au croisement, simplement pour voir ce que cela faisait d'appartenir à un tout ? Ou alors, si quelqu'un avait immédiatement deviné ce qu'il était vraiment, une pièce rapportée, se serait-on contenté de l'écarter de la route d'un geste du bras, le poussant peut-être dans le caniveau ? Pourquoi Tobechukwu s'était-il arrêté pour lui ? Ils se parlaient à peine, plus depuis leurs bagarres au collège, même après toutes les années au cours desquelles ils avaient grandi séparés par une simple barrière.

Vivek glissa la main entre les barreaux de son portail et fit glisser le

cadenas du verrou intérieur. Quand il entra dans la maison, ses parents étaient déjà dans leur chambre.

« Vivek ? *Beta*, c'est toi ? appela Kavita.

— Oui, *Amma*, répondit-il.

— L'heure du couvre-feu n'est pas passée ? » demanda son père en levant les yeux de son livre.

Vivek consulta l'horloge. « De seulement cinq minutes, lança-t-il en retour.

— Il y a de quoi manger dans la cuisine », dit sa mère.

Baissant la voix, elle ajouta à l'intention de Chika : « Au moins, il est à la maison, en sécurité.

— Pour combien de temps encore ? répliqua-t-il.

— Détends-toi », dit-elle en lui tapotant le bras.

Kavita se déshabilla et enfila sa chemise de nuit. Ensemble, son mari et elle écoutèrent les petits bruits que Vivek faisait dans la cuisine – ses pas quand il pénétra dans sa chambre, le cliquetis de sa porte.

Dehors, de la fumée s'élevait du carrefour, mais elle fut avalée par la nuit.

8. Le général Sani Abacha (1943-1998), mêlé à de nombreux coups d'État dès les années 1980, dirigea le Nigéria à partir de 1993.

9. Capitale de l'État de Plateau, au centre-est du Nigéria.

10. Unité monétaire du Nigéria depuis 1973.

Vivek

Les filles m'ont obligé à sortir. Je ne crois pas qu'elles en avaient l'intention. Je savais que ma mère était à l'origine de leur visite ; ça a été l'une des rares fois où l'un de ses plans a marché.

Je me noyais. Non pas à la hâte, pas assez pour être pris de panique, mais je coulais lentement, inexorablement, comme lorsqu'on sait où on va finir ; on cesse alors de lutter et on attend que ça se termine. J'avais cherché des moyens d'y échapper – en dormant dehors, en essayant de puiser la vie à d'autres sources, dans la vive exubérance des chiens, dans l'air au sommet du frangipanier –, mais rien de tout cela n'avait vraiment donné grand-chose. Je m'apprêtais donc à capituler ; j'avais décidé de capituler. Cet après-midi-là, Somto et Olunne sont brusquement entrées dans ma chambre et ont bouleversé mon projet.

Elles ont d'abord toqué, mais je n'en ai tenu aucun compte. Elles ont recommencé et j'ai entendu un bref échange agité avant que l'une d'elles n'ouvre la porte. Ce devait être Somto, forcément ; elle prenait toujours les décisions parce qu'elle était plus âgée, parce qu'elle n'avait jamais peur. Quand elles ont fait irruption, je me suis redressé dans mon lit, à temps pour voir Olunne refermer derrière elle avec un air légèrement désolé sur le visage. J'avais tiré les rideaux, mais Somto a allumé. Elle m'a regardé, torse nu dans mon pantalon de pyjama, encore au lit au milieu de l'après-midi.

« Alors », a-t-elle dit en inclinant la tête sur le côté, de telle sorte que sa queue de cheval s'est balancée derrière ses épaules. « Qu'est-ce qui cloche chez toi ? » Sa sœur lui a donné un coup de coude, mais Somto n'y a pas prêté attention.

L'intrusion de la lumière m'a fait cligner des yeux. « Un tas de choses, ai-je répondu.

— C'est flagrant », a déclaré Somto en grimaçant. Elle a posé le plateau de cupcakes sur mon bureau et s'est affalée sur mon lit. « Tu as une sale mine. »

J'ai reculé en me renfrognant. Elles se conduisaient de manière beaucoup trop familière, entrant dans ma chambre et y prenant leurs aises comme si elles me connaissaient. Quoi qu'il ait pu se passer pendant l'enfance, cela ne faisait pas de nous des amis à présent ; nous ne nous étions même pas revus depuis que nous étions tous partis en pensionnat. Olunne a jeté un coup d'œil à sa sœur, puis s'est assise près de moi.

« Je te trouve mignon », a-t-elle dit, et cela m'a surpris, suffisamment pour chasser brusquement mon expression contrariée.

« Hein ? » ai-je fait.

Olunne a approché sa main de mes boucles et les a gentiment tirées, juste assez pour qu'elles se tendent et se détendent ; ensuite, du bout des doigts, elle a effleuré le Ganesh en argent que je portais autour du cou. « J'ai dit que je te trouvais mignon. Tu as de beaux cheveux. Tu as perdu trop de poids – c'est pour ça que Somto a dit que tu avais mauvaise mine. Mais ce n'est pas le cas, pas vraiment. »

Je les ai regardées tour à tour.

« Tu dois en avoir assez qu'ils parlent sans arrêt de toi, ajouta Olunne.

— Tout le monde parle de toi, renchérit sa sœur. On raconte que tu es devenu fou.

— Et pourtant vous voilà, à entrer dans ma chambre pour en parler vous aussi », ai-je répliqué d'un ton brusque.

Somto a haussé les épaules. « À mon avis, ce qui se passe est probablement plus intéressant que ce qui se dit. Pourquoi est-ce que nous ne serions pas venues te poser directement la question ?

— Ce ne sont pas vos affaires », ai-je répondu. J'ignorais pourquoi leur gentillesse me hérissait autant.

Olunne posa la main sur mon genou. « Ne fais pas attention à elle. Tu n'es pas obligé de nous dire quoi que ce soit si tu ne veux pas. Nous nous sommes simplement dit que, peut-être, si tu avais envie de parler, ce serait bien d'avoir quelqu'un qui soit prêt à t'écouter. À t'écouter vraiment. Pas comme ils aiment le faire croire. »

Somto a acquiescé avec une petite exclamation de mépris.

J'en ai été décontenancé, je l'admets. La solitude est un sentiment auquel

il est possible de s'habituer, et il est difficile de croire qu'il existe une meilleure solution. De plus, il était vrai que nous avions tous été amis par le passé, même si c'était des années auparavant, quand nous étions moins compliqués et nos vies également. Et comme elles se montraient maintenant plus gentilles que quiconque avait pris la peine de l'être avec moi depuis un moment, je me suis efforcé de me détendre.

« Ce sont des cupcakes ? » ai-je demandé, et Olunne a souri, se levant d'un bond pour prendre le plateau. J'ai choisi un gâteau et j'en ai ôté l'emballage avant de mordre dedans, surtout par politesse. Comme on pouvait s'y attendre, il avait un goût écœurant, ainsi que les cupcakes de tantie Rhatha l'étaient toujours. « Bon sang », ai-je dit avec une grimace.

Somto a fait glisser son doigt sur le glaçage d'un autre gâteau et l'a léché. « Tu n'es pas obligé de le manger en entier, a-t-elle dit. Elle n'a toujours pas appris à y mettre une quantité normale de sucre. »

J'ai reposé le cupcake et secoué la tête. « Je sens déjà mes dents se carier. »

Olunne s'est penchée en avant, a pris la libellule en sucre qui décorait le gâteau et l'a fourrée dans sa bouche. C'est ainsi que nous nous sommes trouvés à nouveau, dans une chambre calfeutrée emplie de lumière jaunissante : deux fées qui sentaient le chewing-gum, venues me traîner hors de ma caverne, munies de baguettes trop sucrées. Sans elles, j'aurais sans doute sombré profondément. Je regrette de ne pas leur avoir dit plus souvent à quel point cela avait compté pour moi.

Je n'ai pas non plus dit à Tobechukwu que je pensais si fréquemment à la fois où il était intervenu pour m'aider, et je le regrette aussi. Plus jeunes, nous nous étions beaucoup bagarrés, mais cela n'avait rien d'anormal : je me battais avec presque tout le monde parce que j'étais mince, et le soupçon de délicatesse qui me collait à la peau rendait les garçons agressifs, sans que je m'explique pourquoi. Certaines personnes ne peuvent voir la douceur sans avoir envie de la blesser. Cependant, après mon retour, après que je me suis fait pousser les cheveux, Tobechukwu n'a pas réagi comme les autres types du quartier – en me lançant des insultes et en jetant parfois des bouteilles vides dans ma direction afin de s'en amuser et de me regarder sautiller pour éviter les projections de bris de verre. Ce ne pouvait être parce que nous étions voisins, parce que nos mères aimaient prendre le thé ensemble. Tantie Osinachi venait sans cesse, apportait des biscuits et restait

à bavarder pendant environ trois quarts d'heure, puis repartait, mais cela ne nous avait pas empêchés, Tobechukwu et moi, de nous bagarrer à l'époque où nous étions au collège.

Je ne comprenais pas Tobechukwu, jusqu'au soir où il est apparu devant le bungalow réservé aux domestiques ; je fumais sur le perron, et il s'est assis près de moi.

« J'ai senti ça de l'autre côté de la barrière », a-t-il dit en tendant la main. Je lui ai tendu le joint et l'ai regardé inhaler dans une longue aspiration sifflante, crépitante. Il me l'a rendu tout en expirant, la fumée s'échappant de sa bouche en une mince volute tournoyante.

« C'est la première fois que tu passes me voir », ai-je fait remarquer, et Tobechukwu a hoché la tête sans un mot. Nous sommes restés assis en silence pendant un moment, puis je me suis tourné vers lui.

« Pourquoi ? » ai-je demandé. Je ne savais pas exactement ce que j'entendais par là. Pourquoi était-il ici ? Pourquoi m'avait-il aidé ce jour-là ? Pourquoi n'était-il pas venu avant ? J'ignorais quelle question je posais ou laquelle il se figurait que je posais. Mais il n'a pas répondu ; il s'est contenté de me regarder inspirer une autre bouffée de fumée, de me regarder expirer et lui repasser le joint.

Il s'est levé et s'est placé devant moi, puis a incliné la tête sur le côté tout en inhalant. Le clair de lune a illuminé sa gorge et j'ai senti sa sueur, comme une odeur de vieux sel. Il m'a rendu le joint et mes doigts ont frôlé les siens tandis que je planais, des bourdonnements plein la tête. Il a gentiment soufflé la fumée vers le bas, sur mon visage, en m'observant avec une absence d'expression circonspecte. J'ai pris conscience qu'il se tenait tout près de moi, de la proximité de ses cuisses sous son short cargo, de la subtile position de ses hanches, dirigées vers moi. J'ai souri intérieurement et mis le joint de côté sur le couvercle de la boîte de lait qui me servait de cendrier. Où qu'on soit, le désir irradiait de la même manière, palpitant et sonore, même sans mots. Cela ne me dérangeait pas.

Tobechukwu ne m'a pas arrêté quand j'ai tendu la main vers sa taille et que j'ai débouonné son short sans déboucler sa ceinture. À dire vrai, il a légèrement déplacé ses jambes afin que je puisse sortir son sexe, lourd et long contre ma paume, mou et lisse. J'ai levé les yeux vers Tobechukwu et vu qu'il me considérait avec une froide curiosité, les bras ballants, détendus, de part et d'autre de son corps. Il m'a rappelé les élèves plus

grands à l'époque du pensionnat, entièrement confiants dans le fait qu'il était bon et normal que je leur procure du plaisir, si solidement confiants en eux-mêmes qu'aucun de leurs actes ne pouvait ébranler leur certitude, celle d'être des garçons qui ne pouvaient être brisés, des garçons qui brisaient d'autres garçons et qui n'en étaient pas pour autant méprisables. À ceci près que Tobechukwu paraissait indifférent, qu'il n'avait rien de menaçant. Si je décidais de me relever et de m'en aller, je savais qu'il ne m'en empêcherait pas, mais je n'en avais pas envie. Il a attendu, son poulx battant le long de ma paume. Il a fermé les yeux seulement quand je l'ai pris dans ma bouche, sa main se faufilant à l'arrière de mon crâne, ses doigts caressant mes cheveux, s'y emmêlant. J'avais la réponse à mon « pourquoi » : il me trouvait à son goût, il était venu voir s'il avait raison sur mon compte, et c'était le cas. J'ai enfoncé mes doigts à l'arrière de ses cuisses et il m'a tiré les cheveux en laissant échapper un doux gémissement de gorge pendant qu'il se glissait au fond de la mienne. J'avais l'impression d'être avec un inconnu. L'impression qu'il était parfait.

Au bout de quelques minutes, il s'est retiré, avec dans son sillage un filet de salive accroché à mes dents. Son sexe était encore mou. Je l'ai regardé le ranger et reboutonner son short, reprendre le joint presque terminé et inspirer une dernière bouffée avant de l'écraser sur le béton.

« Merci », a-t-il dit, puis il s'est éloigné comme s'il ne s'était rien passé. J'ai contemplé son dos et, en un battement de cœur, j'ai de nouveau été seul devant le bungalow des domestiques, le goût de sa peau encore à l'intérieur de ma joue, la lune au-dessus de ma tête, et le désir se répercutant vainement en moi. J'ai ri. Je n'ai pas pu m'en empêcher – il n'y avait rien d'autre à faire. Cela faisait bien longtemps que tout avait perdu son sens. Je me suis allongé sur le béton, où j'ai laissé les moustiques me dévorer et m'infliger des milliers de petits suçons tout en me sentant atrocement seul. Au moins, ai-je pensé, lui et moi étions quittes à présent.

Osita

Ma mère a renoncé à tonton Chika et à sa famille. Elle était convaincue que Vivek était possédé par quelque chose qui les détruirait tous, nous également si nous le laissions faire.

« J'ai conseillé à Kavita de ramener le garçon afin qu'il soit délivré, mais elle refuse de m'écouter. » Il y avait dans sa voix une note sévère de condamnation. « Ne t'occupe plus d'eux. »

Il était dur de voir de quelle façon elle tranchait les liens de son amour pour eux. Quand j'ai enfin décidé d'aller leur rendre visite, il m'a été facile de ne pas en informer ma mère. J'hésitais encore ; des mois s'étaient écoulés depuis que nous nous étions retrouvés tous ensemble dans la maison du village et, entre-temps, je ne leur avais plus reparlé. Pourtant, quand tantie Kavita a ouvert la porte de derrière, elle n'a pas paru surprise de me voir.

« Vivek n'est pas là », a-t-elle dit en me serrant dans ses bras.

Je l'ai embrassée sur la joue. « Ah bon ? » Je m'étais attendu à ce qu'il soit enfermé dans sa chambre, jouant aux reclus, tel que je me l'imaginais.

« Il est probablement chez Maja, pour voir Juju. » Tantie Kavita sentait la citronnelle et le curry. Elle s'est essuyé les mains sur sa jupe et m'a souri. « Tu te rappelles où elles habitent, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. N'oublie pas de me mettre du curry de côté, vu qu'on ne me nourrit pas chez moi. » Son rire a flotté derrière la porte-moustiquaire, qui s'est refermée.

C'était le début de la saison sèche ; j'ai descendu la rue pour gagner la maison de Juju dans l'air pur et vif. Comme le portail de tantie Maja n'était pas verrouillé, je suis entré, j'ai traversé le jardin jusqu'à la porte et sonné.

Juju a ouvert, et je l'ai fixée du regard. Elle avait natté ses cheveux, dont les extrémités tombaient sur ses épaules nues, frôlant la robe rose qu'elle

portait – elle n’avait plus du tout l’apparence de la fille grande, maigre et inamicale que j’avais connue plus jeune. Je distinguais à présent sur ses traits de légères ressemblances avec sa mère, dissimulées sous le miel sombre et limpide de sa peau.

« Salut », ai-je lancé, et elle m’a scruté à son tour.

« Qu’est-ce que tu fais là ? »

— C’est comme ça qu’on m’accueille ? ai-je plaisanté. Tu ne peux même pas me dire bonjour ? » Nous ne nous étions pas revus depuis des années. Elle a souri et m’a embrassé la joue, mais son sourire était réticent et son baiser superficiel. « Je ne m’attendais pas à te voir, c’est tout.

— *Nsogbu adighi*. » Mes lèvres ont à leur tour effleuré sa joue. « Je cherche juste Vivek. »

Le visage de Juju s’est fermé. « Oh, en fait... »

J’ai levé la main pour lui éviter d’avoir à inventer un mensonge. « Je veux seulement le voir, Juju. C’est mon cousin. »

Elle a laissé échapper un gros soupir et m’a observé. « Il faut que j’aille vérifier, a-t-elle dit. Attends ici. » La porte a claqué derrière elle et je suis resté seul sur la véranda, à contempler les joncs en fleur de sa mère. Un nœud serré d’appréhension s’est insinué entre mes omoplates. Je m’étais tant évertué à ne pas penser à la raison de ma présence ici, à la raison pour laquelle j’essayais de voir Vivek. Je la connaissais – évidemment –, mais il m’était insupportable de l’admettre. Il me fallait feindre de l’ignorer, sinon j’aurais tourné les talons, remonté l’allée bordée d’hibiscus, franchi ce portail et je serais reparti en voiture à Owerri pour ne plus jamais revenir. J’ai donc compté les joncs pour m’interdire de fuir. J’en étais à quinze quand Juju a rouvert.

« Il dit que c’est bon, m’a-t-elle annoncé en s’écartant pour me laisser entrer.

— Mais tu n’es pas d’accord », ai-je constaté en étudiant son visage.

Juju n’a pas répondu tout de suite, se contentant de me conduire jusqu’à une chambre, située à l’étage. Elle s’est toutefois immobilisée devant la porte. « Je ne sais même pas pourquoi il veut te voir, après ce que tu lui as dit au village. Mais s’il estime que c’est bon, je suppose que ça l’est. »

De honte, mes joues se sont enflammées. « Il t’en a parlé ? »

Le regard de Juju n’a pas flanché. « Ouais, il m’en a parlé. Et il a changé, Osita, beaucoup changé. Alors fais attention. Si tu as l’intention de lui

répéter le même genre de choses, il vaut mieux que tu rentres chez toi tout de suite, *inukwa* ?

— Je ne vais rien dire de la sorte, je le jure. Simplement... il faut que je le voie. Je veux savoir s'il va bien. »

Elle a fait un pas de côté, sans cesser de m'observer, et, tandis que je tournais la poignée, elle a posé la main sur mon bras. « Vas-y doucement avec lui, s'il te plaît.

— J'ai compris. Je n'ai pas l'intention de faire quoi que ce soit. » J'ai poussé la porte et l'ai refermée derrière moi, laissant Juju dans le couloir pendant que le battant de bois, dans un cliquetis, reprenait sa place dans le chambranle.

Vivek était debout près de la fenêtre, appuyé contre le mur, les doigts légèrement enroulés autour d'un des barreaux de fer de la grille de protection. J'ai inspiré une brève goulée d'air, mon cœur battant à tout rompre contre sa membrane. Mon cousin avait perdu plus de poids encore ; ses cheveux lui arrivaient à la taille. J'ai regardé ses poignets, ses fines chevilles, le caftan blanc qu'il portait. En m'entendant entrer, il a tourné la tête, et j'ai vu à la fois les cernes bleutés sous ses yeux et le rouge pâle d'une encre à lèvres qui maculait sa bouche. Il n'a pas bougé.

« Osita », a-t-il dit, et sa voix était un flot de mémoire, ma plus vieille amie. Le voir m'a transpercé la poitrine. Il me faisait l'effet d'être mourant. « Juju m'a dit que tu avais changé. »

Vivek a souri. « En pire, je sais. Ne t'inquiète pas, j'ai juste été malade. Mais je me remets.

— OK. Et... le rouge à lèvres ? » À quoi bon faire semblant de ne pas l'avoir remarqué ? Il a haussé une épaule, puis l'a laissée retomber avec indifférence. Il m'observait, curieux de voir comment j'allais réagir. « Tu sais que ça te donne l'air de... »

Vivek a ri. « Que ça me donne l'air de quoi, *bhai* ? D'un pédé ? D'une femme ? »

Gêné, j'ai écarté sa remarque d'un geste de la main. « Non, non, ce n'est pas ce que j'entendais par là. J'allais dire que ça te donne l'air différent, c'est tout. » Même moi, je ne savais si je mentais. Je ne savais pas quoi en penser. Mon cousin a croisé les bras et affiché un petit sourire narquois, ce qui m'a agacé. « Allez, quoi, ai-je ajouté. Ce n'est pas comme si je te mentais.

— Comment elle va, ta copine ? » a demandé Vivek, repoussant une mèche de cheveux derrière son oreille. J'ai tressailli, et il a souri. « Tu sais, celle qui est à Nsukka. Tu n'as jamais réussi à me dire son nom. »

Il dégageait en effet quelque chose de différent, et cela n'avait rien à voir avec son apparence extérieure. C'était une chose plus insidieuse, lovée dans ses yeux, que je n'avais jamais décelée auparavant. Pour la première fois, j'ai eu peur en sa présence. Je n'avais pas la sensation d'être dans une pièce avec mon cousin, avec l'homme que j'avais toujours considéré comme un quasi-frère, à défaut d'en avoir un. J'avais au contraire le sentiment d'être entré dans l'orbite d'un inconnu, comme si j'avais trébuché dans un autre monde et que je m'y retrouvais maintenant, hors d'haleine et en équilibre instable.

« Il n'y a pas de copine », ai-je dit. Confronté à mon propre trouble, j'ai eu recours à la vérité.

Vivek a relevé le menton, avec dans les yeux un éclat légèrement triomphant. « OK, a-t-il répondu. Ça te fait du bien de ne plus mentir ? »

J'ai froncé les sourcils. Il y avait dans sa voix une note à peine perceptible qui me déplaisait. « Tu es fâché contre moi ? » lui ai-je demandé. Il a paru vexé et a détourné le regard, se dirigeant vers le lit et s'y asseyant, ses pieds nus posés sur le tapis à motifs.

« Je ne sais pas. Peut-être. » Il a levé les bras et les a laissés retomber sur les draps. « Putain, oui. » Il m'a observé et ses yeux étaient des trous dans son visage. « Je t'en veux parce que tu m'as abandonné, tu vois ? Tu m'as simplement... jeté. »

J'ai soudain revu Vivek assis sur le perron du bungalow des domestiques, larmoyant et contrit tandis que je m'éloignais de lui. « Nous étions des enfants », ai-je dit sans grande conviction.

Mon cousin a ri. « Ça fait bien longtemps que nous ne sommes plus des enfants. Je n'ai plus eu de nouvelles de toi après le village, fini. Je croyais que tu m'aurais contacté. »

L'atmosphère de la pièce était pesante et silencieuse. Il ne portait aucune accusation, pas encore, mais je les percevais malgré tout, comme des piqûres d'épingle sur ma peau. « Je n'avais pas l'intention de disparaître comme ça », ai-je répondu, incapable de poursuivre.

« En tout cas, j'ai eu l'impression que tu ne voulais pas me voir. Je me suis dit que tu étais peut-être dégoûté.

— Vivek...

— J'ai eu l'impression de te dégoûter. » Un coin de sa bouche se contracta. « Crois-moi, je sais quel effet ça produit, venant de toi. J'en ai déjà fait l'expérience. » Je me suis souvenu de la façon dont je l'avais regardé après l'incident avec Elizabeth : il avait raison, à l'époque, il m'avait dégoûté, mais seulement parce que j'avais perdu Elizabeth.

« Je suis désolé, lui ai-je dit. Ce qui s'est passé dans le bungalow des domestiques n'était pas ta faute. Tu ne pouvais pas contrôler ce qui t'arrivait.

— Ces excuses viennent trop tard, a répliqué Vivek. Je n'en ai plus besoin. Je sais que ce n'était pas ma faute. »

Il a soupiré et m'a dévisagé. « Pourquoi tu es venu ici ? Qu'est-ce que tu veux ? »

J'avais honte à présent. Je n'étais pas venu voir s'il allait bien ; j'étais venu parce que j'avais besoin de lui, et je commençais tout juste à saisir l'ampleur de mon incroyable égoïsme. « Je suis un imbécile, ai-je déclaré à voix haute. Tu as raison, je n'aurais pas dû venir. » Je commençais à tourner les talons quand Vivek s'est levé.

« Attends, attends. Je n'ai pas dit ça. Sérieusement, je veux savoir. Pourquoi es-tu là ? »

Je ne me suis pas retourné vers lui. Il était plus facile de raconter mon histoire si je ne le regardais pas, si je regardais plutôt le mur, la fenêtre, les arbres au-dehors. « C'est idiot », ai-je répondu et, horrifié, j'ai senti des larmes cuisantes me monter aux yeux. « Ça n'a pas d'importance.

— Osita. » La voix de Vivek était une règle graduée, plate et dure. « Dis-moi. »

C'est donc ce que j'ai fait, d'une petite voix mal assurée : j'ai parlé de la boîte de nuit sombre et exigüe où je m'étais rendu le week-end précédent, du jeune étudiant qui s'était penché pour m'embrasser dans un recoin enfumé, de la façon dont je m'étais laissé faire, dont je l'avais laissé faire alors que n'importe qui pouvait nous voir, dont j'avais laissé sa langue s'enfoncer dans ma bouche ; et je lui avais même rendu son baiser avant de retrouver mes esprits, de le repousser et de partir. J'ai raconté comment, le lendemain, rayonnant et enthousiaste, il avait essayé de m'en parler, à quel point j'avais été pris de panique : que me croyait-il capable de lui offrir ? Dans quel monde croyait-il que nous vivions, un monde où il était sans

danger d'agir de la sorte ? Je l'ignorais. J'ai raconté que j'avais menti quand il avait abordé le sujet, affirmant que je n'avais aucun souvenir de l'incident, mettant mes actions sur le compte de ce que nous avions bu. La façon dont son visage s'était décomposé, blessé et empreint d'une solitude neuve.

« Tu étais le seul à qui je pouvais me confier, ai-je dit à Vivek, les yeux baissés vers mes mains. Alors je suis venu jusqu'ici. »

Il est demeuré silencieux pendant un instant. « Pourquoi fallait-il que tu te confies à qui que ce soit ? a-t-il fini par demander. Pourquoi n'as-tu pas gardé ça secret ? Ce n'est pas ce que tout le monde fait, peut-être ? »

J'ai ouvert la bouche pour répondre, puis l'ai refermée parce que je ne savais pas comment l'expliquer – la chose que le baiser avait exhumée en moi, son intensité, le fait que je ne puisse pas la faire taire. Il fallait que j'agisse, que je lui laisse la place de se déployer, et Vivek était le seul endroit où je me sentais en sécurité.

« C'est donc pour ça que tu es venu ? a-t-il poursuivi. Est-ce que tu as honte ? Tu n'as pas envie d'être comme ça ? »

J'ai lâché une exclamation moqueuse, sans pour autant me tourner vers lui. « Comment suis-je censé répondre à ça ? Tu veux que je te dise franchement que je n'ai pas envie d'être comme toi ? »

La voix de Vivek s'est faite glaciale. « Si c'est vrai, pourquoi ne pas le dire ? C'est quoi, ton problème ? Avant, ça ne t'embêtait pas de le dire. »

Je suis resté muet.

« Sais-tu au moins ce que je suis ? » Son ton était maintenant assombri par le dédain ; je le dégoûtais. « Finalement, oublie ça. Tu es venu ici pour quoi, au juste ? Pour que je t'aide à te sentir mieux ? Même après la façon dont tu m'as traité, histoire que je te dise, "Oh, ne t'inquiète pas, Osita, ce n'est pas grave d'être comme ça" ? » Le son de sa voix se rapprochait, mais j'ai gardé les yeux rivés sur le mur. Vivek m'a poussé dans le dos. « C'est pour ça que tu es venu ? Histoire que *j'arrange ça pour toi* ? »

Il m'a poussé de nouveau, et j'ai trébuché en avant, me rattrapant contre le carreau de la fenêtre. Je ne pouvais pas l'éviter ; il n'y avait nulle part où aller, alors je lui ai fait face. Mon cousin était furieux. Ses yeux étaient durs, étincelants, ses lèvres serrées. Je comprenais sa colère – après ce que je lui avais dit au village, revenir ainsi pour lui avouer que j'étais en fin de compte précisément ce que j'avais nié être avait dû lui faire l'effet d'une

trahison. Je l'avais rejeté d'un coup de pied, et j'étais revenu en rampant pour qu'il accepte de me voir. J'ai songé à faire marche arrière, à affirmer que le garçon rencontré en boîte s'était trompé, mais il était trop tard : nous saurions tous deux que je mentais et, autant ce mensonge m'attirerait le mépris de Vivek, autant je m'en voudrais davantage encore.

« Tu n'as aucune honte, a-t-il craché. Qu'est-ce que tu attends de moi ? »

Par le passé, je connaissais la réponse à cette question. J'avais juste voulu parler à quelqu'un qui comprendrait, mais, maintenant, confronté à lui et sa bouche marquée par l'épuisement, je me suis stupéfié moi-même. J'ai regardé ma main se refermer autour de son poignet, mes doigts meurtrissant sa peau tandis que je m'élançais en avant et l'embrassais si brutalement que nos dents se sont heurtées, l'embrassais ainsi que j'en avais eu l'envie depuis le jour où je l'avais vu assis sur mon lit dans la maison de mes parents, depuis que je m'étais réveillé cette nuit-là avec ses cheveux sur mon bras et son corps si près du mien. Lorsque mon autre main s'est contractée autour de sa nuque, les pupilles de Vivek se sont dilatées. De sa main libre, il m'a frappé à la poitrine, a essayé de se dégager, mais je ne pouvais pas le lâcher. Nos yeux, quatre tourbillons affolés, étaient soudés. Il a arraché son visage du mien. Je retenais encore sa nuque et son poignet.

« Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que tu fais ? »

Sa voix tremblait violemment. J'aurais dû le lâcher – j'aurais vraiment dû le lâcher, mais je n'en ai rien fait.

« Je ne sais pas. » Mon souffle caressait son visage, tant il était proche. Je ne pouvais détourner le regard. Ses yeux ont vacillé, décortiquant la peur qui était dans les miens. « Je ne sais pas », ai-je répété. Je commençais à vraiment m'effrayer du pas que je venais de franchir. Lentement, j'ai libéré son poignet et glissé mes doigts près de son oreille pour les plonger dans ses cheveux, avant de tenir son crâne entre mes deux mains. J'avais la sensation que des fourmis brûlantes frémissaient sous ma peau, me parcouraient tout le corps. Je m'efforçais de ne pas penser à mon humiliation prochaine, lorsqu'il s'écarterait, lorsqu'il me dévisagerait avec un dégoût neuf. J'ai retenu sa tête afin qu'il ne puisse pas bouger, pas tout de suite – j'étais plus fort que lui –, et j'ai de nouveau approché mes lèvres des siennes. J'ignore pourquoi ; je n'avais pas eu l'intention de faire quoi que ce soit de ce genre, je n'avais rien projeté.

Je l'ai embrassé comme si je voulais chasser toute incertitude, lentement

et gentiment, emplissant ma bouche d'une supplication pour la déverser dans la sienne. Il avait une odeur d'herbe, de vent et de vêtements séchés au soleil. Peu à peu, je l'ai senti se détendre, et le soulagement s'est emparé de moi. Sa bouche s'est faite plus douce et il s'est mis à me rendre mon baiser, sa main pareille à une fleur affaissée contre ma poitrine, de la légèreté d'un pétale, tremblante et comme agitée par une brise. J'ai cessé de l'embrasser et lâché sa tête avant de laisser mes bras pendre le long de mon corps. Il pouvait partir s'il le voulait, il pouvait s'en aller.

Vivek se tenait là, la main toujours posée sur mon torse, sa respiration irrégulière. Il avait incliné la tête et des boucles noires tombaient sur le col brodé de son caftan, se détachant sur les fils d'argent. Il paraissait réfléchir, alors je suis resté immobile, les yeux baissés vers lui, attendant qu'il prenne une décision. J'ai délibérément fait le vide dans mon esprit, sauf pour songer à lui, car je savais que je perdrais peut-être la raison à l'idée de ce que je venais de faire dès que je me mettrais à penser de nouveau.

Les minutes se sont écoulées. Vivek restait muet ; ses pensées à lui suivaient un cours rapide et invisible, trop éloigné de moi. J'ai rassemblé mon courage, puis glissé ma main droite le long de sa braguette. Mes doigts ont frôlé l'étoffe tendue du pantalon et il en a eu le souffle coupé, levant vers moi des yeux bouleversés. J'ai été soulagé de découvrir qu'il était vraiment prêt, de savoir que je n'étais pas le seul à l'être. Il a chuchoté mon nom, et je l'ai regardé fixement, sans bouger. J'ai saisi sa main gauche et l'ai attirée à moi, la plaquant sur mon jean afin qu'il voie à quel point j'étais dur, à quel point c'était douloureux. Mon cousin, frémissant, a pris appui sur moi, sur ma main et contre moi, et mon corps entier est devenu un violent frisson.

« Tu vois ? » ai-je murmuré. Je ne savais pas de quoi je parlais, simplement de désir, sans doute, mais Vivek a hoché la tête comme si cela lui semblait évident.

« OK, a-t-il dit avant de se détourner de moi. O.K. »

Il a traversé la pièce et s'est couvert le visage de ses mains, étirant sa peau vers le bas. « Est-ce qu'on peut juste s'étendre un instant ? Il faut que je m'étende.

— Bien sûr. » Je me suis efforcé d'adopter un ton calme.

« OK. Merci. » Il s'est mis au lit et s'est allongé sur le dos, drapant ses avant-bras sur ses yeux. J'ai hésité avant de me coucher à côté de lui, puis

j'ai observé le plafond. Je l'entendais près de moi, prenant des inspirations longues et mesurées. Il essayait de s'apaiser.

« Est-ce que c'est réel ? » a-t-il demandé.

Je savais exactement ce qu'il voulait dire. C'était comme si nous nous étions écartés de tout ce que nous connaissions auparavant pour pénétrer dans tout à fait autre chose, à croire que ce qui venait de se produire n'aurait pu arriver que de ce côté-ci, pas de l'autre.

« Oui et non, ai-je répondu d'une voix hésitante. C'est comme tu veux. »

Vivek a tourné la tête et découvert ses yeux pour me dévisager. « Est-ce que tu l'as déjà fait ? »

J'ai failli rire. Nous étions si loin de l'époque où il était le puceau et que j'étais celui qui se moquait de lui. Maintenant, c'était comme si je repartais de zéro, comme si j'étais parfaitement ignorant.

« Non, ai-je admis. Jamais. Et toi ? »

Il n'a pas cillé. « Si. »

J'ai été surpris par l'élancement qui m'a transpercé. « Oh. OK. »

Vivek a roulé sur son flanc et posé la main sur ma joue, m'obligeant à tourner mon visage vers lui. « Tu es jaloux ? » Il semblait amusé.

« Va te faire foutre », ai-je répondu, et il a ri, moqueur.

« Tu es jaloux », a-t-il chantonné ; puis il m'a embrassé, a soulevé ma chemise, touché mon ventre, plongé les doigts à l'intérieur de mon jean. « Ne sois pas jaloux », a-t-il chuchoté, tandis que ces mêmes doigts sortaient mon sexe de mon pantalon. Mon corps s'est cambré vers le plafond et Vivek a incliné la tête tant et si bien que sa chevelure est devenue une ombre renversée en travers de mes hanches.

J'ai succombé à sa bouche.

Jamais je n'avais fait l'expérience d'une terreur et d'un plaisir aussi limpides. Comment était-il possible que le garçon qui m'avait autrefois ébréché une dent soit le même dont la joue était à présent pressée contre mon nombril ? Je percevais ma honte, telle une ombre dans ma poitrine, mais elle était vague, insignifiante. Je m'en moquais. Je m'en moquais. Je le referais, du début à la fin, pour lui, toujours pour lui. J'ai empoigné sa tête et poussé un cri tout en jouissant, mon corps entier pareil à un fil dénudé. Vivek s'est redressé et m'a enlacé. Je ne pouvais pas m'arrêter de trembler.

« Hé, du calme. » Il a resserré son étreinte. « Osita, tout va bien. Tout va

bien. Allez, respire. »

Mes doigts étaient agrippés à l'étoffe de son caftan et chacun de mes muscles était comme contracté. Il a posé son front contre le mien, et sa peau était fraîche. « *Bhai*, a-t-il murmuré. Détends-toi. »

Pour une raison qui m'échappe, j'ai eu envie de le frapper. Je n'aurais su dire s'il me réconfortait ou me retenait de force, mais il avait beaucoup plus de vigueur que ce à quoi je m'étais attendu. Je pouvais à peine bouger dans ses bras. J'avais été si bête de croire que c'était moi qui, un peu plus tôt, le retenais de force, de croire que j'étais le plus vigoureux de nous deux. Il était resté entre mes mains parce qu'il en avait envie, non parce que je l'y contraignais. J'avais été vraiment bête, un point c'est tout. Je me suis débattu, mais il a refusé de me libérer.

« Lâche-moi », ai-je ordonné, et j'ai senti ma gorge se déformer, pleine de sons étranglés. « Je suis là. Tout va bien. Laisse-toi aller, *bhai*. » Mon visage était appuyé contre sa poitrine et, quand le cri a réussi à sortir de ma bouche, il a sombré contre son corps, ce qui a assourdi son intensité. Je sanglotais – des sanglots idiots, embarrassants –, et Vivek a posé les lèvres au sommet de mon crâne. « Tu es en sécurité, a-t-il murmuré. Ce n'est que moi. C'est juste toi et moi. »

Nous sommes restés ainsi étendus jusqu'à ce que les larmes se soient toutes extraites de moi, jusqu'à ce que nous nous endormions tous deux, humides de nos sels mêlés.

Vivek

Si je n'aimais pas déjà Osita, je l'aurais aimé pour ce seul soir-là. Pour être venu me trouver, pour m'avoir ramené à la raison par ses baisers. Pour s'être entièrement, violemment ouvert, pour m'avoir confié son secret.

Plus tard cette nuit-là, je me suis réveillé alors qu'il m'embrassait dans le cou en prenant son temps. C'est avec douceur qu'il a empoigné mon caftan pour le retrousser, avec douceur qu'il m'a touché de ses mains humectées de salive, qu'il m'a pénétré – on aurait pu croire que c'était ma première fois, pas la sienne.

Les draps glissaient de manière infime sous nos corps. J'ai tourné la tête pour le regarder. « Je ne vais pas me briser, tu sais. »

Osita s'est lentement balancé en moi. « Je sais.

— Je suis sérieux. » J'avais du mal à réfléchir, tant sa peau m'enveloppait. « Tu n'es pas obligé d'y aller mollo. »

Il s'est enfoncé davantage, merveilleusement, un centimètre après l'autre, et j'ai gémi. « Je sais, a-t-il répété d'une voix chargée d'émotion. Pour l'instant, prends déjà ça. »

Je sais ce qu'il se dit des hommes qui laissent d'autres hommes les pénétrer. Des choses horribles ; des mots horribles. On les traite de femmes, comme si cela aussi était censé être horrible.

J'entendais cela depuis le collège, et je savais ce que cette nuit-là devait supposément faire de moi. Moins qu'un homme – une créature répugnante, une créature faible et honteuse. Mais si ce plaisir était censé m'empêcher d'être un homme, alors cela m'allait. Les autres pouvaient penser ce qu'ils voulaient. Pour ma part, je prendrais la lumière aveuglante du contact de ses mains, la paix bénie que je goûtais à le sentir si proche, et je cesserais d'être un homme.

Je n'en avais jamais été un, de toute manière.

OceanofPDF.com

Juju ne savait pas qu'elle avait un demi-frère, jusqu'au jour où elle le vit de ses propres yeux.

Elle s'était rendue au bureau de poste, situé à deux bus de chez elle et bondé à cause du marché au poisson qui se trouvait en face. Maja avait conseillé à Juju de ne jamais prendre un *okada* dans ce quartier – les chauffeurs conduisaient si imprudemment, c'était dangereux –, ainsi, lorsqu'elle descendit du bus, elle termina son trajet à pied en évitant des motocyclettes qui roulaient à toute allure et en longeant sur la pointe des pieds des caniveaux nauséabonds. L'air avait une odeur d'eau de mer putride.

Juju projetait de troquer certains de ses livres et de dénicher quelque chose pour Elizabeth au marché d'occasion à ciel ouvert qui se tenait tous les samedis au bureau de poste. « Vois s'il y a des Pacesetters¹¹ », avait dit Elizabeth. Depuis peu, Juju avait avec elle une liaison amoureuse qu'elles cachaient à leurs parents respectifs, et elle se sentait coupable de ne pas être assez présente. Elle était presque convaincue que son père avait une maîtresse et que ses parents ne lui en parlaient pas, ce qui était absurde, étant donné que ce secret était trop gros, trop flagrant. Sa mère ne cessait de chuchoter au téléphone, puis de crier sur son mari lorsqu'ils croyaient Juju endormie. La voix de son père embrasait la nuit, et Juju entendait le bruit sourd et familier de ses mains qui frappaient sa mère. Elle fut surprise quand il s'en alla pour de bon – cela donnait beaucoup trop l'impression qu'il laissait son épouse l'emporter, et Juju savait de quoi il était capable –, mais elle se réjouit de ce départ, de l'atmosphère apaisée dans la maison, où sa mère et elle pouvaient évoluer un peu plus librement. Cependant, entre sa nouvelle histoire d'amour et ce qui se passait avec Vivek, Juju avait été distraite. C'était la première fois qu'elle sortait avec une fille, et il était plus facile, à certains égards, de se concentrer sur d'autres choses plutôt que sur Elizabeth et sur les sentiments terrifiants qu'elle inspirait à Juju. Malgré

tout, elle tenait à se procurer des livres pour Elizabeth. En tant que petite amie, elle pouvait au moins lui rendre ce service.

Juju, avec un sentiment de victoire, feuilletait les cinq Pacesetters qu'elle avait réussi à dénicher quand elle leva les yeux et vit son père. Déconcertée, elle lâcha gauchement l'un des livres, dont les pages affolées voletèrent. Charles était à côté d'une petite femme aux larges hanches et au tissage¹² auburn. Il tenait par la main un garçonnet de cinq ou six ans. La ressemblance entre Charles et l'enfant était si frappante que Juju comprit immédiatement qu'elle avait sous les yeux l'autre famille de son père. Elle recula d'un pas, se fondant dans la foule qui l'entourait, y disparaissant. Il était censé être à Onitsha, songea-t-elle. Pour affaires. Et pourtant il était là, dans la ville où ils vivaient, avec cette femme et ce petit garçon.

Sa première pensée fut de rentrer précipitamment chez elle et d'en parler à sa mère. Elle se frayait déjà un chemin entre les gens pour se diriger vers l'arrêt de bus, quand un haut-le-cœur la saisit : sa mère était déjà au courant. Rien de surprenant à ce qu'il soit parti. Il avait une autre vraie famille chez qui rentrer, et il n'avait même pas besoin de quitter Ngwa pour la rejoindre. Juju se retourna pour jeter un coup d'œil à son père ; la femme lui souriait, ses dents brillant comme dans une publicité pour Colgate. Cette joie éclatante donna envie à Juju de ramasser une pierre et de s'en servir pour fracasser le visage de cette femme.

Quelques jours plus tôt seulement, elle s'était pressée contre la porte de la salle de bains et avait observé sa mère qui pleurait sans bruit tout en s'arrachant une molaire décolorée avec une paire de petites tenailles. La mâchoire de Maja était restée enflée pendant un moment – elle avait dit à Juju que la dent était infectée, ce qui était vrai, mais c'était aussi à cause d'une bagarre avec Charles. Elle dissimula l'ecchymose sous du maquillage.

« Mama, pourquoi tu ne vas pas voir un dentiste ? » s'enquit Juju, grimaçant à la vue de la molaire qui tomba dans le lavabo avec un cliquetis.

Sa mère se gargarisa avec de l'eau oxygénée, puis cracha un jet tourbillonnant d'écume sanglante. « Il faut voyager pour trouver un bon dentiste. Parfois même se rendre à l'étranger.

— Dans ce cas, pourquoi tu ne pars pas ? »

Les yeux de Maja étincelèrent de colère, une émotion qu'elle cachait d'ordinaire à sa fille. « Tu n'as qu'à demander à ton père ! Dis-lui que

toutes mes dents pourrissent dans ma bouche ! » Elle bouscula Juju pour sortir de la pièce et alla s'enfermer dans sa chambre, claquant la porte derrière elle et laissant sa fille seule, hésitante, dans son sillage.

À présent, après avoir vu son père au marché aux livres, Juju éprouva un sentiment de répulsion si fort qu'elle eut envie de se pencher au-dessus du caniveau et de vomir tout ce qu'elle avait avalé ce jour-là. Elle avait envie de le tuer ; peut-être le ferait-elle, si jamais il revenait à la maison. Elle empoisonnerait sa soupe ou quelque chose dans ce genre-là. Ce ne devait pas être bien compliqué, et personne ne pourrait lui dire qu'il ne le méritait pas, vu le cœur brisé de sa mère, vu sa dent ensanglantée abandonnée dans le lavabo.

Juju rentra chez elle, jeta les livres dans un coin de sa chambre, puis se mit au lit et écouta son poulx galoper en elle. Elle était trop furieuse pour pleurer, trop jeune pour sauver sa mère et l'emmener loin de ce pays et de l'homme qui l'y avait piégée. Elle hurla dans l'oreiller dont elle s'était couvert le visage, et ce fut à cet instant qu'elle éclata en gros sanglots sonores ; elle ne s'arrêta que lorsqu'elle s'endormit d'un sommeil d'épuisement.

Juju se réveilla en entendant de légers coups frappés à la porte ; leur son sinueux montait dans l'escalier depuis le rez-de-chaussée et ils s'enchaînaient, pressants. Elle gémit, roula sur son lit et se leva, puis descendit pour aller ouvrir. Vivek se tenait sur le seuil, habillé d'un jean et d'un tee-shirt vert dont le devant était décoré d'une nuée de papillons. Au-dessous, le mot *Philippines* était brodé en lettres cursives. Juju reconnut le vêtement – sa mère l'avait donné à Vivek après que Charles avait refusé de le porter. (« Nous sommes au Nigéria, avait-il dit. Personne ne s'intéresse à ton pays. »)

Vivek passa près de Juju et entra. On lui avait natté ses cheveux, qui pendaient comme un serpent entre ses omoplates. « Tu dormais ? demanda-t-il. C'est encore l'après-midi. »

La jeune fille referma derrière lui. « J'ai fait une sieste. » Elle avait l'esprit lourd et embrouillé. Vivek grimpa les escaliers quatre à quatre pour gagner sa chambre, et Juju le suivit, le regardant tournoyer et atterrir sur son lit.

« Ouah ! fit-elle. Tu as de l'énergie à revendre, aujourd'hui. »

Il la toisa de la tête aux pieds. « Contrairement à certaines, rétorqua-t-il.

Qu'est-ce qui te tracasse ? »

Juju secoua la tête. La douleur était encore trop intime, la nouvelle trop récente. Elle voulait la retenir, la garder entre les mains un peu plus longtemps avant de déplier les doigts pour l'exposer aux yeux des autres. Elle s'assit sur le lit, à côté de Vivek, puis s'affala sur le dos, les yeux rivés au plafond. « Est-ce que tu trouves que je suis une mauvaise petite amie ? » demanda-t-elle.

Vivek se tourna vers elle et, allongé sur le flanc, souleva la tête et la cala sur une main. « Avec Elizabeth ? Pourquoi tu vas t'imaginer une chose pareille ?

— Je ne sais pas. » Juju entortilla l'extrémité d'une de ses tresses entre ses doigts. « Je ne sais pas si je m'y prends bien. » Elle n'avait rien projeté de ce qui lui arrivait ; en grandissant, elle n'en avait pas pincé pour Elizabeth, contrairement à Osita. Elle avait été réticente à se lier d'amitié avec les enfants des autres Nigerwives, parce qu'elle ne croyait pas aux communautés toutes faites – on ne pouvait tout simplement pas réunir des individus au hasard et s'attendre à ce qu'ils s'entraident réellement pour la seule raison qu'ils avaient une ou deux choses en commun. Leurs mères en étaient peut-être capables, mais c'était parce qu'elles formaient une organisation officielle. Cela ne voulait pas dire que leurs enfants devaient en faire autant.

Et puis Vivek était revenu chez lui, Somto et Olunne l'avaient soutenu et, quand elles le conduisirent chez Juju, celle-ci s'emballa pour lui, si l'on peut dire – pas de la façon dont, plus tard, elle s'éprendrait d'Elizabeth, mais Vivek et elle s'entendirent d'emblée. Chacun était en accord avec l'univers solitaire de l'autre. Tout le monde s'en rendait compte ; cela ne dérangerait pas même Somto et Olunne de voir Vivek et Juju devenir proches si rapidement, sans doute parce que, en tant que sœurs, elles avaient toujours su ce que c'était que d'avoir une meilleure amie. Pour Juju, c'était nouveau ; pour Vivek, songeait-elle, cette amitié avait peut-être atténué en partie l'absence cuisante d'Osita. Mais ce dernier était maintenant de retour, et Juju avait maintenant Elizabeth. Elle n'arrivait toujours pas à croire qu'elle avait une petite amie – chacune ayant été propulsée dans la vie de l'autre grâce aux Nigerwives, qui ne se lassaient apparemment jamais de pousser leurs enfants à faire connaissance.

Ce n'était pas comme si Maja et Ruby avaient cherché à ce que leurs filles

tombent amoureuses, ni comme si elles savaient quoi que ce soit à ce sujet. Elles s'étaient contentées d'entreprendre une expérience culinaire. Elles avaient toute une liste de confitures qu'elles comptaient faire : goyaves, mangues, papayes. Peut-être même de la marmelade d'agrumes. Maja avait entraîné Juju dans cette affaire en achetant un sac de grosses goyaves vertes – de celles que la jeune fille appréciait, à la chair croquante et blanche. Ruby avait toutefois suggéré qu'il serait sans doute préférable de les mélanger avec l'autre sorte de goyaves, des petits fruits doux à la chair rose ou jaune ; Maja avait donc envoyé Juju chez Ruby afin d'en récupérer un sac. « Nous essaierons les deux recettes et nous verrons laquelle marche le mieux. »

Juju avait levé les yeux au ciel, mais elle aimait sa mère et cette expérience l'amusait, alors elle y était allée. Ce fut ce jour-là qu'elle revit Elizabeth, un jour dont elle n'oublia jamais la chaleur. Celle-ci pesait dans l'air, humide et insistante, se frayait tant et si bien un chemin à travers la peau qu'on avait même la sensation d'avoir les os brûlants. Juju prit un bus presque plein et s'assit sur le siège dépliant du contrôleur, l'arrière de ses cuisses collant au siège recouvert de vinyle déchiré. Le contrôleur, quant à lui accroupi près de la portière ouverte, était agrippé au châssis du bus, qui descendait la rue en toussotant. Juju se pencha sur le côté pour s'écarter de la femme installée à côté d'elle, qui empestait le stockfisch et la transpiration. La chaleur faisait fermenter la puanteur, l'aggravant au point qu'elle en était accablante, presque suffocante. Lorsque Juju gagna la maison de tantie Ruby, elle avait déployé le bas de son tee-shirt pour tâcher de faire venir un peu d'air sur sa peau. Comme le portail n'était pas verrouillé, elle pénétra dans la propriété et se dirigea directement vers l'entrée de derrière. Elle était ouverte, mais la porte-moustiquaire était fermée au loquet.

« Ohé ! appela-t-elle en s'épongeant le front. Il y a quelqu'un ? »

Un bruit de pas résonna dans le couloir ; puis Elizabeth apparut, toute floue derrière la toile verte de la moustiquaire. Elle était vêtue d'un short et d'un débardeur, et elle n'avait jamais paru aussi grande. Elle ouvrit, et Juju afficha un sourire poli.

« Bonjour, dit-elle tout en grimaçant légèrement, consciente de son intonation trop cérémonieuse. Je suis la fille de tantie Maja. »

Elizabeth la scruta un instant, impassible, et Juju lui rendit son regard. Elle

se rappelait le visage d'Elizabeth, mais à l'époque celle-ci avait été une enfant dégingandée, foncée de peau, avec des tresses au fil et des robes bouffantes. Elle avait à présent le crâne rasé, et Juju se surprit à observer toute cette surface de peau, depuis son cuir chevelu jusqu'à ses bras et ses jambes, même le décolleté lisse que le débardeur ne couvrait pas tout à fait. Elle ne portait pas de soutien-gorge. Juju rougit.

« Oh, tantie Maja », finit par dire Elizabeth après un silence interminable, passé à l'examiner. Sa voix était grave et mélodieuse. « Tu es Juju. Entre. » Elle s'écarta, mais l'autre jeune fille ne put franchir le seuil sans la frôler, et Elizabeth ne bougea pas davantage. Elle se contenta de sourire et de regarder Juju se glisser près d'elle. « C'est sympa de te voir », ajouta-t-elle, et la visiteuse crut détecter, dans ces mots, une pointe d'amusement.

« De même », répondit Juju.

Elizabeth referma la porte au loquet et la conduisit dans la cuisine. « Tu veux boire quelque chose ? »

Sa question sembla venir de très loin. Prêtant à peine attention à ce qu'elle disait, Juju observait ses jambes, le renflement de ses mollets satinés, le creux moelleux à l'arrière de ses genoux. Cela faisait un certain temps qu'elle examinait les filles de cette manière, en s'intéressant à la texture de leur corps, mais elle craignait toujours que celles-ci la surprennent et lisent dans ses pensées, qu'elles y découvrent des endroits que Juju elle-même avait un peu peur de découvrir. Aussi évita-t-elle de croiser le regard d'Elizabeth, au cas où cette dernière s'apercevrait que Juju avait très envie de poser ses lèvres sur sa nuque. Elle leva les yeux, les baissa, les tourna vers les murs carrelés de la cuisine, n'importe où plutôt que de dévisager directement cette belle et grande fille. Plus tard, lorsqu'elles furent ensemble, Elizabeth lui dit qu'elle n'avait jamais rien vu d'aussi adorable. Juju s'était attendue à récupérer les goyaves et à repartir, au lieu de quoi elle accepta un verre d'eau, sans savoir pourquoi, et puis elles se mirent à bavarder, de telle sorte qu'elle ne s'en alla qu'au bout de quelques heures avec les fruits.

Elles se revirent lorsque Elizabeth vint chez Juju pour apporter des pots à confiture à Maja, qui insista pour que sa fille invite Elizabeth dans sa chambre en se figurant qu'elles deviendraient amies.

Ce jour-là, Elizabeth embrassa Juju pour la première fois, rapidement, alors qu'elle s'apprêtait à sortir de la maison.

« Tu ne dois pas avoir si peur, lui dit-elle. Je t'aime bien, moi aussi. »
Et voilà, ce fut ainsi que Juju se trouva une petite amie.

« À mon avis, tu es formidable avec Elizabeth », dit Vivek, ses bras et jambes, qu'il avait longs, étalés en travers du lit de Juju. « Tu as l'impression de ne pas bien t'en tirer ? »

Juju roula elle aussi sur le côté, face à lui. « Je ne lui raconte pas tout. »

Vivek la regarda, et ses yeux étaient des mares douces et sombres qui ondoyaient sous de longs cils. « Nous ne racontons pas tout aux autres », répondit-il gentiment. Il était allongé si près d'elle que Juju sentait son souffle frôler ses pommettes. Soudain, l'air parut rempli de secrets, telle une bulle irisée qui les entourait.

« Qu'est-ce que tu ne me racontes pas ? » chuchota-t-elle, veillant à ce que sa voix reste à l'intérieur de la bulle.

Vivek tendit la main et, du pouce, lui caressa la joue. « Je te raconte tout. C'est aux autres que je ne dis pas tout.

— Tu ne dis pas tout à Osita ? »

Son regard se posa brièvement sur la bouche de la jeune fille. « Non, reconnut-il après une pause, reportant ses yeux sur les siens. Pas tout. »

Le sang monta au visage de Juju. Elle avait cru qu'il avait oublié – presque cru qu'elle avait rêvé – ce qui s'était produit le lendemain de la visite d'Osita, venu chez elle en quête de Vivek. Juju avait respecté l'intimité des garçons et vaqué à ses occupations en essayant de ne rien entendre de ce qui se passait dans la chambre en face de la sienne. Le matin, elle s'était réveillée tôt, avait fait du thé, puis s'était assise à sa fenêtre pour contempler les oiseaux dans le jardin de sa mère. Quand sa porte s'était ouverte dans un grincement, elle sut d'emblée que c'était Vivek. Il s'était approché de la banquette située sous la fenêtre, avait déposé un baiser au sommet du crâne de Juju avant de s'asseoir à côté d'elle, emmêlant ses jambes aux siennes. Il était torse nu et sentait le sexe. Juju se pencha en avant et l'embrassa pour la première fois, sa tasse de thé entre eux, son souffle âpre et adouci par la menthe. Elle ne savait pas si Vivek en fut surpris, mais il lui avait rendu son baiser, son haleine matinale aigre sur leurs langues, avant de s'interrompre et de lui mordiller le nez. « Bonjour », dit-il en lui prenant la tasse des mains pour boire à petites gorgées, ses cheveux ébouriffés et sombres. Il regarda par la fenêtre et le soleil matinal

darda ses rayons sur son visage ; Juju s'interrogea : pourquoi venait-elle de l'embrasser ? Peut-être parce qu'il avait été à elle et qu'elle savait à présent qu'il ne l'était plus, ou peut-être ne l'avait-il jamais été. Mais Vivek ne mentionna jamais ce baiser et, même maintenant, Juju se demandait s'il y avait vraiment fait allusion ou si elle s'imaginait des choses.

« Qu'est-ce que tu caches à Elizabeth ? s'enquit-il.

— Je ne lui parle pas d'Osita et toi. »

D'amusement, les coins de la bouche de Vivek se relevèrent. « Pourquoi ?

— Ce ne sont pas ses affaires, et tu sais comment elle est à ton sujet. » Il avait fallu beaucoup de temps à Elizabeth pour pardonner à Vivek ce qui s'était produit dans le bungalow des domestiques avec Osita des années auparavant. Juju avait dû lui expliquer à maintes reprises les absences du garçon, expliquer qu'il n'avait pas su ce qu'il se passait, qu'il ne s'en souvenait même pas. « Et tu sais comment elle est au sujet d'Osita. C'est juste que... je ne peux pas me fier à elle, car elle risque de réagir bizarrement à l'idée que, tous les deux, vous êtes...

— Amants.

— Ouais. »

Vivek observa son visage un instant. « Mais c'est ta petite amie. Tu ne crois pas que tu devrais lui faire confiance ? »

Juju roula sur le dos, se détournant de lui. « Parlons d'autre chose », déclara-t-elle. Elizabeth et elle discutaient rarement de leur relation amoureuse. Elles étaient ensemble, certes, mais à qui pouvaient-elles l'annoncer ouvertement ? Et si on ne pouvait pas même en informer qui que ce soit, tout cela était-il réel ou bien seulement une histoire qu'elles se racontaient à elles-mêmes ? Parfois, Juju trouvait plus facile de considérer qu'elles étaient des amies proches, comme le faisaient les autres. Par conséquent, une question la préoccupait à présent : fallait-il qu'elle parle à son amie intime de ce qui s'était passé avec Vivek ce matin-là ? C'était juste un baiser, il ne comptait absolument pas, aussi Juju garda-t-elle le silence.

« Bon », reprit Vivek. Elle sentait ses yeux posés sur sa joue. « Qu'est-ce que tu me caches ? »

Juju fixa le plafond du regard et les larmes lui brouillèrent bientôt la vue. « Mon père a une maîtresse.

— Quoi ? » Vivek se rapprocha d'elle et plaça la main sur ses tresses.

« Comment tu le sais ?

— Mes parents n’ont pas cessé de se bagarrer et de crier. Et aujourd’hui, je l’ai vu au marché aux livres avec son... avec son *autre famille*, Vivek. Avec une femme et un petit garçon. » Les larmes s’échappèrent de ses yeux et coulèrent sur ses joues, se répandant dans ses oreilles. Vivek en essuya quelques-unes.

« Je suis tellement désolé, murmura-t-il. Viens. »

Juju lui enlaça le cou et sanglota contre son épaule. « J’ai l’impression d’être une erreur, dit-elle d’une voix étouffée, chargée d’émotion. Il a toujours voulu un garçon. Si j’en avais été un, il ne frapperait peut-être pas autant Mama.

— Chut, ne dis pas ça. Ce n’est pas vrai. »

Juju tâcha de cesser de pleurer, sans y parvenir. « Il nous déteste, gémit-elle. Il nous a remplacées, il refuse que Mama rentre dans son pays, elle a les dents qui tombent, il la bat sans arrêt, et je ne peux rien faire, Vivek, je ne peux rien faire *du tout*. » Sa voix s’étrangla, des nœuds de douleur lui obstruant la gorge, et Vivek se contenta de la serrer plus fort, de chuchoter à son oreille, d’étreindre son corps contre le sien. Juju pleura dans ses bras pendant des heures, alors que l’après-midi cédait lentement la place au soir, que la lumière du jour baissait, que le soleil se couchait, et Vivek ne la lâcha pas une seule seconde.

11. Collection de cent trente romans populaires écrits par d’éminents auteurs africains (principalement nigériens, mais pas seulement), publiés en livres de poche par les Éditions Macmillan entre 1977 et 1989.

12. Méthode consistant à « tisser » (ou coudre) des mèches naturelles ou synthétiques à des cheveux tressés à la base du cuir chevelu, et son résultat.

Ebenezer connaissait bien son métier.

Cela faisait quinze ans qu'il rechapait et rafistolait des pneus au même carrefour depuis tout ce temps. Il travaillait vite de ses mains et il était fiable. Même des clients qui auraient pu aller trouver un réparateur plus proche de chez eux se rendaient jusqu'à Chief Michael Road simplement pour lui confier leurs véhicules. Tous les conducteurs d'*okadas* le préféraient aux autres rechapeurs de pneus car Ebenezer n'essayait jamais de leur faire payer trop cher ; parfois, si leurs affaires allaient mal, il leur faisait crédit. Ils l'appelaient *Dede*, et quand ses concurrents cherchaient à lui créer des ennuis, les motocyclistes intervenaient et tout était réglé.

Les conducteurs d'*okadas* formaient une bande, ainsi qu'on s'en apercevait bientôt si on en renversait un sur la chaussée. Les garçons encerclaient alors la voiture et empêchaient le chauffeur de s'échapper, brisant ses vitres et cabossant ses portières s'ils le jugeaient bon. Malgré tout, Ebenezer les aimait bien. Ils étaient bruyants et rudes, mais c'étaient des jeunes gens, et ils lui rappelaient ses frères cadets.

Sa femme, Chisom, était commerçante au marché situé au bout de la rue, où elle vendait du tissu et cousait des vêtements. Cela faisait six ans qu'ils étaient mariés, mais ils n'avaient pas d'enfant, ce qui était devenu un problème depuis un an ou deux. La famille d'Ebenezer tenait Chisom pour responsable, affirmant qu'elle était stérile ou maudite, que, par sa faute, quelque chose avait bloqué son utérus. Ils ne l'avaient jamais aimée car, avant d'épouser Ebenezer, elle s'était toujours débrouillée seule.

« Fais attention avec les femmes dans son genre, l'avait prévenu l'un de ses frères. Elles se prennent vite pour des hommes et, sans que tu t'en aperçoives, elles essaient de gérer le ménage, comme si tu étais leur boy. »

Ebenezer n'avait tenu aucun compte d'eux. Il voulait une épouse qui ait le sens des affaires, pas quelqu'un qui passerait ses journées assise à la maison en attendant qu'il subvienne à tous leurs besoins. De plus, elle se moquait de sa balafre et ne le trouvait pas laid. Une femme comme Chisom se

concentrerait sur son commerce, il le savait, parce que c'était ce qu'elle avait toujours fait. Même s'ils avaient un bébé – non, *quand* ils en auraient un –, Ebenezer savait déjà qu'elle l'attacherait dans son dos, comme les autres femmes qui travaillaient au marché, et qu'elle poursuivrait tout simplement son activité. Il se voyait fondant une famille de bosseurs qui se hisseraient dans le monde, mais l'absence d'enfant entravait cette vision. Partout les murs étaient couverts d'affiches et de publicités destinées aux familles et qui s'efforçaient de convaincre les gens d'avoir moins d'enfants, alors qu'Ebenezer et Chisom se démenaient pour en avoir ne serait-ce qu'un. C'était humiliant.

Un jour, après qu'ils s'étaient disputés à ce propos, elle leva les bras au ciel.

« Chaque fois, c'est moi qui vais au docteur. *Ah-ahn !* J'en ai marre. Et toi, pourquoi t'irais pas, pour voir si le problème vient pas de toi, hein ? »

Ebenezer, stupéfait, eut un mouvement de recul. Avant qu'il puisse même répliquer, elle se retourna dans leur lit et tira son pagne à elle pour s'en couvrir, faisant mine de s'endormir. Il resta assis là quelques minutes et, quand enfin il eut réfléchi à quoi lui dire, il lui parut puéril de la réveiller et il se coucha lui aussi. Quelques jours plus tard, lorsqu'il mentionna cette conversation à l'un de ses frères, celui-ci s'esclaffa.

« *Shey*, qu'est-ce que je t'avais dit ? Et voilà qu'elle te met ça sur le dos parce que son ventre est stérile. Tu vois à quoi ça t'a mené ? » Il alla le répéter au reste de la famille si bien que, à partir de ce moment-là, tout le monde se mit à blâmer Chisom et à dire à Ebenezer que son épouse était décidément une bonne à rien.

Ce fut pour cette raison que Chisom cessa de parler à son mari et qu'ils commencèrent à se côtoyer à la manière d'inconnus. Elle manquait à Ebenezer, mais il estimait qu'il n'avait pas à s'excuser d'avoir raconté ses problèmes maritaux à sa famille. Quant à Chisom, voici ce qu'elle se disait : s'il savait déjà ce que les siens pensaient d'elle, pourquoi se confier à eux et leur donner plus d'armes contre elle ? Par conséquent, grandit entre eux un silence qu'Ebenezer était trop orgueilleux pour rompre.

Il se mit à regarder davantage les autres femmes – pas de façon délibérée, simplement en s'interrogeant paresseusement sur le genre d'épouses qu'elles auraient fait, songeant à quoi ressemblerait sa vie s'il s'était marié avec l'une d'elles et qu'ils avaient eu des enfants. Il y avait une femme

originnaire de la ville d'Abiriba qui tenait une petite gargote de l'autre côté de l'intersection où il travaillait. Tout le monde l'appelait Mama Ben, et elle cuisinait les meilleurs haricots qu'Ebenezer ait jamais mangés. Elle avait peut-être quatre ou cinq enfants, il n'en était pas certain, et elle était encore jolie : dotée d'une peau très claire, d'un sourire agréable, elle s'habillait bien. Ebenezer se demandait donc quel genre d'existence il mènerait s'il était son mari, avec tous ces enfants et une femme dirigeant sa propre affaire, comme il l'avait toujours souhaité.

Il se mit à fréquenter de plus en plus souvent la gargote de Mama Ben, s'asseyant à la table ronde en plastique, avec du carton plié sous l'un des pieds pour l'équilibrer. Elle l'accueillait toujours avec un sourire, ainsi qu'elle le faisait pour chacun de ses clients, et même s'il était tentant de croire que celui qu'elle lui adressait était différent, spécial, Ebenezer savait que ce n'était pas le cas. Il était malgré tout plaisant de s'asseoir là, de boire du Pepsi et de bavarder avec le reste de la clientèle. Mama Ben le regardait comme s'il n'avait pas de cicatrice sur le visage, et Chisom était la seule autre femme qui s'était comportée ainsi. Ebenezer restait à la gargote jusque tard, gardant l'œil sur le trottoir d'en face au cas où un client s'arrêterait, puis il rentrait chez lui d'un pas nonchalant, plein de bonne volonté et de contentement. Il ne prêtait pas attention au silence de son épouse et allait se coucher avec, en tête, le souvenir du sourire de Mama Ben.

Un soir, alors que les autres clients étaient partis, il lui proposa de lui donner un coup de main dans la cuisine, ce qui lui fournit une excuse pour se retrouver seul avec elle. Là, à l'arrière, dans un recoin, il lui débita de douces bêtises, elle gloussa et il embrassa son cou transpirant. Elle avait un goût de sel. Cette nuit-là, dans l'obscurité de son lit, il tendit la main et tira à lui la hanche de Chisom, qui lui céda ; mais, tout le temps que cela dura, ce ne fut pas à elle qu'il songea. En réalité, à un moment, il ne parvint qu'au prix d'un gros effort à prononcer son nom, et seulement parce qu'il ne connaissait pas le vrai prénom de Mama Ben ; et puis, qu'est-ce qu'on pouvait bien lancer d'autre quand on était au lit, hein ?

Malgré tout, Chisom dormit aussi loin de lui que possible sur le matelas, même après qu'ils eurent fait l'amour. Le lendemain matin, elle ne lui décrocha pas un mot, mais cette fois Ebenezer s'en moquait. Il ne songeait même plus à Mama Ben. Non, la femme qui occupait à présent ses pensées était une vendeuse d'oranges qu'il avait aperçue la semaine précédente,

pourvue d'une voix douce et d'un fessier qui roulait de manière séduisante sous son pagne. Elle avait fait irruption dans son rêve, ce qu'il considérait comme un signe. Elle avait, semblait-il, les hanches de quelqu'un qui pouvait facilement avoir des enfants. Ebenezer s'était réveillé avec une érection, et il pensa à cette femme tout en prenant un petit déjeuner rapide composé de pain et de thé. Il la chercha des yeux en se rendant au travail et pendant qu'il s'occupait du premier client de la journée, mais il ne la vit pas. Le client en question, employé à l'Emerald Bank située à deux pas, transpirait dans sa chemise boutonnée ; il était occupé à papoter avec une collègue qu'il avait prise en voiture, une femme de petite taille avec des tresses épaisses, serrées près du crâne, et une jupe en polyester nettement repassée.

« Je sais que le directeur a peur que je lui prenne son travail, disait l'employé de banque. Et pourquoi pas ? Ce type est un fainéant ! Je serais capable de remplir les mêmes tâches que lui, si seulement on m'en donnait l'opportunité. C'est la clé du succès, tu sais. » Composant son visage pour arborer le sérieux d'un homme qui prodigue de précieux conseils de vie, il baissa les yeux vers sa collègue. « Retiens bien ce que je vais te dire. Dans la vie, c'est l'opportunité qui t'assurera la réussite. Quand tu vois la porte s'ouvrir, il faut que tu entres ! Je suis sûr que ton mari en a fait l'expérience. Pose-lui la question. Il sait forcément. »

Elle lui décocha un regard mauvais qui échappa complètement à l'homme, car son attention avait été détournée par une autre femme, laquelle passait devant la gargote de Mama Ben sur le trottoir d'en face. Elle était grande et ses longs cheveux, évoquant ceux de Mammy Water¹³, étaient tressés en deux nattes qui lui tombaient dans le dos ; elle portait une robe fleurie qui lui arrivait aux mollets. Ses sandales étaient ordinaires et marron, mais ses orteils étaient vernis en rouge vif. Elle marchait comme un mannequin et elle en avait l'allure, avec ses bras maigres et ses pommettes saillantes. L'employé de banque la reluqua, puis, avançant les lèvres, fit des bruits de baisers dans sa direction. Constatant qu'elle ne se retournait pas, il cria : « Eh, grande nénette ! Viens, que je te grimpe un peu dessus ! » Il éclata d'un rire tonitruant, comme s'il avait lancé la remarque la plus spirituelle qui soit. « Ce sont tes cheveux ? continua-t-il.

— Qu'est-ce que c'est que cette question stupide ? l'interrompit sa collègue. Tu crois vraiment que ce sont les siens ? »

L'homme lui adressa un regard méprisant. « Ce n'est pas parce que tes cheveux ressemblent à des manches à balai cassés qu'une autre ne peut pas se faire pousser les siens. »

Elle ne releva pas l'insulte. « Aussi longs que ça ? *Abeg*, c'est du tissage. Un peu de jugeote !

— C'est faux, j'ai déjà vu des tas de nanas qui avaient les cheveux longs.

— *Biko*, elles ont toutes du tissage ! T'es bête, ou quoi ?

— Et les nanas du Nord, *nko* ? Leurs cheveux naturels poussent bien.

— Celles-là, elles passent leur temps à les tresser. De toute manière, où est-ce que tu as bien pu les voir, hein ? » Elle aspira de l'air entre ses dents et leva les yeux au ciel.

L'employé de banque réfléchit. « Je sais que j'ai déjà aperçu quelqu'un avec de très longs cheveux de ce genre. Pas avec ce tissage débile dont tu parles. » Il claqua des doigts de la main gauche, puis de la droite, à croire que cela lui permettrait de faire resurgir ce souvenir. « J'ai vu ça quelque part, oui, quelque part. »

Sa collègue le prit en pitié. « Pas grave. Après tout, ce n'est pas comme si on pouvait espérer de vous autres, les hommes, que vous sachiez faire la différence en matière de cheveux. Encore maintenant, mon frère n'arrive pas à distinguer des extensions de vrais cheveux. » Cette ignorance masculine sur le sujet lui arracha un rire. « Il croyait qu'une fois qu'on les défrise ils deviennent plus longs et qu'on peut alors les natter.

— C'était à la banque ! s'exclama son collègue, qui n'avait rien écouté de ce qu'elle avait raconté. *Eh hehn* ! Il y a ces deux filles qui sont entrées, et elles avaient des cheveux fins, très très longs ! *Kai* ! Je crois qu'elles étaient sœurs. Elles sont venues avec leur père, mais je suis sûr que leur mère est étrangère.

— Oh, fit la femme, aspirant de nouveau de l'air entre ses dents. Si tu veux parler de métisses, alors c'est pas pareil.

— Je connais ces filles », dit Ebenezer en serrant le pneu qu'il venait de remplacer sur la voiture de l'homme. Surpris, les deux employés de banque baissèrent les yeux vers le réparateur accroupi, grasseux, aux mules usées et aux pieds poussiéreux.

« *Ehn*, tu les connais ? fit l'homme avec un sourire narquois. Comment est-ce que tu les connais ?

— Leur père est un client. On dirait des jumelles, sauf qu'il y en a une

plus grande que l'autre, *abi* ? »

L'employé hocha la tête à contrecœur. « C'est vrai, admit-il. Moi aussi, j'ai cru qu'elles étaient peut-être jumelles. »

La conversation commençait à impatienter sa collègue. « Et alors ? Je te dis que cette grande fille porte du tissage. Point final. »

Ils se tournèrent tous trois pour regarder la fille en question ainsi que sa chevelure, mais elle s'était déjà éloignée.

Les employés de banque payèrent et s'en allèrent, et Ebenezer se demanda de nouveau si la vendeuse d'oranges passerait dans le coin ce jour-là.

Au cours des semaines suivantes, il revit la grande fille à quelques reprises. Une fois, elle revenait du marché avec des sacs en plastique remplis de légumes ; une autre fois, elle se dirigeait vers le Mr Biggs situé au croisement. Une autre fois encore, elle lui donna l'impression d'être juste en promenade, occupée à écouter de la musique sur un Discman rangé dans son sac à main. Ebenezer se dit qu'elle devait vivre dans le quartier vu qu'elle se déplaçait toujours à pied, jamais en *okada* ou en taxi. Elle était visiblement du genre à aimer marcher partout, tout simplement. C'est probablement pour ça qu'elle est si mince, songea-t-il.

Elle portait généralement des lunettes de soleil et, contrairement au premier jour, ses cheveux étaient maintenant toujours noués en arrière. Ebenezer ne réussissait jamais à dire si c'était du tissage ou pas. Il envisagea même d'interroger Chisom à ce sujet, cependant, elle ne l'autorisait même plus à la toucher la nuit. « Comment est-ce qu'on est censés avoir un enfant si tu refuses même d'essayer ? » se plaignait-il, tandis qu'elle feignait de ne pas l'entendre. Elle voulait qu'il aille se faire examiner à l'hôpital, Ebenezer le savait, mais c'était beaucoup trop honteux, et ils continuaient donc de vivre de la sorte. Chisom aurait su dire s'il s'agissait d'un tissage ou pas, *sha*. Sa petite sœur était coiffeuse.

Un après-midi, alors que la clientèle se faisait rare, il posa la question à Mama Ben.

« *Ah-ahn*. Ça fait combien de temps que tu zieutes cette fille ? » Comme elle paraissait un peu désapprobatrice, il s'empessa de la rassurer.

« *Mba*, c'est un de mes clients qui l'a remarquée. Moi, je ne regarde pas les gamines comme elle. Elles sont plates comme du stockfisch. J'aime les vraies femmes. » Des mains, il mimait des formes généreuses et lui décocha un clin d'œil. Elle rit, apaisée.

« Cette fille vient peut-être du Niger, suggéra-t-elle. Une de ces réfugiées qui sont toujours sur le marché. »

L'une des amies de Mama Ben intervint : « Mais enfin, celles-ci, c'est des mendiante. J'ai vu la fille dont il parle. Elle donne l'impression de venir d'une bonne famille. Et puis, elle n'a pas le teint assez clair pour être nigérienne. C'est probablement du tissage. Au-dessous, je suis sûre qu'ils sont comme ça. » Elle attrapa une touffe de sa coiffure afro et tira dessus en riant. Ebenezer rit à son tour, tandis que ses yeux croisaient ceux de Mama Ben.

Au cours des dernières semaines, celle-ci lui avait révélé son nom : Florence. Il avait aussi appris qu'elle était veuve et qu'elle avait trois enfants, non pas quatre ou cinq ainsi qu'il l'avait d'abord cru. Sa sœur célibataire vivait à présent avec elle et l'aidait à prendre soin des petits. Il était même allé jusque chez elle en une occasion après avoir raconté à Chisom qu'il devait se rendre chez un client dans la soirée. Il n'était pas entré dans la maison ; il s'était contenté de raccompagner Mama Ben et de bavarder dehors un moment. Elle était consciente que ses voisins jaserait, mais elle s'en moquait. Ce n'était pas comme s'ils savaient qu'Ebenezer était marié.

Ce dernier avait le sentiment d'aller quelque part avec elle – il n'était pas certain de savoir où, exactement, mais il était impatient de parvenir à destination. Le jour où le marché brûla, il mangeait un plat de riz et de ragoût, savourant la viande de chèvre, quand les premiers bruits se firent entendre au bout de la rue. Devant la gargote, Mama Ben et ses clients scrutèrent les alentours, et des sons leur parvinrent lentement aux oreilles : d'abord des cris, puis quelques hurlements alarmants. Certains clients se dépêchèrent de terminer leur repas et s'en allèrent dans la direction opposée au vacarme.

Mama Ben semblait inquiète. « On dirait bien le début d'une émeute. Est-ce que je devrais fermer ? »

— Ce n'est pas par là-bas que tu habites ? demanda Ebenezer.

— Si, et je n'ai pas envie de me retrouver en plein milieu. On ne sait jamais ce qui va se passer.

— Attends ici », lui dit-il. Il traversa la rue en courant, jeta une bâche sur ses outils, puis revint vers elle. « Remballe tout », reprit-il en empilant les chaises en plastique pour les porter à l'intérieur. Mama Ben fit basculer les

tables sur le côté et les poussa contre les murs. Ils s'activaient, conscients du tapage qui s'amplifiait. Ebenezer fourra des bouteilles vides dans leurs caisses et les tira vers l'arrière de la gargote. Il ne voulait surtout pas que du verre traîne à portée de main. Un jour, il avait vu un homme frappé à la tête avec une bouteille cassée : son cuir chevelu s'était nettement détaché de son crâne avant que le sang ne jaillisse de la blessure. C'était le pire incident qu'il ait gardé en mémoire.

À deux, ils baissèrent la grille de métal, fermèrent les portes de l'intérieur et s'assirent dans l'espace exigu près des étagères de bonbons et de biscuits. Mama Ben paraissait effrayée, mais calme. Il y avait eu de si nombreuses émeutes ces derniers temps qu'il n'était pas vraiment surprenant d'être pris dans l'une d'elles.

« Je me demande ce qui l'a provoquée, dit-elle.

— C'est peut-être de nouveau une histoire avec les musulmans. Tu sais comment les gens sont capables de réagir avec les habitants du Nord. »

Mama Ben secoua la tête. « Je ne comprends pas pourquoi. Ils sont juste venus ici pour travailler et gagner un peu d'argent pour leur famille. Pourquoi est-ce qu'il faut toujours aller les embêter ? »

Ebenezer lui adressa un bref coup d'œil. « À cause de ce qui se passe dans le Nord. On est donc censés rester les bras ballants et les regarder maltraiter nos frères et nos sœurs ?

— Mais c'est pas ceux d'ici qui agissent comme ça. Dans ce cas, pourquoi les embêter ? Si on veut embêter quelqu'un, *eh hehn*, on n'a qu'à aller dans le Nord pour y chercher des ennuis ! »

Ebenezer secoua la tête à son tour. Il n'avait pas envie de se disputer avec une femme sur ce sujet.

« D'ailleurs, c'était probablement un voleur, voilà tout, continua-t-elle.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Ça vient bien de la direction du marché, non ? Il a dû dérober quelque chose, l'un des vendeurs a crié et, à partir de ce moment-là, tu sais comment les choses s'emballent. Un pneu. De l'essence. »

Ebenezer se redressa sur son siège. Le marché, pensa-t-il. Le bruit venait du marché. *Chisom s'y trouvait encore.*

« *Chineke m ee*, fit-il, consterné, tout en inspirant une brusque goulée d'air. Mon épouse est là-bas. » Il se leva d'un bond et entreprit de déverrouiller la porte. Mama Ben le saisit par le bras.

« Ils se rapprochent ! dit-elle. N'ouvre pas, *abeg*.

— Et mon épouse, dans tout ça ? répliqua-t-il d'un ton sec. Je devrais l'abandonner là-bas et me cacher ici avec toi comme une femme ?

— Tu veux te risquer au milieu de l'émeute ? Tu es fou ? Ils vont juste te régler ton compte vite fait.

— *Hapu m aka !* » Il repoussa sa main et souleva la grille de métal sans prêter attention à son grincement.

Derrière lui, Mama Ben lança un juron. « N'y va pas oo ! C'est mieux que tu restes ici, prévint-elle. Je suis sûre que ton épouse va bien. Ce n'est pas maintenant qu'elle va avoir besoin de toi. »

Ebenezer s'arrêta, puis se retourna pour dévisager Mama Ben. « Qu'est-ce que tu as dit ? » Elle croisa les bras avec entêtement. Il abaissa brutalement la grille d'acier tout en la regardant fixement à travers les barreaux. « Tu es une méchante femme, déclara-t-il avant de tourner les talons.

— Ebenezer ! brailla-t-elle. Ebenezer ! »

Il ignora ses appels et se dirigea vers le marché en avançant dans le caniveau rudimentaire au bord de la chaussée. Durant les quelques minutes qui avaient suivi les premiers cris, la scène avait basculé dans le chaos, ce dont il s'aperçut même de loin. La rue était pleine de voitures et d'*okadas* aux passagers affolés. Un homme s'essuya la tête avec un mouchoir, observa sa main souillée de sang, puis, l'espace d'un instant, riva ses yeux sur ceux d'Ebenezer, pendant que la motocyclette qui le transportait passait comme une flèche. La gorge d'Ebenezer se serra, et il se mit à courir à petites foulées. Il se sentait extrêmement coupable et honteux de s'être caché dans la gargote de Mama Ben sans d'abord penser à son épouse restée sur son stand au marché, sans grille de métal derrière laquelle se protéger. Il se demanda si elle s'était enfuie quand le chaos s'était installé, si elle était aussitôt montée sur un *okada*, s'il la verrait depuis le bas-côté. Mais il savait que Chisom était têtue, qu'elle n'abandonnerait pas ses marchandises, émeute ou pas. Cela reviendrait à jeter de l'argent par les fenêtres – chose parfaitement absurde à ses yeux. Tout en essayant de les remballer, elle se serait probablement attardée, et qui sait ce qui avait pu lui arriver entre-temps ? Une balle perdue tirée par l'une des crapules, ou bien par l'un des policiers si ces derniers se pointaient. Bon Dieu, se dit Ebenezer, et si, au beau milieu de cette folie, quelqu'un s'emparait d'elle ? Et si elle était violée ? Son esprit prit appui sur cette idée et s'élança vers un

« Et si elle était violée et qu'elle tombait enceinte ? ». Saisi d'une nausée vertigineuse, il se mit à courir plus vite. À mesure qu'il s'approchait du marché, il voyait de minces et sombres filets de fumée monter dans le ciel en ondoyant. « *Chineke*, le marché est en feu », chuchota-t-il pour lui-même, si abasourdi qu'il s'immobilisa. Il imaginait à présent Chisom mourant dans l'incendie, ou simplement brûlée, assez pour survivre, horriblement défigurée, la peau de son visage pelant comme celle de ces femmes qui, dans le Nord, sont agressées à l'acide. Ebenezer reprit sa course. Il devait sauver son épouse. Il ne pouvait supporter l'idée de la perdre seulement parce qu'il avait passé du temps avec Mama Ben, qui voulait visiblement du mal à Chisom depuis le début. Qui sait ce qu'elle avait mis dans la nourriture d'Ebenezer ? Après tout, il ne se serait jamais comporté ainsi en temps normal, il ne se serait pas rendu chez une autre femme. Elle avait dû l'envoûter. Forcément. Mais il avait maintenant l'impression d'avoir rompu son sortilège ; maintenant, tout irait bien. À condition de retrouver Chisom.

Tout en courant, il passa près d'un couple qui se querellait au bord de la chaussée. C'était la grande fille à la longue chevelure. L'homme qui l'accompagnait la tenait par le bras, la secouant tant et si bien que ses cheveux lui tombaient devant les yeux.

« Il faut qu'on s'en aille tout de suite ! hurlait-il. Tu sais ce qu'ils te feront ? »

Elle se dégagea si brutalement qu'elle trébucha en arrière. Ebenezer vit sa jupe couverte de petites fleurs rouges voler dans les airs, mais il les dépassait déjà : le couple fut bientôt loin derrière lui, et il n'entendit plus rien à cause du vacarme dans sa tête et autour de lui.

Quand il fut plus près de la foule, il ralentit l'allure en tâchant de rester sur le côté de la voie. Des gens se cognaient contre ses épaules et il fut bousculé à quelques reprises, mais personne ne le dérangerait vraiment. Tous étaient concentrés sur leur destination, quelle qu'elle soit. Plus tard, il apprit que la plupart d'entre eux se dirigeaient vers le quartier proche de la mosquée, sur le marché principal situé dans Chief Michael Road, où un groupe de Haoussas exerçaient le métier de cordonnier sur leurs propres étaux. Une altercation s'était envenimée entre un marchand haoussa et un client igbo, éminent propriétaire d'un magasin, tant et si bien que le premier avait fini par gifler le second. En quelques instants à peine une foule s'était

rassemblée, tendue et furieuse, prête à faire payer cher n'importe quel habitant du Nord pour l'impertinence de cet homme-là. Ce n'était pas leur ville – ils ne pouvaient pas l'ouvrir comme ça leur chantait et espérer s'en tirer impunément.

Ebenezer se fraya un chemin à travers différentes parties du marché, à présent en ruine, l'air saturé de fumée provenant des lieux qui brûlaient encore. Les allées boueuses étaient jonchées de rouleaux de tissus aux couleurs vives que quantité de pieds avaient foulés ; des marchands se pressaient ici et là pour tenter de les sauver de la gadoue, pleurant, jurant, apeurés. La fumée était plus épaisse encore quand Ebenezer gagna l'étal de Chisom, où elle vendait des boutons, des aiguilles, des pièces de machine à coudre et du fil. Cette partie-là était déjà déserte. Certaines boutiques avaient été verrouillées à la hâte, comme si cela avait pu les protéger du feu. Des marchandises étaient dispersées devant d'autres commerces, après que leurs propriétaires les avaient abandonnées en s'apercevant qu'ils ne pourraient pas toutes les emporter dans leurs bras. Il atteignit la porte en bois à la peinture bleu clair écaillée de la boutique de Chisom et l'appela en toussant. Des particules de suie maculaient le tissu blanc qu'elle vendait, drapé dans l'embrasure.

« Chisom ! cria-t-il.

— Ebenezer ? » Elle émergea de l'arrière-boutique, le visage sillonné de larmes séchées et pourtant calme. « Tu es venu ! »

Il se précipita en avant et enlaça sa femme qui, dans le cercle de ses bras, était hébétée, sous le choc. « Tu es venu jusque-là, dit-elle, incrédule.

— Est-ce que ça va ? » demanda-t-il en lui tapotant le visage.

Chisom opina du chef. « J'étais en train d'emballer mes articles aussi vite que possible.

— Oublie tes articles, *jo* ! Tu ne sens donc pas la fumée ? Tu veux rester ici et attendre le feu ?

— J'ai presque terminé. C'est juste que je ne savais pas comment les emporter. Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre les marchandises. »

Ebenezer observa son épouse et la détermination qui façonnait profondément son visage. Il se rendit compte qu'il pouvait tirer une leçon de sa ténacité : comment faire face à un véritable incendie et ne pas fuir, comment se montrer à la hauteur afin qu'ils survivent tous deux parce

qu'elle en avait décidé ainsi. Elle avait agi de la sorte quand bien même elle aurait pu être blessée, quand bien même elle aurait pu être tuée. Ebenezer se sentit honteux de s'être autant opposé à elle après qu'elle lui avait demandé de voir un médecin. Elle avait remballé ses affaires sans savoir comment elle arriverait à tout porter, simplement parce qu'elle était prête à gérer ce problème le moment venu. Et le moment était à présent venu et il était là, comme il aurait dû l'être, comme il aurait toujours dû l'être. Pourquoi devait-elle porter quoi que ce soit toute seule alors qu'Ebenezer était son mari ?

« Je suis là, maintenant », dit-il. Chisom lui adressa un petit sourire mal assuré, et il l'étreignit de nouveau. « Allons-y », ajouta-t-il. Il souleva la majeure partie des grands cabas en plastique qu'elle avait remplis, et tous deux se dirigèrent vers la sortie du marché, chancelant légèrement, mais ensemble. Ils hélèrent un *okada* dont le conducteur reconnut Ebenezer et, toujours ensemble, grimpèrent à l'arrière et s'éloignèrent du quartier en tenant leurs sacs en équilibre précaire.

Le marché brûla presque entièrement ce jour-là. Il fallut des années pour que le gouvernement se décide enfin à le faire reconstruire.

13. Divinité des eaux souvent représentée avec de longs cheveux, vénérée principalement en Afrique de l'Ouest, centrale et du Sud.

Vivek

Voici l'un de mes souvenirs préférés avec Osita. Nous sommes dans ma chambre à coucher. Mes parents sont sortis et nous sommes seuls. Je suis étendu, la tête reposant sur son ventre nu, et il joue avec mes cheveux, tirant sur les boucles et les observant se rétracter. Par instants, il me frotte le cuir chevelu et je me tourne pour lui embrasser les côtes.

« J'ai fait un rêve », lui dis-je.

Calé entre les oreillers, il baisse les yeux vers moi. « Raconte », répond-il d'une façon telle que je le sais sincèrement intéressé, désireux d'entendre mes rêves, mes histoires.

« J'ai rêvé que j'étais notre grand-mère. Je regardais dans un miroir et elle était là, exactement comme sur les photos, et elle m'a parlé en igbo.

— « Qu'a-t-elle dit ?

— *Retiens ma vie.* » J'attends qu'il rie, mais il n'en fait rien. Je lui demande : « Crois-tu en la réincarnation ?

— Je ne suis pas sûr que ce soit une question de croyance. Si elle existe, c'est ainsi, que j'y croie ou pas.

— Tu m'as compris. »

Mon cousin me décoche un mince sourire et entortille une mèche de mes cheveux autour de ses doigts. « On parle d'elle et de toi au village, tu le savais ? »

Je l'apprenais. Je me suis redressé à moitié, m'appuyant contre lui.

« Les gens parlent du fait qu'elle est morte le jour où tu es né, poursuit-il, que mon père s'est querellé avec le tien à propos de ton nom. Mais comme tu n'étais pas une fille... » Osita hausse les épaules, laisse cette histoire s'éteindre.

Je l'interroge : « Qu'en penses-tu ? »

Mon cousin me dévisage avec une gentillesse qu'il ne réserve qu'à moi.

« Qui sommes-nous pour définir ce qui est impossible ou pas ?

— Tu dis ça en l'air », réponds-je.

Il secoue la tête. « Je le pense vraiment. Tu sais ce qui se passe dans ton esprit. Tu es la seule personne à le savoir. Alors demande-toi si ça te semble juste, et quelque part, au fond de toi, une boussole t'indiquera si tu as raison ou tort. »

Je lui souris. « C'est ainsi que tu prends des décisions ? », dis-je, taquin.

Il balaie du regard nos corps nus sur le lit, sans me rendre mon sourire. Lorsque ses yeux se posent sur moi, un frisson me parcourt ; je sais que c'est un signe avant-coureur de ses mains, de sa bouche, de toutes les autres merveilleuses parties qui le constituent.

« Seulement celles qui sont importantes », réplique-t-il, puis il tend le bras vers moi.

XVIII

Trois mois après la mort de Vivek, Chika voulut obliger Kavita à cesser d'interroger les gens à son propos. Elle ne l'écouta pas, évidemment. Elle estimait que c'était là une requête absurde – comme si elle avait pu s'arrêter, comme s'il y avait en ce monde une raison qui puisse l'y obliger. Son fils était mort, enterré au village sur la propriété d'Ahunna, à côté de sa tombe. Là où Vivek était enfoui, Chika avait placé une dalle de béton ; Kavita tâchait de ne pas l'imaginer écrasant son fils. Elle aurait passé tout son temps près d'elle, mais les réponses ne se trouvaient pas là-bas. Ils avaient fait graver une inscription dans le béton, laquelle disait : VIVEK OJI, FILS BIEN-AIMÉ.

Chika avait voulu y ajouter quelques mots, mais il ne savait pas lesquels et Kavita avait d'autres pensées en tête, par exemple découvrir ce qui était arrivé à Vivek, de sorte qu'ils laissèrent la dalle telle quelle. De surcroît, tout était dit – il était bien-aimé de ses parents et de ses amies : c'était justement pourquoi, supposait Kavita, aucune de ces filles ne se confiait à elle, alors qu'elle ne cherchait qu'à comprendre dans quelles circonstances son fils avait disparu.

Pas plus tard que ce matin-là, Vivek avait pris son petit déjeuner avec eux. La veille au soir, il était resté à la maison plutôt que de filer chez Maja, Rhatha ou Ruby. Kavita était ravie. Au matin, il avait noué ses cheveux en chignon au sommet de son crâne en les entortillant fermement, avait pris un bain et s'était brossé les dents. Kavita l'avait regardé ajouter des cuillerées et des cuillerées de lait en poudre sur un bol de corn flakes, y verser une thermos d'eau chaude et en remuer le contenu ; elle avait souri. C'était son petit déjeuner préféré depuis qu'il était petit. Il avait évidemment pris trois morceaux de sucre qu'il avait laissé fondre dans le lait ; il avait évidemment mangé les céréales rapidement – il ne les avait jamais aimées ramollies –, puis avait penché le bol au-dessus de sa bouche et bu le lait sucré. Kavita se souvenait de chaque seconde de ce repas comme si elle était de nouveau attablée près de lui : la toute dernière fois qu'elle verrait son enfant se

nourrir. Ce geste consistant à mettre des aliments dans son corps – c'était un tel acte de vie.

Le même jour, quelques heures seulement après ce petit déjeuner, Vivek serait étendu sur la véranda, son corps refroidissant dans les bras de Kavita. Comment était-ce possible ?

Ce matin-là, il lui avait dit qu'il partait chez ses amies. Elle ignorait de quelle maison il avait voulu parler ; les filles avaient désormais fusionné en un groupe sans forme définie, Juju et Elizabeth, ou bien Somto et Olunne, ou encore n'importe quelle autre combinaison. Leurs demeures respectives étaient les seuls lieux où il se rendait. Même avant l'enterrement, Kavita avait demandé à chacune si elles l'avaient vu, si elles savaient quoi que ce soit sur ce qui était arrivé.

« Il est d'abord venu chez nous », lui apprit Somto. Sa sœur et elle vivaient avec leurs parents dans une maison blanche convertie en deux appartements, située dans un quartier résidentiel proche de la verrerie. « Nous faisons des pancakes pour le petit déjeuner.

— Mais il l'avait déjà pris », dit Kavita, les yeux gonflés à force de pleurer. Elle tordait l'un des mouchoirs de Chika entre ses doigts, l'étoffe de coton humide tendue contre sa peau. Somto sourit pâlement. Elle aussi avait versé des larmes. « C'était le jour des pancakes, tantie Kavita. Il venait toujours ce jour-là. »

Kavita fronça les sourcils. « Je ne le savais pas. Depuis quand ? »

La fille haussa les épaules. Ses cheveux nattés près du crâne formaient deux tresses épaisses qui lui descendaient dans le dos. « Depuis son retour de la fac. Nous l'avons invité le jour où nous sommes venues chez vous. Ce qu'il préférait, c'était faire sauter les pancakes dans la poêle. La première fois, quand nous avons essayé de lui apprendre, tout est tombé par terre en nous éclaboussant. Quelle pagaille ! » Elle lâcha un petit rire qui s'évanouit rapidement. « Mais ensuite, il est devenu vraiment doué. Je n'arrive pas... je n'arrive pas à croire qu'il ne soit plus là. »

Somto fondit en larmes et Kavita ne ressentit que de l'épuisement. Il était intéressant de voir de quelle manière les autres manifestaient leur chagrin, songea-t-elle. D'une certaine façon, elle estimait qu'ils n'avaient pas le droit de pleurer en sa présence. Après tout, était-ce leur fils qui était mort ? Étaient-ce eux qui avaient tenu le nourrisson dans leurs bras le jour de sa naissance ? Non, ils avaient été tous les deux seuls, ensemble à l'hôpital,

pendant qu’Ahunna mourait, uniquement Kavita et son enfant dans ce lit, l’esprit embrouillé par l’amour et l’incertitude, Chika à côté d’eux à la manière de quelqu’un arrivé après coup. Elle regrettait ce qui était survenu ensuite – la dépression qui avait suivi, quand, accablée de chagrin, elle s’était éloignée de son fils. Elle aurait dû le serrer plus fort pendant que le monde tournoyait autour d’eux. Il n’y avait toujours eu qu’elle et son bébé.

Elle avait l’impression de l’avoir perdu par accumulation, comme s’il s’était esquivé si lentement qu’elle avait manqué de remarquer la faille qui s’était formée durant son enfance. Ce n’est qu’une fois qu’il était devenu un homme qu’elle prit conscience qu’elle ne pouvait plus l’atteindre, qu’il s’en était allé, si loin que son corps était désormais privé de souffle. Nul autre qu’elle ne pouvait éprouver cette perte de toute une vie. Nul autre ne l’avait perdu aussi profondément qu’elle, et pourtant les autres pleuraient en sa présence comme si cela signifiait quelque chose. Ces filles sont encore des enfants, essayait de se dire Kavita, pas assez mûres pour avoir l’obligeance d’attendre d’être dans leurs chambres pour verser des larmes, au sein de leurs familles au complet. Elle les considérait toutefois comme de sales gamines égoïstes et mal élevées, dénuées de compassion ou d’empathie, ce qui la mettait alors en colère contre ces filles qu’elle continuait d’aimer, elle le savait, quelque part sous la rage, la douleur et la peine qui, lui semblait-il, n’appartenaient qu’à elle seule.

Elle avait même du mal à partager cela avec son mari, mais c’était plus facile avec lui car il était tombé dans les mêmes ténèbres qui l’avaient englouti à la mort de sa mère. Le chagrin de Chika attirait vers le bas chaque centimètre de sa peau, entraînant dans son sillage ses muscles et ses os, de telle sorte qu’il lui était bien difficile de se tenir debout. Il prit des congés et resta au lit, vêtu d’un maillot de corps qui devenait plus sale de jour en jour. De temps à autre, quand Kavita lui en intimait l’ordre sur un ton las, il se levait péniblement, se lavait, le regard absent, puis se recouchait. Kavita n’était pas encline à insister davantage pour le tirer du lit. Elle était au courant de sa liaison avec Eloise – il n’était pas assez intelligent pour la lui cacher et, jusqu’à récemment, il lui avait été fidèle. Quand il avait cessé de l’être, cela avait coulé de source ; tous les menus changements avaient été brusques, flagrants. Elle se moquait de la transformation que son chagrin opérait en lui. Une partie d’elle estimait

qu'il méritait de devenir fou : alors qu'elle avait consacré toute son énergie à aider leur fils, Chika épuisait la sienne à satisfaire l'amie de Kavita.

Elle espérait qu'il ne parviendrait jamais à sortir de ce lit. Elle espérait qu'il y croupirait.

Eloise avait même le culot de téléphoner pour prendre de leurs nouvelles. Kavita se mit à raccrocher dès qu'elle entendait sa voix. Que cette femme se débrouille pour deviner ce que Kavita savait. Celle-ci décrochait simplement au cas où l'une des filles appellerait pour la renseigner sur Vivek, pour lui confier quelque chose qu'elle n'aurait pas encore avoué. Kavita raccrochait aussi quand c'était Mary ou Ekene. À ses yeux, ils étaient désormais une seule et même personne, et jamais elle ne leur pardonnerait ce qui s'était produit dans leur église. Chika avait tenu à les inviter à l'enterrement, mais, une fois que tout avait été terminé, tout fut également terminé avec eux en ce qui concernait Kavita.

Pendant que Chika restait au lit, Kavita passait du temps dans la chambre de Vivek. Elle faisait courir ses mains le long des murs, sur les affiches qu'il avait arrachées dans les magazines de musique pop qu'Eloise avait rapportés du Royaume-Uni. L'intérêt que cette femme avait porté à son enfant lui paraissait désormais faux et malsain ; peut-être cela n'avait-il été qu'un moyen de se rapprocher de Chika. Kavita se rappelait que tout cela n'avait pas d'importance. Eloise pouvait avoir Chika si elle le voulait. Plus rien n'importait. Kavita examinait les photos sans vraiment saisir ce qu'elle regardait : Missy Elliott. Puff Daddy. En Vogue. Backstreet Boys. Vivek les avait toutes accrochées avant de partir à l'université. Kavita se demandait pourquoi il ne les avait pas enlevées ensuite, après avoir changé. À moins qu'il n'eût pas changé autant qu'il y paraissait. La nuit, elle dormait désormais dans son lit et pleurait. Il lui semblait parfois entendre Chika pleurer lui aussi, de l'autre côté de la cloison, mais elle n'allait jamais le rejoindre.

Assise face à Somto dans le salon de Rhatha, Kavita observait la fille éplorée et songeait qu'il était ridicule qu'elle puisse encore être aussi jolie même quand elle sanglotait. Il n'y avait ni disgracieux filet de morve pendouillant de son nez ni salive luisante qui s'accumulait dans sa bouche quand elle l'ouvrait pour geindre. Le chagrin de Somto s'exprimait surtout au moyen de larmes qui coulaient, scintillantes, sur sa peau. Elle les tamponnait avec le bas de sa robe, dont la jupe ample laissait assez de tissu

pour couvrir ses cuisses même quand elle se penchait pour porter l'ourlet à son visage.

« Je suis désolée, tantie Kavita. Je sais que ce doit être terrible pour toi. »

Terrible, songea Kavita. Quel mot ! Était-ce de la terreur qu'elle éprouvait ? Plutôt de l'horreur, en réalité. « Terrible » semblait contenir un brin d'acceptation, comme si un événement impensable était arrivé mais qu'on trouvait dans son esprit de l'espace pour en reconnaître l'existence, peut-être même pour commencer à l'accepter. D'un autre côté, « horrible » lui faisait le même effet. Les mots s'étaient écartés de leurs origines. Ils étaient dilués, dénaturés. Elle leva les yeux et se rendit compte que Somto la dévisageait, assise là en silence.

« Je veux juste savoir comment ça s'est produit, reprit Kavita. À quelle heure est-il parti d'ici ? »

La jeune fille réfléchit un instant. « Autour de midi, peut-être. Il n'a pas dit où il allait. Nous avons supposé qu'il irait voir Juju.

— Tu es certaine qu'il ne l'a pas mentionné ? Et Olunne ? Elle se souviendra sans doute de ce qu'il a dit. »

Somto observa Kavita d'un air un peu préoccupé. « Tantie Kavita, tu n'as qu'à interroger Juju. Je sais qu'elle l'a vu ce jour-là, mais j'ignore s'il s'est rendu directement chez elle.

— Où est ta sœur ? Je tiens à lui poser la question, à elle aussi.

— Elle n'est pas là. Elle est sortie avec notre mère. » Somto se leva. Kavita percevait bien la gêne qui émanait d'elle. « Mais je suis sûre que Juju est chez elle avec tantie Maja. Tu n'as qu'à aller le lui demander. » Somto savait forcément qu'elle se montrait impolie, et pourtant elle paraissait s'en moquer. « J'ai des courses à faire, ajouta-t-elle. Ma mère sera furieuse si je ne les ai pas terminées avant son retour. »

Kavita se leva à son tour en pensant déjà à ce qu'elle pourrait demander à Juju et à Maja. « Dis à ta mère et à ta sœur que je reviendrai un autre jour pour les questionner », répondit-elle à Somto, laquelle songea qu'il lui faudrait éviter Kavita pendant quelque temps. Elle parlerait à sa mère de ses questions, et Rhatha ne les obligerait peut-être pas, Olunne et elle, à subir ce genre d'interrogatoire, comme si c'était leur faute s'il était arrivé quelque chose à leur ami.

« Oui, tantie, répliqua-t-elle malgré tout. Je leur dirai.

— N'oublie pas.

— Non. »

Kavita reprit son sac et se dirigea vers la sortie. « C'est important.

— Je sais, tantie. » Somto referma la porte et s'y appuya en soupirant de soulagement.

Une fois dehors, Kavita balaya la cour du regard en tâchant d'imaginer de quelle manière Vivek avait pu la voir en ce dernier jour, tandis qu'il s'en allait : le vaste ciel au-dessus de lui, l'oranger dont le feuillage se déversait par-dessus la barrière. Il s'était peut-être tenu devant cette porte, avait observé les nuages et y avait reconnu des formes familières, comme quand il était enfant. Kavita, les bras croisés sur la poitrine, rejoignit l'endroit où sa voiture était garée. Elle se rendit chez Maja dans un état de semi-hébétude, suffisamment lentement pour que les autres véhicules qui l'entouraient la klaxonnent sans cesse. Quelques conducteurs se penchèrent par leur vitre pour l'insulter. Elle n'entendit rien de tout cela.

Maja l'accueillit sur le pas de sa porte en la serrant bien fort contre elle. Kavita essaya de lui rendre son étreinte, mais ses bras étaient mous et fatigués. Maja la conduisit dans le salon et lui servit du thé. « Bois », ordonna-t-elle ; Kavita tint la tasse entre ses mains et sentit sa chaleur gagner peu à peu ses paumes.

« J'arrive de chez Rhatha, annonça-t-elle.

— Tu devrais te reposer, ma chérie.

— D'après sa fille, Vivek s'y trouvait le jour où il est mort. Et il est ensuite venu ici. »

Maja regarda tristement son amie. « Que fais-tu, Kavita ? Tu ne peux pas t'appesantir sans arrêt là-dessus. Ce n'est pas bon pour toi.

— Est-il venu ici ? »

Maja poussa un soupir. « J'étais au travail toute la journée. C'est possible. C'était dans ses habitudes. » Elle posa la main sur le genou de Kavita. « Pourquoi toutes ces questions ?

— Il faut que je sache ce qui s'est passé. Mon fils n'a pas pu mourir comme ça.

— C'était un accident, pas vrai ? C'est ce que Chika a dit à Charles. Un accident de voiture ? Et quelqu'un l'a ramené chez vous ? »

Kavita leva lentement les yeux vers son amie tandis qu'un pli soucieux barrait son front. « Un accident, répéta-t-elle.

— Quelqu'un l'a reconnu, n'est-ce pas ?

— Sûrement... » C'était donc ce que Chika racontait, et elle n'en avait rien su. « Sinon, comment aurait-on su où le ramener ? Il fallait que ce soit quelqu'un qui le connaisse vraiment.

— Et alors, qui a ramené Vivek ? » s'enquit Maja. Elle n'avait pas dit « son corps », et cette petite attention n'échappa pas à Kavita.

« Personne », répondit-elle.

Maja parut déconcertée. « Personne ne l'a ramené chez vous ?

— Non, fit Kavita en secouant la tête. Je ne... Nous ne savons pas de qui il s'agit. »

Un silence s'installa, puis Maja reprit la parole avec circonspection : « Tu veux dire que tu n'as pas vu cette personne ? Tu ne lui as pas parlé ? »

Les yeux de Kavita s'emplirent de larmes.

« Non. Nous ne l'avons pas vue. Elle l'a juste... elle l'a juste laissé là. Elle l'a juste laissé devant la porte d'entrée, comme des ordures. » Kavita éclata en sanglots ; Maja vint s'asseoir près d'elle et l'étreignit.

« Ma chérie, c'est affreux. Je suis tellement navrée.

— J'ai simplement besoin de découvrir ce qui lui est arrivé. La police est incompétente et, quand j'essaie d'en parler à Chika, il se contente de me regarder. Il demande ce que ça va changer.

— Je comprends pourquoi tu en as besoin. Il faut que ça ait un sens. »

Kavita opina du chef. « Il était si jeune. Il s'est produit quelque chose. Ce n'est pas logique. Avant de le déposer devant chez nous, on lui a enlevé ses vêtements. »

Maja tressaillit. « Quoi ? ! Qui ferait une chose pareille ?

— Je ne sais pas. Je ne sais rien du tout. C'est ce qu'il me faut découvrir. C'est pourquoi je dois parler à Juju. Il faut que je sache ce qui s'est passé quand il lui a rendu visite, à quelle heure il est reparti, tout ça. Il faut que je sache, Maja. Tant que je ne saurai pas, je ne pourrai pas dormir. »

Le visage de son amie se referma légèrement. « Je suis désolée, Kavita... Tu ne peux pas parler à Juju pour le moment. »

Kavita sembla décontenancée. « Pourquoi ? Elle n'est pas à la maison ?

— Eh bien, si, elle est dans sa chambre. Mais elle ne dit plus rien depuis qu'elle a appris la nouvelle, Kavita.

— Elle ne dit plus rien de ce qui a pu se passer ce jour-là ?

— Non, je veux dire qu'elle ne décroche plus un mot du tout. Elle a...

arrêté de parler. C'est pour ça que Charles est revenu. »

Kavita cligna des yeux. Elle ne s'était pas même rendu compte que Charles était de retour, alors qu'elle l'avait aperçu à l'enterrement. Mais elle n'avait pas demandé à Maja la raison de sa présence, parce que cela lui était égal. Qu'importait un mariage brisé face à un enfant mort ? C'est ainsi que Kavita sut qu'elle était une personne affreuse – elle avait beau savoir ce que Charles avait infligé à Maja, voir le visage tendu de son amie, elle s'en moquait. Mais une personne affreuse était encore capable d'être une bonne mère. S'il y avait une dernière chose qu'elle pouvait faire pour Vivek, c'était découvrir ce qui s'était produit. Maja continuait de parler : « Pour l'instant, nous essayons juste d'être là pour elle. À l'évidence, Vivek et elle étaient très proches, et elle est vraiment très affectée. Nous devons nous montrer patients avec elle. » Elle tâchait apparemment de s'en convaincre elle-même. « Au moins, Charles ne parle plus de faire venir cette femme dans ma maison. » Maja avait craché « cette femme », comme si ces mots avaient mauvais goût, mais on sentait à sa voix que son soulagement était palpable. Bien que Kavita fût censée lui exprimer de la sympathie, elle le savait, elle resta muette.

Prenant conscience de cette absence de réaction, Maja passa la main sur son visage. « Elle refusera de te parler, Kavita. D'ailleurs, je ne crois pas que ce soit une bonne idée de l'interroger à propos de Vivek. C'est trop douloureux pour elle. »

Kavita la regarda fixement. Elle avait sans doute mal entendu. « Viens-tu... viens-tu de dire que c'est trop douloureux pour elle ?

— Oui, évidemment. Tu sais à quel point ils s'aimaient. »

Un rire fêlé fusa de la bouche de Kavita. Elle ne put le réprimer. « Je suis sa mère ! s'exclama-t-elle, incrédule. C'est trop douloureux pour *elle* ? Te rends-tu compte du ridicule de ces paroles ? »

Maja ne répondit pas tout de suite. « Kavita, finit-elle par reprendre d'une voix posée. Tu es sa mère, naturellement. Cela ne veut pas dire que d'autres gens ne l'aimaient pas, ne le pleurent pas eux aussi.

— Je m'en fiche ! » Kavita se leva vivement, le cœur battant à tout rompre. « Si vous l'aimiez vraiment, vous autres, vous m'aideriez à comprendre ce qui lui est arrivé ! Au lieu de quoi, tout ce que vous cherchez à faire, c'est m'empêcher de connaître la vérité. Quel genre d'amour est-ce donc ? »

Maja se mit debout à son tour. « Ma chérie, je veux t'aider à découvrir la vérité, naturellement. Nous le voulons tous. Simplement, Juju ne le peut pas pour l'instant. Elle souffre...

— Je me fiche de sa souffrance ! » siffla Kavita, et Maja eut un mouvement de recul. « Ce n'est rien comparé à la mienne. Cette fille va répondre à mes questions, et ensuite elle pourra souffrir en paix ! » Elle s'avança d'un pas, mais Maja se mit en travers de son chemin, le visage dur, figé.

« Je t'ai dit non, Kavita. C'est tout à fait hors de question. » Elles se foudroyèrent du regard. « Je sais que tu éprouves une peine inimaginable en ce moment, poursuivit Maja, mais il me revient de protéger mon enfant et je ne peux pas te permettre de lui parler. Pas quand tu es dans un état pareil. »

Kavita eut l'impression que son amie l'avait frappée. « Veux-tu dire que je n'ai pas protégé mon enfant ? » chuchota-t-elle, sa voix se fendillant.

Les traits de Maja s'adoucirent.

« Oh, Kavita, bien sûr que non.

— Tu as pourtant l'air de l'insinuer ! Mon enfant est donc mort parce que je ne l'ai pas protégé, *ehn* ? »

Maja soupira, les yeux pleins de compassion. « Rentre chez toi, Kavita. Rentre chez toi, repose-toi et pleure ton fils. Tu n'as plus les idées en place. » Elle voulut poser la main sur le bras de son amie, mais celle-ci se dégagea violemment. Elle s'empara de son sac à main, bouscula Maja pour gagner la sortie et claqua la porte derrière elle.

Dans sa chambre, recroquevillée près de la porte, l'oreille collée au battant de bois, Juju avait écouté leur dispute. Elle portait une chemise de nuit en coton qu'elle n'avait pas changée depuis un jour ou deux. Nerveusement, elle emplit sa bouche de salive, puis l'avala tandis que des mots s'entrechoquaient dans sa tête. Elle était un peu surprise d'avoir entendu sa mère la défendre avec tant de véhémence ; elle s'était même interrogée : Maja allait-elle se servir de la mère éplorée de Vivek afin de rompre son mutisme ? Mais le fait d'être protégée, à l'intérieur de la bulle de silence qu'elle avait créée après avoir appris qu'il était mort... c'était là un répit que Juju acceptait volontiers. En vérité, elle ignorait pourquoi elle avait cessé de parler. Cela lui avait simplement paru plus facile. Les autres n'arrêtaient pas de lui demander comment elle se sentait, si elle tenait bon,

si elle allait bien ; aussi, quand ils prirent conscience qu'elle n'avait pas l'intention de répondre, ils finirent par ne plus lui poser de questions.

La mort de Vivek avait même réussi à faire revenir son père à la maison, et il lui semblait presque qu'ils formaient de nouveau une famille. L'autre femme entra-t-elle encore en ligne de compte ? Si tel avait été le cas, Juju était certaine qu'elle aurait entendu ses parents se quereller à ce sujet. Somto et Olunne étaient passées la voir, mais Juju s'était contentée de quitter le salon pour aller s'enfermer dans sa chambre. Il était plus difficile de garder le silence en leur présence ; il lui avait fallu s'enfuir pour que la bulle reste intacte, afin de s'y sentir en sécurité. Elizabeth n'était pas venue, mais elle avait téléphoné à plusieurs reprises, et Maja avait seulement pu lui répondre que Juju n'avait pas retrouvé l'usage de la parole. Elizabeth lui avait même envoyé une lettre. Juju la lut assise par terre dans sa chambre, adossée au montant du lit :

Chère Juju,

Je ne sais pas quoi dire à propos de tout ça. Selon ta mère, tu continues de ne plus parler à personne et, après ce qui s'est passé la dernière fois que nous nous sommes vues, tu n'as probablement pas envie de me parler à moi non plus. J'ai voulu te saluer le jour de l'enterrement, et tu m'as juste ignorée. Si je disais que je ne suis plus fâchée contre toi, ce serait mentir, mais ça me fait bizarre d'être encore en colère, vu la situation. Je veux t'aider mais je suis fâchée contre toi, sans compter que Vivek est mort.

Tout est complètement chamboulé. Je ne sais même pas pourquoi je t'écris ça. Tu peux peut-être m'écrire toi aussi si tu n'as toujours pas envie de parler ? Je ne peux pas continuer d'appeler chez toi comme ça juste pour savoir si tu vas bien. À dire vrai, je lui en veux encore à lui aussi. Comment puis-je en vouloir à un mort ? Et pas à un simple mort, mais à quelqu'un qui a été tué. J'ai l'impression d'être une personne horrible. Vous pardonner à tous les deux aurait dû suffire, ce truc que les gens aiment dire en comprenant que la vie est courte et qu'il faut chérir ceux qui nous sont chers, mais ce n'est pas ce que je ressens. Je n'ai même jamais eu l'occasion d'en parler avec lui.

Je ne sais pas où tout ça me mène. Tout ce que je sais, c'est que je suis

encore en colère.

Désolée.

Bisous

Elizabeth

Juju replia la lettre et la glissa dans l'un de ses livres. La dernière fois qu'elle avait vu Elizabeth, c'était environ une semaine avant que Vivek ne soit tué, quand elle lui avait dit la vérité sur ce qui s'était passé le matin où Osita était venu chez elle, en quête de son cousin. Elle en avait eu assez de le cacher à Elizabeth. Chaque fois que sa petite amie chuchotait *Je t'aime*, Juju avait envie de l'imiter, mais l'incident de ce matin-là lui nouait la gorge et les mots refusaient de sortir. Elle était consciente que son silence blessait et troublait Elizabeth ; celle-ci le lui avait confié plus d'une fois.

« Je sais que tu m'aimes. Pourquoi tu ne l'avoues pas de vive voix ? Tu as peur que ce sentiment en devienne trop réel, c'est ça ? Tu as honte de nous ? »

Cela contrariait aussi Juju. Elle savait qu'elle aimait Elizabeth et avait envie de le dire à tout le monde, même à ses parents. Sa possessivité vis-à-vis de Vivek s'était estompée et elle était désormais capable de reconnaître ce qu'était l'amour véritable, que c'était cette chose qui chatoyait dans l'air entre Elizabeth et elle. Juju avait envie de lui tenir la main partout – devant leurs amis et leurs familles, quand ils étaient tous réunis chez les uns ou les autres. Elle avait envie de pouvoir la câliner sur le canapé sans qu'on trouve cela anormal. C'était injuste – certains s'imaginaient parfois que Vivek et elle étaient ensemble, ce qui semblait ne poser de problème à personne. Vivek en paraissait même un petit peu plus « normal », cela permettait aux gens d'être plus à l'aise en sa présence. Mais Elizabeth et Juju, c'était une tout autre histoire.

Et puis Elizabeth se figurait que Juju, jusqu'à un certain point, était d'accord avec ces gens – qu'il y avait bel et bien quelque chose dont elles devaient avoir honte. C'était faux, mais Juju ne savait pas comment expliquer à Elizabeth ce qui l'inquiétait vraiment : et si celle-ci la quittait ? Que ferait-elle si elle perdait Elizabeth ? Juju l'aimait plus qu'elle n'avait jamais aimé un garçon, et Elizabeth affirmait éprouver la même chose. Elle avait parlé d'Osita à Juju, également d'une élève plus âgée qui lui avait fait découvrir des alternatives plus intéressantes à ce que proposaient ces bons à

rien de garçons. Elle lui avait appris des choses qu'elle avait ensuite transmises à Juju – il était par exemple beaucoup plus agréable d'être avec une fille, parce que les garçons étaient égoïstes et ne savaient pas comment vous faire du bien. Les filles savaient se toucher comme il le fallait.

Juju et Elizabeth craignaient cependant toutes deux que l'une d'elles ne se réveille un jour et décide qu'elle en avait assez d'être avec une fille. Raison pour laquelle Juju n'avait pas envie d'avouer à Elizabeth qu'elle avait embrassé Vivek. Elle avait toujours juré qu'il était juste son meilleur ami, qu'il n'y avait rien entre eux, qu'elle était convaincue que Vivek aimait les garçons. Elizabeth l'avait crue. Pourquoi aurait-elle douté d'elle ? Ce n'était pas comme si elle savait qu'elle sortait avec une menteuse – pas encore.

Quand Juju finit par lui parler de ce baiser, Elizabeth parut abasourdie. Juju observa la stupeur et la douleur qui s'affichèrent tour à tour sur son visage, bientôt remplacées par de l'incrédulité. « Attends, c'est le même Vivek à propos duquel tu n'as pas cessé d'affirmer qu'il n'y avait rien entre vous ? demanda Elizabeth avant de lâcher un rire creux. Ouah, j'ai vraiment été bien bête. Dire que tu t'es payé ma tête tout ce temps. Bravo !

—Ce n'est pas ce que tu crois, essaya de se justifier Juju. Je vais t'expliquer...

— Ce n'est pas ce que je crois ? Les pénis te manquaient tellement que c'est Vivek que tu as tenté de séduire ? Ce n'est même pas un homme, nom d'un chien !

— Elizabeth !

— Je ne lui en veux même pas. Nous savons tous qu'il n'a pas toute sa tête. Mais toi... ça fait combien de temps que tu me mens à ce sujet ? Qu'est-ce que vous avez fait d'autre, tous les deux ? » Elizabeth leva la main et regarda Juju avec dégoût. « Non, en fait, ne me dis rien. Je ne supporte même plus de voir ton visage pour le moment. »

Elle s'éloigna et Juju lui courut après en cherchant à la retenir par le bras, mais Elizabeth se dégagea. Juju eut beau l'appeler d'une voix étranglée, sans se soucier d'être vue ou entendue, elle ne se retourna pas.

Une semaine plus tard, Maja vint trouver Juju dans sa chambre pour lui annoncer que Vivek avait disparu, qu'il s'était « éteint » – des mots vains, censés adoucir l'idée de la mort. Juju fixa sa mère du regard tandis que la nouvelle pulvérisait les fragments qui composaient son cœur depuis

qu'Elizabeth l'avait brisé, au point que bientôt plus rien ne put sortir de sa poitrine vide et remonter dans sa gorge. C'était pour cette raison qu'elle avait cessé de parler, et la visite de Kavita n'y changea rien. Rien ne changea jusqu'au matin où Juju rêva de Vivek qui l'embrassait de nouveau, et une rivière s'écoula de la langue du garçon jusque dans la gorge de la jeune fille. Juju se réveilla la bouche sèche, mais, quand Maja lui dit bonjour, elle répondit machinalement et vit la joie inonder les traits de sa mère. Charles était présent – il était toujours là dorénavant – et, lorsque Juju le salua, elle fut surprise de voir qu'il paraissait à la fois vieilli et soulagé.

Quand Kavita revint leur rendre visite, le visage maigre et fatigué, Juju lui dit ce qu'elle tenait à savoir : Vivek était passé ce jour-là, mais il était parti dans l'après-midi et elle s'était figuré qu'il était rentré chez lui. Elle raconta à Kavita qu'il avait déjeuné avec elle, mais qu'il avait seulement grignoté car, un peu plus tôt, il avait mangé trop de pancakes.

« Tu ne sais donc pas ce qui lui est arrivé ? demanda Kavita, les yeux pleins de déception.

— Je suis tellement désolée, tantie, je ne sais vraiment rien. Je croyais qu'il était rentré chez vous sans problème. Je n'ai appris la nouvelle que lorsque... » La voix de Juju se brisa et elle s'interrompit pour l'obliger à s'affermir. « Lorsque tu as appelé ma mère.

— On l'a déposé devant notre porte, vois-tu. » Kavita paraissait si frêle.

« Je sais, tantie. On me l'a dit. » Maja attendait sur le seuil du salon et Juju lui lança un regard suppliant afin qu'elle vienne à son secours.

Sa mère se précipita dans la pièce et posa les mains sur les épaules de Kavita. « Allons, dit-elle. Je vais te faire du thé. Juju, tu peux retourner dans ta chambre. »

Avant de quitter la pièce, la jeune fille se pencha vers Kavita pour l'étreindre rapidement et sentit ses omoplates anguleuses, pareilles à un bréchet sur le point de casser net. Juju eut envie de lui murmurer qu'elle l'aimait, mais ce n'était pas le genre de choses qu'elles avaient l'habitude de se confier de vive voix, et elle savait que cela ne changerait rien à la situation. Pourtant, en voyant Kavita ainsi, devenue presque folle à force d'essayer de comprendre ce qui était arrivé à Vivek, Juju se demanda si cette mère ne méritait pas une once supplémentaire de vérité – si elle et les autres ne blessaient pas Kavita chaque fois qu'elle ne leur posait pas les bonnes questions, chaque fois qu'elles lui donnaient leurs réponses

prudentes. La vérité était si éloignée de tout ce qu'elle soupçonnait qu'elle n'avait pas la moindre chance de les interroger avec succès ; elle ne savait pas qu'elle en savait si peu. Il s'agissait de la mère de Vivek, et elle dépérissait sous leurs yeux. Elles étaient aussi coupables qu'elle le suspectait. Elles la faisaient souffrir.

Juju appela Elizabeth.

« Je ne pensais pas que j'aurais de tes nouvelles un jour », répondit celle-ci en décrochant.

Juju ne releva pas cette remarque. « Il faut raconter la vérité à tantie Kavita, dit-elle. Il est temps. »

OceanofPDF.com

Osita

Juju m'a appelé pour me dire que nous nous réunirions dimanche au club sportif. Quand je suis arrivé, Elizabeth et elle étaient déjà là, assises assez loin l'une de l'autre pour que je comprenne qu'elles ne s'étaient pas encore réconciliées, en dépit de leurs corps inconsciemment tournés l'un vers l'autre. Les jambes croisées, Juju tapait l'herbe du pied. Elizabeth bougeait à peine. Je percevais la colère silencieusement accumulée en elle, tandis qu'elle regardait dans le vague, installée sur une chaise en plastique.

Depuis l'incident qui avait eu lieu dans l'ancien logement des domestiques, Elizabeth et moi tâchions de ne pas nous retrouver trop souvent en présence l'un de l'autre. Lorsque Juju et elle ont commencé à se fréquenter, il est devenu plus difficile de s'éviter, étant donné que nous étions tous liés à Vivek – auquel elle avait pardonné beaucoup plus vite qu'à moi, soit dit en passant. Mais pas de *wahala*. Je vivais à Owerri sans me mêler de leurs affaires, et tout allait pour le mieux entre nous. De plus, l'Elizabeth avec qui j'étais sorti était très différente de celle qu'elle était devenue, avec son crâne rasé et son eye-liner épais. D'autres filles auraient porté de grosses boucles d'oreilles et du rouge à lèvres pour compenser cette absence de cheveux, comme si elles avaient encore été au lycée, mais Elizabeth s'en moquait, c'était flagrant. Parfois, j'avais envie de lui dire qu'elle avait une telle allure de lesbienne qu'il était miraculeux que tantie Maja ne se soit pas rendu compte qu'elle couchait avec sa fille – mais, là encore, je ne me mêlais pas de leurs affaires.

Quand j'ai rejoint leur table, Juju s'est levée et m'a serré dans ses bras. Elle m'a étreint un petit peu trop longtemps, et j'ai vu Elizabeth plisser les yeux. « Merci d'avoir fait tout ce chemin », a murmuré Juju. Après que tantie Kavita était venue me chercher à Port Harcourt, j'étais reparti à Owerri. Je ne pouvais pas rester dans la maison où Vivek avait vécu, mais

le chagrin s'était déployé jusqu'à la mienne. Ma mère pleurait beaucoup, même si je n'ai jamais su si c'était parce qu'il était mort ou parce qu'elle l'avait laissé glisser entre ses doigts. Je ne lui ai jamais posé la question. Mon père errait ici et là, la peau de son visage distendue par les années, et adressait à peine la parole à ma mère. Je savais qu'il voulait être présent pour tonton Chika, et le fait que leurs épouses avaient creusé ce sillon béant entre eux l'accablait.

« Nous sommes frères », avait-il dit un jour, avec dans la voix de l'étonnement et de l'incrédulité, après que je lui avais demandé comment il allait. « Nous sommes encore frères, et pourtant il refuse de me parler. » J'ai failli lui dire que je savais ce que cela faisait de perdre un frère, mais c'était un sentiment trop compliqué à exprimer, alors je l'ai gardé en moi.

« Tu as dit que c'était important », ai-je rappelé à Juju comme nous nous écartions l'un de l'autre.

Elle a reniflé et s'est essuyé le nez. « Ça l'est. Nous attendons juste les autres.

— Elizabeth, ai-je dit à l'intéressée en la saluant d'un signe de tête.

— Osita. » Elle m'a décoché un bref coup d'œil, m'a souri d'un air pincé, lèvres serrées, et a ajouté sur un ton acéré : « Contente que tu aies pu venir. »

Je me doutais désormais que Juju avait dû lui parler de ma liaison avec Vivek. Son hostilité ne m'a pas surpris, et je ne m'en souciais pas assez pour en faire toute une histoire. Pour quel motif nous serions-nous disputés ? Mon cousin était mort. Je me suis assis et j'ai patienté, lançant un regard à Juju. Elle avait l'air épuisée. Contrairement à son habitude, sa chevelure châtain foncé n'était pas tressée, mais nouée en un chignon à la diable ; elle avait des cernes sous les yeux, ne portait pas de brillant à lèvres, et pourtant je ne me souvenais pas de l'avoir vue aussi belle, alors même qu'elle paraissait sur le point de s'effondrer. La pensée qui m'est ensuite venue en tête – Vivek aurait souhaité que je prenne soin d'elle – m'a paru étrange. « Comment est-ce que tu vas ? lui ai-je demandé.

— Elle va bien », a sèchement répliqué Elizabeth. J'ai failli riposter, mais Somto et Olunne sont arrivées, et nous nous sommes tous salués, avons réarrangé la disposition des chaises, distribué des menus. Juju et Elizabeth ont dû rapprocher leurs sièges pour faire de la place aux nouvelles venues, annulant ainsi le petit champ de forces qui subsistait entre elles, si bien

qu'en son absence elles ont retrouvé leurs aises, leurs voix s'entrecroisant comme les fils d'une même étoffe. Nous avons passé commande auprès du serveur, puis Olunne s'est tournée vers Juju. « Bon, de quoi il s'agit ? Pourquoi avons-nous fait venir Osita d'Owerri ? »

Juju a lancé un coup d'œil à Elizabeth, qui lui a adressé un léger signe de tête. « Montre-leur », a-t-elle dit.

Juju a plongé la main dans son sac et en a tiré une enveloppe aux couleurs vives, couverte de visages lumineux et souriants empruntés à des banques d'images. « L'autre jour, j'ai fait développer ces photos à partir d'une pellicule restée dans l'appareil de Vivek. Je... je crois que nous devrions les donner à tantie Kavita », a-t-elle expliqué en tendant l'enveloppe à Somto, assise à côté d'elle.

Celle-ci l'a ouverte et en a eu le souffle légèrement coupé. Elle a dévisagé Juju d'un air troublé.

« Tu as pris des photos de lui comme ça ? »

La mâchoire de Juju s'est crispée. « C'est lui qui le souhaitait. Est-ce que j'étais censée refuser ? »

Somto a refermé le rabat de l'enveloppe sans regarder les autres photographies. « Tu veux donc dire que les employés du magasin les ont vues, eux aussi ? »

Elizabeth a levé les yeux au ciel. « Réfléchis un peu. Ils les ont vues, évidemment. Et alors ? » Olunne a tendu le bras par-dessus la table pour prendre l'enveloppe des mains de sa sœur. « Tu les as déjà regardées, Elizabeth ?

— Je suis allée les chercher avec Juju. »

Somto paraissait furieuse. « Tu n'aurais pas dû prendre ces photos, Juju. Je me fiche de savoir que c'était ce qu'il voulait. Et si quelqu'un les trouvait ? Et si un des employés en avait gardé une reproduction ?

— Tu ne l'as donc pas écoutée ? » Olunne examinait les clichés un à un ; sa voix était douce, presque amusée. « Elle veut les montrer à la mère de Vivek.

— T'es cinglée, a dit Somto à Juju. Tu entends ? Tu n'es pas bien dans ta tête. Tantie Kavita ne doit jamais voir ces photos. Tu imagines l'effet que ça lui ferait ?

— Je pense qu'elle devrait savoir. » Juju semblait hésitante, apeurée.

Elizabeth a posé la main sur son bras. « C'est toi qui le connaissais le

mieux, a-t-elle dit.

— *Il n'est pas là !* » a crié Somto. Elizabeth l'a foudroyée du regard. « Il n'est pas là, a répété Somto en baissant le ton. On l'a déjà enterré. À quoi bon montrer ces photos à sa mère ? »

Olunne me les a tendues et je les ai prises, le cœur battant. Je savais déjà ce que j'y verrais, que cela me percuterait la poitrine aussi violemment qu'un camion. Je n'avais pas vu de photographie de lui depuis son inhumation.

« Tu ne sais pas dans quel état elle est, s'est défendue Juju. Elle passe son temps à poser des questions. Elle n'a pas l'intention d'arrêter. Elle tient à savoir ce qui lui est arrivé.

— Nous ne savons pas ce qui lui est arrivé, répondit Olunne.

— Justement, elle s'imagine que si. Ou du moins que moi, je suis au courant, car c'est chez nous qu'il est venu en dernier.

— Elle nous a souvent rendu visite, mais elle a arrêté, a dit Somto.

— Oui, parce que c'est moi qu'elle dérange, maintenant ! a rétorqué Juju. Ma mère et elle se sont disputées à ce sujet, vous le saviez ? Mama lui a même dit qu'elle ne devrait plus venir chez nous – alors que ça fait des années qu'elles sont amies. Depuis, elle téléphone sans arrêt pour me supplier de me souvenir de quelque chose que je refuse de lui avouer.

— Et c'est ça que tu veux lui avouer ? a demandé Somto en haussant les sourcils d'un air moqueur. Tu ne crois pas que ça va provoquer d'autres questions ? »

Juju a haussé les épaules. « Ces photos disent la vérité. Elle sait qu'il cachait quelque chose. Pourquoi ne pas les lui montrer, tout simplement ?

— Parce que cette femme est presque folle, Juju », a déclaré Olunne comme si elle énonçait un fait banal. Je continuais d'inspecter les photographies, dont le papier brillant glissait sous mes doigts. Je me vis sur l'une d'elles, souriant à l'objectif. Je me rappelais celle-ci. Juju l'avait prise en fin d'après-midi alors que le soleil couchant était devenu une ligne en travers du mur de sa chambre. La lumière fendait durement mon visage en deux, plongeant mon sourire dans l'ombre. J'ai placé le cliché sous la pile et poursuivi mon examen tandis que les filles se querellaient.

« Elizabeth, s'il te plaît, calme un peu ta copine, a dit Somto en levant les mains au ciel. Elle raconte n'importe quoi.

— Non, mais sérieusement, a repris Olunne en se tournant vers Elizabeth.

Tu crois qu'on devrait tout dire à tantie Kavita ? »

Elizabeth s'est mordillé la lèvre. « Écoute, tous les secrets finissent par s'éventer. C'est juste une affaire de temps. Et justement, plus ça prend du temps, plus ça aggrave les choses au bout du compte. » Elle a soulevé une épaule et l'a abaissée. « Nous connaissons tous ça d'expérience, *abi* ? »

J'ai presque eu l'impression que Juju réprimait une grimace, et j'ai compris qu'elle pensait à son père. Ou bien aux secrets qu'elle n'avait pas révélés à Elizabeth.

Somto n'était pas convaincue. « Comment est-ce qu'elle l'apprendrait ? demanda-t-elle. Parce que vous comptez lui dire, c'est ça ? En fait, à part nous tous, qui était au courant ? » Personne n'a répondu. « Exactement. Par conséquent, à moins que l'un de nous décide d'ouvrir sa grande gueule, il n'y a pas de raison pour que tantie Kavita sache quoi que ce soit. Vous n'avez aucun respect, vous autres. Laissez-la se souvenir de Vivek tel qu'elle l'a connu, *haba* ! C'est quoi, votre problème ? Je suis la seule à ne pas avoir perdu la raison, ici ? »

Olunne a croisé les mains et hoché la tête. « Pourquoi créer des ennuis ? »

Juju et Elizabeth ont échangé un regard. « Deux contre deux », a déclaré la seconde, et elles se sont toutes tournées vers moi.

« Je crois que c'est à Osita de décider », a dit Juju.

Somto a aspiré de l'air entre ses dents. « Pourquoi lui ? »

Mon cœur s'est accéléré. Juju s'apprêtait-elle à leur parler de Vivek et moi ?

Olunne a donné une claque sur le bras de sa sœur. « Idiote. Vivek était son cousin. C'est de sa famille qu'il est question. »

Juju a opiné du chef. « Kavita est ta tante. À toi de décider. »

Les lèvres d'Elizabeth se sont retroussées en un sourire carnassier. « Oui, a-t-elle approuvé d'une voix mielleuse. C'était ton cousin. » Elle m'observait frontalement ; son dégoût était visible. Je me suis demandé ce que Juju avait pu lui raconter, ou si, à ce stade, cela avait encore de l'importance.

Juju a jeté un regard noir à Elizabeth, puis s'est de nouveau tournée vers moi. « Est-ce qu'on devrait la mettre au courant ? »

J'ai ouvert la bouche pour répondre, mais notre commande est arrivée, et j'ai ravalé mes mots. Nous nous sommes tous tus pendant un moment et avons réarrangé les affaires posées sur la table pour faire de la place.

Une fois le serveur reparti, Juju a pris un morceau d'igname sautée et a attendu que je réponde. Elizabeth a entamé son *suya* sans me lâcher du regard. Les deux sœurs ont soufflé sur le bol de soupe au poivre qu'elles partageaient, et j'ai baissé les yeux vers mon assiette pendant un instant, observant l'*ugba* en nappe huileuse et la noirceur des escargots frits. Le plat dégageait une odeur riche et prononcée.

« Montre-les-lui, ai-je dit, allant jusqu'à me surprendre moi-même.

— Bon Dieu », a réagi Somto.

Juju s'est étranglée sur un morceau d'igname. « Hein, vraiment ? » Elle ne s'était pas attendue à ce que je consente. Elle pensait que j'aurais préféré cacher qui Vivek avait été.

« Montre-les-lui, ai-je répété en refermant l'enveloppe pour la rendre à Juju.

— Vous allez tuer cette femme, vous autres, a commenté Somto. *Wallahi*. »

Je ne lui ai pas prêté attention. « Tu as raison, ai-je dit à Juju. Elle a besoin de réponses. Nous faisons tous comme s'il n'avait pas été tué. Comme si la mort de Vivek était un événement normal.

— Mais nous savons *pourquoi* il a été tué, a marmonné Olunne en enfouissant sa paille dans son verre.

— Exactement, ai-je acquiescé. Nous savons. Mais pas elle. Il faut donc lui montrer les photos pour qu'elle comprenne. Pour qu'elle arrête de poser des questions.

— Si tu crois que ça va l'en empêcher, tu es fou. » Somto a pris sa cuiller et a vivement remué sa soupe au poivre.

« Non, elle continuera. Mais celles qu'elle posera seront différentes. Et ce sera peut-être des questions auxquelles nous pourrions répondre. »

Juju paraissait au bord des larmes. « Merci. Je ne peux plus mentir comme ça.

— Bon sang, a fait Olunne. Ça va être dingue. Si tu lui dis, nos parents vont tous être au courant. Ça signifie qu'ils vont nous interroger. Tous autant que nous sommes. Ils voudront savoir pourquoi nous avons laissé faire. Pourquoi nous ne leur avons rien raconté.

— Ça ne les regardait pas, a répliqué Juju.

— C'est ce que tu crois ? Je tiens à être là quand tu l'expliqueras à ta

mère. Je suis sûre qu'elle comprendra. » Olunne a lâché sa paille dans le verre et a croisé les bras. « Ça va être un désastre. Ils vont nous tuer.

— Au moins, nous sommes en vie, a dit Juju. Pas Vivek. »

Le silence est tombé autour de la table. Puis Somto a enfoui son visage entre ses mains et a gémi. « Je n'arrive pas à croire que tu vas nous forcer à faire ça. »

J'ai regardé fixement mon assiette ; j'avais perdu l'appétit et, après avoir vu les photos, je me sentais oppressé. « Je dois me mettre en route pour Owerri », ai-je annoncé en quittant mon siège. Les filles, surprises, ont levé les yeux vers moi.

« Tu ne loges pas chez tantie Kavita ? a demandé Somto.

— Non, ai-je répondu en secouant la tête. J'ai dit à ma mère que je rentrerais ce soir.

— Tu devrais rester ici, a affirmé Olunne. Il est dangereux de voyager jusqu'à Owerri aussi tard dans la journée.

— Ça ira. Je l'ai déjà fait. »

Juju s'est redressée à son tour. « Je te raccompagne jusqu'à la sortie », a-t-elle proposé. J'ai dit au revoir aux autres et observé Elizabeth qui observait Juju tandis que nous nous éloignons. Nous avons traversé le bâtiment situé à l'avant du club, puis le hall d'entrée, et nous sommes immobilisés juste après le portail.

« Tu es certain de devoir repartir ? » a demandé Juju.

Elle se tenait près de moi, mais je n'avais pas envie de reculer. « Je suis sûr qu'Elizabeth sera heureuse de me savoir loin.

— Ne fais pas attention à elle. Ça a juste été très pénible pour elle quand elle a appris la nouvelle, tu vois ? »

Je ne savais absolument pas quoi répondre à ça – au fait que sa petite amie avait découvert que j'avais eu une liaison avec mon cousin –, alors nous sommes simplement restés dans le rond de lumière de la lampe à détecteur de mouvement pendant quelques minutes.

« Si tu ne veux pas loger chez ton oncle et ta tante, je comprends, a dit Juju. Sans Vivek, je n'aurais moi non plus pas envie de dormir dans cette maison. Tu peux toujours venir passer la nuit chez moi, tu le sais. »

J'ai ri. « Imagine ce que ton père en penserait.

— Il est en voyage d'affaires. Pour de bon, cette fois. Mama te connaît, et tu as déjà logé chez nous. Ce n'est pas un problème.

— Merci, mais ça ira. Il faut que j’y aille. »

Juju m’a enlacé et je l’ai serrée à mon tour, fort. La même pensée m’est revenue en tête : Vivek aurait souhaité que je prenne soin d’elle. Cependant, je n’étais pas lui, et je ne pouvais remplacer ce qu’il avait représenté à ses yeux. Je n’étais pas une pièce de leur puzzle à eux. Une fois que je me suis écarté, elle a agité la main, et je lui ai fait signe moi aussi tout en me dirigeant vers la rue principale. Je savais qu’elle était encore plantée là, seule sous la lampe, et qu’elle me regardait l’abandonner.

À l’arrêt de bus, j’ai acheté un sachet d’eau potable que j’ai bu lentement. J’étais bête de m’inquiéter pour elle, me suis-je dit. Elle se débrouillait très bien avant que je vienne, comme chacun d’entre nous. Comme si la vie des parents de Vivek ne s’était pas arrêtée, du moins tous les aspects importants de leur existence, même quand il leur fallait se réveiller le matin et contempler le soleil se déplacer dans le ciel. Nous faisions tous semblant d’aller bien, peut-être parce que le monde ne nous laissait pas d’autre choix.

Soudain, je me suis senti épuisé, complètement miné. Je me suis installé sur un banc et j’ai regardé les gens s’affairer autour de moi. Mon bus est arrivé puis est reparti, et je suis resté assis là, les appels du contrôleur – *Owere ! Owere !* – résonnant sous mon crâne. Après que ses phares ont disparu dans la nuit, je me suis résigné au fait que j’avais pris une décision, et j’ai hélé un *okada* pour gagner la maison de tantie Maja. Le chauffeur m’a déposé près de la barrière couverte de fleurs que j’ai franchie d’un bond, près du portail, là où rien ne poussait. Une fois devant la porte de derrière, j’ai envoyé un texto à Juju : *Je suis en bas*. Au bout de quelques minutes seulement, le cadenas de la grille de protection a cliqueté, et elle m’a ouvert.

« Enlève tes chaussures », a-t-elle chuchoté tout en verrouillant de nouveau la porte. Mes souliers à la main, je l’ai suivie sur la pointe des pieds et nous avons gravi l’escalier en respirant à peine, attendant d’être en sécurité dans sa chambre, qu’elle a fermée à clé derrière nous. « Ça me fait plaisir que tu sois revenu », a-t-elle dit.

Je n’ai pas répondu. Je parcourais la pièce du regard en me demandant pourquoi diable j’avais cru que la maison de tonton Chika me rappellerait trop douloureusement Vivek, alors que mes autres souvenirs étaient ici, chez Juju. « Je n’aurais peut-être pas dû, ai-je répondu.

— Ma foi, c’est trop tard maintenant. » Elle s’est allongée, vêtue d’une

chemise de nuit de coton qui s'arrêtait au-dessus des genoux. « Puisque tu es là, tu ferais mieux de dormir un peu. »

J'ai hésité. « Et si j'allais dans la chambre d'amis ? »

Juju s'est assise contre les oreillers et s'est essuyé le visage. « Osita. S'il te plaît. Je ne... » Elle a ouvert les mains, paumes vers le haut, et les a laissées retomber sur le dessus-de-lit. « Je n'y arrive tout simplement pas. »

Ses yeux se sont emplis de larmes ; j'ai ôté mon pantalon, déboutonné ma chemise et, en maillot de corps et en boxer-short, je me suis étendu près d'elle. *Prends soin d'elle. Elle a l'air si seule.* « Je suis désolé, ai-je dit en l'attirant à moi. Chut, tout va bien. Je suis désolé. »

Elle a éclaté en sanglots, les étouffant contre moi afin qu'ils ne se glissent pas sous la porte et ne se faufilent jusque dans la chambre de ses parents. Je me suis tu. Je me suis contenté de la tenir tandis qu'elle tremblait de chagrin, et j'ai pleuré moi aussi, mais en silence, mes larmes mouillant ses cheveux. Quand j'étais avec elle, il m'était impossible de ne pas souffrir de l'absence de Vivek ; c'était comme si on m'avait enfoncé une pelle dans la poitrine avant de l'en extirper avec tout ce qu'elle pouvait contenir, laissant derrière elle un chaos hurlant. La douleur a enflé tant et si bien que j'ai à mon tour fondu en sanglots, m'efforçant de la refouler dans l'espace situé entre le cou et l'épaule de Juju, mes bras l'enlaçant comme pour me sauver moi-même, et pas seulement elle. Là, j'ai perdu la notion du temps, tourmenté par les souvenirs de nous trois dans cet endroit, quand Vivek était vivant et heureux ; même d'Olunne, de Somto et d'Elizabeth avec nous, quand nous jouions tous au Monopoly et que Vivek trichait ; quand il nous avait appris à faire des réussites avec de vraies cartes ; quand il dansait et que les filles dansaient avec lui et que je pensais, *Que Dieu me pardonne, je l'aime vraiment, pour de bon* ; quand il était radieux, éclatant et en vie, mon cousin, mon frère, l'amour de ma vie dissolue.

C'est tard dans la nuit et dans un hoquet que j'ai retrouvé mes esprits. Nous avions dû nous endormir ou plonger dans une sorte d'hébétude à force de pleurer. Juju a reniflé et s'est redressée, les joues sillonnées de larmes séchées et les yeux rouges.

« Tu n'es pas belle à voir, ai-je dit en m'asseyant près d'elle.

— Va te faire foutre », a-t-elle riposté en s'essuyant le visage.

J'ai souri et doucement ramené en arrière des mèches de ses cheveux.

« Est-ce que ça va ? »

Elle a appuyé la tête contre mon épaule. « Oui. Ça faisait longtemps que je ne l'avais pas autant pleuré. Depuis que j'ai appris la nouvelle.

— Je ne l'avais pas pleuré ainsi du tout. »

Elle a levé les yeux vers moi. « Vraiment ? »

J'ai opiné du chef. Il n'y avait pas grand-chose d'autre à dire. Elle a entouré mon torse de ses bras et m'a légèrement serré, comme si elle comprenait.

« Qu'est-ce que tu vas dire à ta mère demain matin, quand elle me verra ? ai-je demandé.

— Ne t'inquiète pas, elle s'en va vers huit heures. Elle ne nous dérangera pas. » Elle s'est glissée hors du lit et s'est dirigée vers son lecteur de CD.

« Qu'est-ce que tu fais ? Tu vas mettre de la musique ? À une heure pareille ? »

Juju a ri. « Maman en a l'habitude. J'aime m'endormir en écoutant quelque chose. » Elle a inséré un album de Mariah Carey, *Daydream*, a sauté une piste puis appuyé sur lecture.

Lorsque le morceau a débuté sur un tintement de carillons, je me suis crispé. « Pas cette chanson », ai-je dit. C'était la préférée de Juju – elle la passait sans arrêt du vivant de Vivek. J'ai eu mal en entendant la voix de Mariah chanter par-dessus un air de piano indolent et de douces percussions, mais Juju n'a pas éteint le lecteur. Au contraire, elle s'est mise à danser lentement, exécutant un pas de deux nonchalant, sa chemise de nuit tournoyant délicatement autour d'elle. Ses cheveux dénoués se balançaient près de ses épaules. « Pas celle-ci, je t'ai dit. »

Juju a regagné le lit et m'a enfourché. Dans ma poitrine, la douleur était presque insoutenable, mais elle a pris ma tête entre ses mains, et ses yeux se sont repus de la souffrance qui suintait de ma peau. « Tout va bien », a-t-elle murmuré. J'ai fermé les paupières parce que je n'avais pas envie de pleurer de nouveau. « Tout va bien. » Je l'ai sentie qui m'embrassait et son goût m'a fait comprendre qu'elle devait déjà verser des larmes. J'ai glissé mes mains dans son dos et enfoncé mes doigts le long de sa colonne vertébrale tout en lui rendant son baiser. Je percevais presque le frôlement des cheveux de Vivek traînant sur mes épaules, sa paume vigoureuse sur ma nuque. Sans que je m'en rende compte, des larmes avaient commencé à s'accumuler à la commissure de mes lèvres : elle les avalait en même temps

que les siennes, et nous remplissions nos bouches de sel, de langues et de chagrin liquide. J'ai retiré mon maillot de corps, et Juju s'est redressée, assez pour que je puisse aussi ôter mon boxer-short, puis elle a levé les bras pour que je la débarrasse de sa chemise de nuit.

La voix de Mariah nous enveloppait de notes aiguës, et cela me faisait l'effet d'une peine immense infligeant un millier de piqûres d'épingle à nos peaux. Juju s'est penchée sur le côté pour atteindre le tiroir de sa table de chevet et j'ai embrassé la courbure de son cou, l'aile de sa clavicule, la partie charnue de son épaule. Elle a reporté son attention sur ma bouche, a déchiré l'emballage du préservatif et s'est encore une fois relevée pour le dérouler. J'ai eu le souffle coupé lorsqu'elle s'est abaissée de nouveau, ses genoux s'enfonçant dans le matelas, ses mains pareilles à des tisons qui me brûlaient. J'ai imaginé Vivek derrière elle, ses jambes emmêlées aux miennes, sa bouche collée au dos de Juju ; j'ai imaginé que je parvenais à tendre les mains derrière elle pour saisir ses avant-bras à lui, l'attirer plus près jusqu'à ce que nous soyons tous trois pressés les uns contre les autres.

Mais mes doigts n'ont rencontré que le vide, immobile et chaud.

« Il n'est pas là », a chuchoté Juju, comme si elle avait lu dans mes pensées.

J'ai ramené mes mains vers elle, les posant sur ses hanches qu'elle faisait rouler vers l'avant.

« Je sais, ai-je dit. Je suis là pour toi. »

Il était pourtant présent, d'une manière ou d'une autre, même si ce n'était que dans les souvenirs que nous avions de lui – il était là parce que son absence s'imposait. Cela ne nous dérangeait pas. Cela ne l'aurait pas dérangé non plus. Il aurait affiché le petit sourire agaçant dont il avait le secret, se serait allongé près de nous et nous aurait observés d'un air heureux. Comment pouvait-il avoir disparu alors que sa présence nous avait autant bouleversés ?

Un peu plus tard, Juju s'est étendue, la tête posée sur mon torse. « Je ne l'ai dit à personne », a-t-elle murmuré.

Je me suis légèrement tourné vers elle. « Qu'est-ce que tu n'as dit à personne ?

— Que tu es passé parce que tu le cherchais, le jour où il est mort. Après qu'il était parti de chez moi. Je ne l'ai pas dit à ta tante. »

D'une main, je lui ai caressé l'épaule.

« Merci.

— Tu ne l’as pas trouvé, *abi* ? C’est ce que tu m’as raconté. » Elle avait une voix de petite fille.

J’ai embrassé le sommet de sa tête, content qu’elle ne puisse pas voir mes yeux. « Non, ai-je répondu. Je ne l’ai pas trouvé. Dors. » Elle s’est blottie contre moi et j’ai attendu que sa respiration devienne plus régulière. Malgré tout, je suis resté éveillé, scrutant le plafond, me demandant si je faisais bien de mentir. L’obscurité m’a rendu mon regard et est restée silencieuse, comme toujours.

OceanofPDF.com

XX

Vivek

Il avait raison. Je les ai observés, évidemment – ils étaient si beaux ensemble. J’ai posé les mains au creux de ses reins à elle et sur sa poitrine à lui, qu’il avait large et solide. J’ai embrassé la sueur de son cou à elle et celle de son ventre à lui.

Ils me maintenaient en vie de la façon la plus tendre qu’ils connaissaient, voyez-vous.

OceanofPDF.com

Avant l'enterrement de Vivek, Chika repeignit entièrement la demeure d'Ahunna en blanc cassé, des gouttes de couleur éclaboussant le sol le long des murs. Ekene avait déjà bâti sa propre maison au bout de la route, mais Chika, qui restait attaché à celle de sa mère, la rénouvait et l'agrandissait, comme un parasite qui personnaliserait le corps de son hôte. Dans les années qui avaient suivi sa mort, il avait planté des haies et des arbres sur le domaine, construit une barrière surmontée de fil de fer barbelé. Il choisit du blanc même s'il savait qu'il lui faudrait souvent repasser une couche de peinture, car la poussière de la route non goudronnée maculait les murs d'un rouge terne, grumeleux. Chika fut pris dans un tourbillon d'activité au cours des semaines qui précédèrent l'époque où il s'effondra sur son lit et succomba de nouveau à l'hébétude familière du chagrin.

Durant ces premiers jours, ils se retirèrent tous au village, Chika, Kavita et le corps de Vivek, Mary et Ekene ; c'était le seul endroit où ils pouvaient être. L'inhumation à venir obligea les deux femmes à observer une trêve, ce en quoi les frères leur furent reconnaissants. Osita resta à Owerri jusqu'à la dernière minute, en dépit d'une vive querelle avec ses parents. « Je serai là pour l'enterrement », insista-t-il, mais son refus de venir aider aux préparatifs mit Ekene dans une fureur telle qu'il leva la main sur son fils, geste qu'il n'avait pas eu depuis des années. Néanmoins, avant que le coup ne retombe, il aperçut brièvement les yeux d'Osita et ce qu'il y vit – une indifférence totale – l'inquiéta assez pour qu'il baisse le bras et sorte de la pièce avec raideur, sa rage amère et impuissante au fond de la gorge.

Une fois au village, Ekene trouva que Chika en faisait trop avant la mise en terre, mais il ne pouvait rien dire puisque son propre fils était en vie. Il l'observait repeindre la maison avec dans le cœur une peine ardente, il observait les yeux rougis, brillants, de son frère. Chika ne dormait plus.

Pendant que Kavita était au lit, son mari rôdait d'une pièce à l'autre parmi les seaux de peinture et les pinceaux, les bâches étalées sur le sol carrelé, les tapis roulés et les meubles sous des housses. Tout paraissait mort ou

suspendu, tout était interrompu en un long moment de silence tangible pour marquer la perte de son enfant. Vivek reposait chez un embaumeur des environs qui le préparait à son inhumation, tandis que Chika passait ses nuits à marcher, la poussière s'accumulant sur sa peau. Le matin, Ekene apportait son petit déjeuner à son frère cadet et l'obligeait à manger tout en l'écoutant bavarder sans relâche à propos de ses projets pour l'enterrement. Ekene se taisait – à propos de la peinture, du nettoyage du domaine, de la nourriture et de la musique à prévoir –, mais, quand Chika parla de tuer une vache, il s'y opposa.

« *Mba*, dit-il. Tu ne peux pas faire ça. » Il croisa les bras et dévisagea son frère, qui leva vers lui des yeux furieux.

« Comment ça, je ne peux pas ? répliqua Chika. C'est mon argent, non ? Est-ce qu'on t'a demandé d'acheter la vache ?

— Tu n'as pas les idées claires, et c'est compréhensible. Mais à présent, écoute-moi bien, Chika, tu ne peux pas tuer une vache pour ton fils. Ce n'est pas convenable. »

Chika prit une profonde inspiration. « Tu veux m'imposer ce qui convient à l'enterrement de mon propre fils ? »

Ekene soupira et s'assit à côté de lui. « Il était trop jeune, Chika. On tue une vache pour rendre hommage à une vie. C'est ce qu'on fait pour quelqu'un qui a pleinement vécu, qui n'a pas été emporté avant l'heure. Si tu célèbres ça avec une vache entière, c'est comme si tu célébrais une chose contre-nature, vu que ton fils est mort si jeune. *Ighotala m ?* »

Chika s'affaissa de nouveau sur sa chaise. « Je veux seulement honorer mon enfant.

— Et tu en as le droit, et c'est ce que tu vas faire, répondit Ekene en posant la main sur son bras. Tu sais quoi ? Tue une chèvre. Les gens jaseront quand même, et puis après ? Rends hommage à ton fils.

— C'était mon unique enfant, poursuivit Chika. Nous n'avons pas tué de vache pour Mama.

— Elle nous l'avait interdit, répondit Ekene, reculant sur son siège et ôtant la main du bras de son frère. Tu te souviens de la façon dont elle a tourné ça ? Si elle mourait un soir, nous devions faire en sorte que le soleil ne se lève ni ne se couche de nouveau sur son cadavre. »

Chika sourit tristement. « Ensuite, elle a ajouté que si nous avions une

chèvre ou un chien, nous devions l'abattre, en toute simplicité. Un enterrement discret. Elle nous a suppliés.

— Et nous avons fait selon son souhait. Dans ce cas, comment pourrais-tu tuer une vache pour ton fils alors que nous n'avons tué qu'une chèvre pour Mama ? Ça paraîtrait bizarre.

— Tu as raison, acquiesça Chika avec un signe de tête.

— Mary a proposé de se rendre à l'abattoir tôt le matin pour acheter assez de viande pour les invités.

— C'est elle qui organise le repas ? »

Ekene décocha à son frère un regard qui en disait long. « Qui s'en occupait, d'après toi ? Kavita ? »

Honteux, Chika baissa vivement la tête. Il avait supposé que l'une des femmes se chargeait de ces choses ; il n'avait même pas posé la question à son épouse. Ces temps-ci, il avait du mal à la dévisager, à voir son propre chagrin amplifié dans ses yeux à elle.

« Mary est ta sœur, reprit Ekene en se radoucissant. Kavita est en deuil et toi, pour une raison qui m'échappe, tu as décidé de repeindre toute la maison. C'est donc Mary qui s'en occupe, naturellement.

— Je ne savais même pas qu'elles étaient réconciliées. »

Ekene eut un rire bref. « Non, elles ne le sont pas, pas vraiment, répondit-il en haussant les épaules. Tu connais les femmes.

— S'il te plaît, promets-moi que son église ne va pas s'en mêler.

— Ah non. Mary a essayé, mais j'y ai mis le holà. Kavita la tuerait sur-le-champ si elle amenait un seul de ses membres. Nous avons demandé à un prêtre catholique de venir sur le domaine.

— Je m'excuse de ne pas m'être davantage impliqué dans ces préparatifs, dit Chika. Tout paraît si étrange autour de moi.

— Concentre-toi sur la maison. » Ekene était heureux que les travaux stimulent son frère, même s'il en faisait de longues insomnies. Il n'avait pas oublié ce qui s'était produit après la mort de leur mère. « Nous nous chargerons du reste. »

La veille de l'inhumation, Chika termina de tout repeindre. Ekene envoya un groupe de jeunes garçons chez l'embaumeur des environs. Ils revinrent avec le corps de Vivek dans un cercueil, le maintenant en équilibre à l'arrière d'un bus dont on avait ôté les sièges, tandis que le véhicule

bringuebalait bruyamment sur la route pleine d'ornières et de dos-d'âne. Lorsqu'ils arrivèrent à destination, ils le portèrent dans le salon du rez-de-chaussée et le placèrent sur une table au centre de la pièce. Kavita les regarda faire depuis l'escalier. Justement, elle le descendait quand ils entrèrent dans la maison en se bousculant, s'interpellant à grands cris pour ne pas faire basculer le cercueil. À sa vue, elle s'était lentement affaissée, les mains agrippées aux barreaux de la balustrade, les yeux braqués devant elle. Elle entendit le léger bruit sourd qu'il fit quand ils le déposèrent sur la table, la voix d'Ekene, le claquement des mules des porteurs sur le carrelage lorsqu'ils sortirent en file indienne, certains lui jetant des regards curieux.

Une fois qu'il eut refermé la porte derrière eux, Ekene vint s'accroupir sur la marche juste au-dessous d'elle. « Kavita ? Veux-tu le voir ? »

Elle avait levé les yeux vers lui, et il lui avait tendu la main. Le cœur tremblant violemment, elle l'avait prise dans la sienne et s'était laissé faire lorsqu'il l'avait aidée à se mettre debout pour la conduire dans le salon. Le cercueil était encore clos. Ekene lâcha Kavita et alla soulever le couvercle, puis resta à l'avant du coffre, attendant qu'elle approche. La chevelure de Kavita était nattée en une longue tresse qui lui tombait dans le dos et, l'espace d'un instant, elle l'imagina qui se dressait au-dessus d'elle pour l'entraîner vers la porte – parce que si elle ne regardait pas à l'intérieur du cercueil alors peut-être pourrait-elle faire comme si rien de tout cela n'était réel, comme si Vivek était ailleurs et que tout le monde s'était complètement trompé sur ce qui s'était passé. Elle s'avança pourtant et replia les doigts autour du rebord en bois astiqué. Vivek était étendu là, les mains déployées le long du corps, les yeux et la bouche fermés, les cheveux étalés sur un oreiller de satin, exactement comme elle l'avait demandé. Remarquant qu'ils avaient l'air secs, elle les effleura en se demandant si elle ne devait pas les peigner avec de l'huile de noix de coco, comme elle en avait eu l'habitude.

Les gens aiment à dire que les morts semblent endormis, et elle l'aurait sans doute cru dans d'autres circonstances. Ahunna avait eu l'air assoupie, mais après tout elle était morte dans son sommeil, de telle sorte que, dans son cas, mort et repos s'étaient confondus et, quand ils l'avaient enterrée le lendemain, elle avait emporté cette sérénité dans sa tombe. Mais Kavita avait déjà vu un Vivek différent dans la mort : celui qu'elle avait découvert

sur la véranda, dont le sang se coagulait, dont le pied était tordu – on ne pouvait la duper avec cette version épurée, on ne pouvait apporter une sérénité qui n’avait jamais été présente. Non que l’embaumeur n’ait pas fait de son mieux, le revêtant du costume blanc traditionnel qu’il préférait, ses pieds aussi nus que lorsque l’un d’eux avait renversé le pot de fleurs près de la porte d’entrée. Kavita fondit en larmes, son corps se recroquevillant sur lui-même, et Ekene se précipita pour la rattraper avant qu’elle ne s’effondre. Il plaça un bras autour d’elle et la guida, pesante, jusqu’à sa chambre, tout en lui murmurant des paroles idiotes qui ne changeaient rien à la situation, même lui le savait.

Elle redescendit plus tard, cette fois avec Chika, et ils restèrent longuement près du cercueil.

« Où est son pendentif ? finit par demander Chika.

— Je ne sais pas. Il ne l’avait pas sur lui quand je l’ai trouvé.

— Il le portait tout le temps. Tu es certaine qu’il n’est pas tombé chez l’embaumeur ? Ou qu’il n’a pas été volé là-bas ? »

Le visage de Kavita était figé, durement forgé par la douleur. « J’en suis certaine, Chika. Il ne l’avait pas sur lui. » Elle voyait bien qu’il avait envie de se disputer tout en sachant qu’il ne le pourrait pas. Après avoir découvert le corps, elle avait refusé de s’en écarter ; elle avait passé les mains sur le visage de Vivek et, la joue appuyée contre son torse, avait gémi. En outre, son cadavre avait été entièrement déshabillé. Si l’amulette s’y était trouvée, elle l’aurait vue.

« Il faudrait l’enterrer avec. Ça fait bizarre de le voir sans son pendentif. »

Kavita acquiesça et tapota le bras de Chika. Il avait besoin de fixer son attention sur autre chose maintenant qu’il avait terminé de tout repeindre, maintenant que son chagrin le pourchassait de pièce en pièce, l’implorant de passer du temps seul avec lui. Chacun savait ce qui se produirait le moment venu : ce même chagrin lui trancherait l’arrière des genoux, le renverserait, et Chika basculerait dans les ténèbres où il avait déjà sombré après la mort d’Ahunna.

« Nous retrouverons l’amulette, affirma Kavita, acceptant à bras ouverts cette fixation. Elle est forcément quelque part. Il l’avait peut-être enlevée.

— Il ne la quittait jamais.

— Il a pu l’enlever pour la nettoyer.

— Oui, pour la nettoyer », répéta Chika.

Ils demeurèrent là, le salon vide autour d'eux, avant l'arrivée des pleureuses et du cortège funèbre, tous deux seuls avec leur fils.

Ekene les observait depuis le seuil en s'appliquant à ne pas s'immiscer, réticent à déchirer le voile de chagrin qui s'était tissé autour de ce tableau. Il finit par les laisser et par rentrer chez lui, où il retrouva Mary.

« Tu n'as pas l'intention d'assister à la veillée mortuaire ? lui demanda-t-il.

— J'irai plus tard. *Shebi*, ils vont y passer la nuit ?

— La famille, peut-être. Je ne crois pas que Kavita restera jusqu'au bout. C'est trop douloureux pour elle. »

Mary hocha la tête. « Et elle n'appréciera pas de se retrouver avec tout le monde. Chika et elle n'aiment pas se mêler aux autres. »

Ekene acquiesça, et ce fut peu avant minuit que Mary sortit discrètement pour aller se joindre à la veillée. Avec les autres parentes, les cousines de cousines et ainsi de suite, les participantes se couvrirent la tête et chantèrent des gospels jusqu'à l'aube. Kavita et Chika s'étaient retirés à l'étage, s'assoupissant et se réveillant sans cesse, pleurant dans l'intimité de leur chambre. L'une des femmes leur apporta un plateau de nourriture auquel ils ne touchèrent pas, l'huile se figeant et formant une peau solitaire sur les aliments.

Les Nigerwives accoururent en masse dans la matinée, s'attroupant autour de Kavita comme des oiseaux protecteurs déployant leurs ailes et les imbriquant les unes aux autres. Chika et Ekene les observaient en secouant la tête.

« Elle se sentira peut-être mieux maintenant qu'elles sont là », dit Ekene. Chika répondit par un grognement, et son frère lui serra l'épaule.

Au rez-de-chaussée, Mary coordonnait les activités des femmes qui cuisinaient à l'arrière de la maison. Les enfants des Nigerwives – celles qui étaient venues, les filles qui avaient été réellement amies avec Vivek – s'étaient rassemblées elles aussi au rez-de-chaussée. Elles attendirent l'arrivée d'Osita pour le suivre dans le salon afin de voir le corps de Vivek.

Debout près du cercueil de son cousin, Osita baissa les yeux, les lamentations qui l'entouraient pareilles à des parasites dans l'atmosphère. Il sentit Juju glisser sa main dans la sienne et presser son épaule contre lui.

Osita, sans détacher son regard du visage de Vivek, hésita d'abord à dire

quelques mots. Quel intérêt ? songea-t-il cependant. Il n'était plus là-dedans, de toute manière.

« À quoi bon ? » murmura-t-il. Sa voix était rude à force d'endiguer ses larmes, mais, il avait beau paraître furieux, il ne s'écarta pas du cercueil. Juju lui serra la main et, en silence, s'adressa au corps de son ami. Près d'elle, Olunne priait doucement ; Somto se tenait à côté d'eux, un bras plaqué en travers du ventre, une main contre la bouche, les yeux humides.

À l'arrière de la maison, sur la véranda, Kavita regardait un groupe d'hommes traîner une chèvre derrière eux au moyen d'une corde usée. Elle avait demandé à ce qu'on la prévienne quand viendrait le moment de tuer l'animal, et elle l'observa tandis qu'on lui ligotait les pattes et qu'on creusait un trou peu profond dans le sol. Les hommes déposèrent la chèvre sur le flanc et ses bêlements résonnèrent dans la cour. L'un d'eux produisit un couteau muni d'un vieux manche en bois et d'une lame aiguisée quoique ébréchée. On tira la tête de l'animal vers l'arrière jusqu'à ce que son cou se cambre, puis on le trancha d'un geste presque désinvolte. Du sang jaillit, rouge et épais, et s'écoula dans le petit trou creusé dans la terre. Kavita contempla la scène sans un mot pendant que la chèvre se taisait peu à peu dans un silence gris. Elle pensa à ses mains maculées de sang après qu'elle avait découvert le corps de Vivek, et, prise d'un profond dégoût, rentra en courant pour vomir dans les toilettes les plus proches. Elle distingua le rire lointain des hommes, et elle sut que c'était d'elle qu'ils se moquaient. Ils ignoraient sans doute qu'elle était la mère du jeune défunt, mais cela n'avait pas d'importance ; personne ne savait ce que c'était, ce qu'elle avait ressenti lorsqu'elle avait trouvé son corps.

Elle en faisait encore des cauchemars, malgré tout : des rêves dans lesquels elle se précipitait dehors et où il n'y avait rien sur la véranda, à l'exception d'une mare de sang qui continuait de se répandre, suffisamment étale pour lui renvoyer son reflet. Des rêves dans lesquels il ouvrait les yeux et riait lorsqu'elle écartait le morceau de tissu, dans lesquels c'était un tour qu'on lui jouait, une farce qu'on lui faisait. Des rêves dans lesquels il tombait en poussière lorsqu'elle lui soulevait la tête si bien qu'il ne lui restait plus rien entre les mains, sauf le tissu en *akwete*. Appuyée contre la cuvette en porcelaine des toilettes, elle se demanda ce qui se serait produit si on n'avait pas ramené Vivek chez elle, s'il avait simplement été laissé à

l'endroit où il était mort, où que ce fût. Se serait-il putréfié sur place ? Aurait-on emporté son cadavre ? Elle pensa à ce qu'elle devait à l'inconnu qui l'avait ramené. Cela l'accablait de ne pas savoir de qui il s'agissait, de ne pas savoir ce qui s'était passé.

Dehors, elle entendit les crépitements du feu qu'on allumait. Une fois le service funèbre achevé, dans l'après-midi, la viande de chèvre serait cuite. Avec les entrailles, on préparerait de la soupe au poivre. Kavita tira la chasse d'eau et baissa l'abattant, son horreur emportée dans un tourbillon d'eau bleue.

Quand le prêtre arriva, les garçons qui étaient allés chercher le cercueil le refermèrent et le portèrent à l'extérieur, où une fosse avait été creusée près de la tombe d'Ahunna. Ils le déposèrent par-dessus deux longueurs de corde, puis reculèrent pendant que le prêtre entamait un court office. Parents et amis s'étaient assis sur des chaises en plastique louées pour l'occasion ou bien se tenaient debout derrière elles. Kavita écouta le prêtre lire l'Évangile, les mots psalmodiés montant lentement au-dessus d'elle ; hébétée, elle le regarda procéder à la consécration de la tombe. On s'apprêtait à lui arracher son enfant, à l'écraser sous le poids de tant de terre. La tombe était une cavité béante, rouge ; près d'elle, le tas de terre était de la même teinte que la peau de Chika. Si celui-ci se déshabillait, s'allongeait dans la sépulture et qu'elle baissait les yeux vers lui, que verrait-elle ? Y serait-il tout simplement absorbé, comme s'il avait toujours été fait d'argile, modelé avec une petite quantité d'eau, animé pour Kavita afin qu'ils puissent tous deux avoir un enfant ensemble dans le seul but de l'enterrer ?

Elle observa ses mains, le programme funéraire que quelqu'un avait conçu et fait imprimer. Ekene ou Mary, probablement. Elle regretta presque de ne pouvoir leur pardonner l'incident à l'église. Le programme était couvert de photographies de Vivek petit garçon, bébé ; aucune ne ressemblait à celui qu'il était devenu. Comme si la personne qui avait choisi les clichés avait décidé de mettre un terme à son histoire avant qu'il ne se fasse pousser les cheveux. Fallait-il qu'elle éprouve du soulagement à ce qu'il soit ainsi figé dans le temps ou de l'agacement à l'idée que l'on veuille faire croire qu'il était quelqu'un d'autre ? Elle l'ignorait. Elle avait déjà entendu des commentaires, des remarques chuchotées flottant dans l'escalier, parce que personne ne savait vraiment chuchoter : des gens demandant pourquoi on ne

lui avait pas coupé les cheveux, pourquoi ses parents permettaient qu'il soit enterré ainsi. Ils rejetaient la responsabilité sur Kavita, disaient que c'était à cause d'elle si Chika autorisait des choses pareilles. Elle avait envie de se mettre en colère, mais tout ce qu'elle parvenait à ressentir, c'était un brin d'étonnement à l'idée qu'ils puissent s'exprimer de la sorte alors que le corps de son fils était encore dans la maison.

Les jeunes garçons, au nombre de quatre, s'avancèrent de nouveau et saisirent les cordes tendues sous le cercueil. Les muscles luisants à force de les bander, ils commencèrent à faire descendre le coffre dans la fosse. Kavita entendit Chika émettre un son étouffé et, à tâtons, elle chercha sa main, raide et transpirante. Une secousse parcourut les cordes, qui glissèrent tandis que le cercueil était englouti, la terre rouge masquant son bois sombre. Quand il atteignit le fond, les garçons retirèrent les cordes, les firent remonter et les enroulèrent. Chika et Kavita se levèrent pour jeter des mottes de terre dans la tombe, murmurant leurs adieux à travers leurs larmes. Mary et Ekene les suivirent, bientôt imités par Osita et les amies de Vivek. Une fois que tout le monde eut fait de même, les garçons, équipés de pelles, entreprirent de remplir la fosse. Kavita retourna dans la maison et se rendit à l'étage. Chika resta au rez-de-chaussée pour s'occuper des visiteurs qui lui exprimèrent leur sympathie par tant de poignées de main qu'il eut bientôt la sensation d'avoir les doigts gourds.

Osita laissa les autres dans le salon situé à l'étage et descendit faire quelques pas au rez-de-chaussée. Il entendit la voix de sa mère et la suivit jusque dans l'arrière-cour, où les femmes enveloppaient de petits tas d'*akpu* dans du film alimentaire avant de les ranger dans des glacières. Des marmites noires arrondies étaient posées sur des cadres métalliques, sous lesquels on avait placé des fagots de bois pareils à des nids de braises rouges et grises. L'air chaud était odorant, et les cuisinières s'épongeaient le visage avec des mouchoirs.

Alors que son fils s'approchait d'elle, Mary leva les yeux. « Est-ce que tout va bien ? » demanda-t-elle. Elle portait un corsage vert au-dessus duquel elle avait noué un pagne doré.

Osita ne savait que répondre ni s'expliquer pourquoi il était descendu. Il se contenta de se pencher vers elle et de l'enlacer. Il lui fallut une minute pour qu'elle se remette de sa surprise et l'étreigne à son tour. « *Ehn*, mon fils.

Tout ira bien. Tu entends ? Ne t'inquiète pas. Dieu se charge de tout. » Elle lui tapota le dos. « Tout va bien. Retourne dans la maison et va voir ce que fait ton oncle. »

Osita hocha la tête, et Mary le regarda s'éloigner, débordante de gratitude à le voir vivant, en mouvement. Elle contempla la tombe de Vivek, couverte de terre meuble, fraîchement remuée, et fit une prière rapide avant de se remettre à sa tâche.

OceanofPDF.com

Osita n'avait pas envie d'accompagner les filles chez sa tante pour lui montrer les photographies. Il en parla à Juju quand elle l'appela pour l'informer qu'ils s'y rendraient ce dimanche, après la messe.

« Osita dit qu'il ne viendra pas », apprit-elle aux autres filles, réunies dans la chambre de Somto.

Elizabeth haussa les épaules. Elle était tout à fait heureuse de ne pas voir Osita.

« Attends, répète un peu, fit Somto. Il t'a dit quoi ?

— Qu'il n'a pas l'intention de venir, que nous pouvons nous débrouiller seules. Entre femmes, tu vois.

— Entre femmes *wetin* ? *Abeg*, compose son numéro pour moi. C'est n'importe quoi. » Une fois qu'elle l'eut au téléphone, elle se mit aussitôt à crier : « Tu es fou ? Ce n'est pas ta tantie que nous allons voir, peut-être ? Et ce n'est pas toi qui as dit, oh, il faut absolument qu'on lui montre ces photos ? Tu as intérêt à te pointer ici, mon vieux, sinon, j'annule tout. Espèce de lâcheur et d'incapable. »

Osita écarta le combiné de son oreille. « *Ah-ahn*, Somto, du calme ! Tu veux que je fasse tout ce chemin juste pour passer, à tout casser, une demi-heure là-bas ?

— Parce que tu n'es pas venu l'autre jour quand nous nous sommes tous retrouvés, peut-être ? Osita, je ne plaisante pas. Vivek était ton cousin. Kavita est ta tante. Ne crois pas que tu vas y échapper. »

Olunne se pencha vers le téléphone et intervint : « En plus, comme on te voit sur certaines photos, elle saura que tu étais mêlé à tout ça. Il vaut mieux que tu sois là pour t'expliquer plutôt que d'essayer de te dérober.

— Il est hors de question de montrer celles-ci, répondit Osita. Juju était d'accord.

— En fait, je m'en fiche, reprit Somto. Si tu ne viens pas, ta tante les verra. »

Son chantage arracha un soupir au jeune homme. « *Oya*, c'est bon. Je serai

là.

— Dimanche à quinze heures. Si tu n'es pas là, j'obligerai les autres à faire demi-tour. » Somto raccrocha sans attendre la réponse d'Osita.

Juju haussa les sourcils. « Cette fille, elle ne plaisante pas.

— Je n'ai pas de temps à perdre avec ce garçon. Qu'on en termine au plus vite. »

Elizabeth grignotait bruyamment des cacahuètes de marque Burger. « Vous croyez qu'on devrait toutes le dire à nos parents avant d'en parler à tantie Kavita ? Vu que nous sommes mêlées à cette histoire. »

Olunne lui décocha un regard. « T'es folle ? C'était son fils. Comment est-ce qu'on pourrait dévoiler qui il était à d'autres personnes avant que sa propre mère le découvre ? Tu imagines à quel point elle en serait humiliée ?

— Ne fais pas attention à Elizabeth, dit Somto. Elle s'inquiète juste de la réaction de ses parents si c'est tantie Kavita plutôt qu'elle qui leur apprend qu'elle était impliquée. » En guise de réponse, Elizabeth lui fit une grimace.

« Mais vous savez quoi ? fit Juju. Il est même possible qu'elle ne dise rien. Elle voudra peut-être garder tout ça pour elle.

— Ou bien elle appellera tout le monde pour les engueuler, riposta Elizabeth.

— Nous lui raconterons qu'aucun de nos parents n'était au courant », proposa Olunne.

Sa sœur la dévisagea. « Pourquoi est-ce que tu présentes les choses de cette façon ? Ils ne savent *rien* du tout. Ce n'est pas comme si nous mentions.

— Elle croira peut-être qu'ils savaient – par exemple, elle se demandera comment Vivek a pu se comporter comme ça sous leur propre toit sans qu'ils s'en rendent compte, ce genre de choses.

— Arrête un peu. C'est le *Naija*. Tu connais des parents qui apprendraient une chose pareille sans aller tout lui raconter immédiatement ? »

Les autres filles acquiescèrent d'un signe de tête. Ce que Somto disait tenait du bon sens. C'était la raison pour laquelle elles n'avaient rien révélé à leurs parents, afin de protéger Vivek de ceux qui ne le comprenaient pas. Elles le comprenaient à peine elles-mêmes, mais elles l'aimaient, et cela avait suffi.

Le dimanche venu, Osita les attendait devant le portail de la maison de

Chika et de Kavita, appuyé contre la barrière, les mains enfoncées dans les poches.

« Tu es là, parfait », commenta Somto.

Il s'écarta de la barrière. « Et ça te surprend ? Vous avez les photos ? »

Juju lui montra l'enveloppe.

« OK, allons-y.

— Attends, fit Olunne. Est-ce que ton oncle est là ? Je croyais qu'on n'en parlerait d'abord qu'à tantie Kavita.

— Il va au club sportif tous les dimanches après-midi, répondit Osita. Il a recommencé à le fréquenter. Avant, il refusait de sortir de la maison, tu le sais.

— C'est bien qu'il soit là-bas, dit Juju. Mon pater a dit qu'ils s'y retrouvaient pour prendre un verre. »

Olunne hocha la tête, soulagée. C'était une chose de montrer ces photographies à tantie Kavita, quand bien même son comportement était instable ces derniers temps, mais c'en était une autre de le faire en présence d'oncle Chika. Personne ne savait comment un homme igbo réagirait en voyant des clichés pareils de son fils unique. Mieux valait ne rencontrer que sa mère. C'était plus prudent ainsi.

Kavita les fit tous asseoir dans le salon sans rien leur offrir, parce que c'étaient des enfants, qu'ils étaient là à propos de Vivek et que cela faisait bien longtemps qu'elle avait renoncé à se soucier de mondanités. Au fond d'elle, elle savait que ce qu'ils lui raconteraient, quoi que ce fût, serait le point culminant des semaines durant lesquelles elle n'avait cessé de les harceler afin d'obtenir des réponses. Cette idée fit naître en elle une colère ténue. Quand elle avait dit à Chika que les amies de Vivek mentaient, quand elle avait dit à leurs parents qu'elles mentaient, personne ne l'avait crue. Et pourtant elles étaient toutes ici à présent – accompagnées de son propre neveu, pour couronner le tout –, installées les unes à côté des autres sur son canapé en affichant des mines coupables, dissimulant des secrets derrière leurs lèvres. Elle avait envie de les gifler.

Les filles échangèrent des coups d'œil, ne sachant qui devait prendre la parole. Osita était assis à l'écart, dans un fauteuil, les bras croisés sur le ventre, les yeux baissés vers le tapis. Juju avait le sentiment que cette tâche lui incombait ; Elizabeth et Somto se montreraient trop effrontées, et

Olunne trop douce. En outre, c'était Juju qui avait apporté les photos. L'enveloppe lui brûlait la main, et son poids pesait sur son bras ballant. Elle la posa sur ses genoux et se tourna vers Kavita.

« Nous avons quelque chose à te montrer, dit-elle. Mais d'abord, je veux t'expliquer pourquoi nous ne t'en avons pas parlé avant.

— C'est parce que Vivek nous l'avait interdit, voilà tout », précisa Somto tout bas. Les autres la fusillèrent du regard, et elle leva les mains, contrite.

« Nous essayions de le protéger, reprit Juju, et nous essayions aussi de vous protéger, oncle Chika et toi. »

Kavita était assise bien droite, juchée sur le bord du coussin de son siège. Ses yeux tombèrent sur l'enveloppe, et elle plaça une main sur sa poitrine comme si elle cherchait à apaiser son cœur. « Qu'y a-t-il à l'intérieur ? » demanda-t-elle.

Juju observa l'enveloppe. À quoi bon en dire davantage ? Les photographies parleraient d'elles-mêmes, mieux qu'elle ne pourrait le faire. D'une main un peu tremblante, elle lui tendit l'enveloppe. Kavita l'examina, qui planait entre elles, puis s'en empara. Elle ne l'ouvrit pas de suite. Comment le pouvait-elle ? On peut traquer la vérité, mais qui est capable d'éviter l'instant d'hésitation qui survient lorsqu'on se demande si l'on désire vraiment ce que l'on a tant réclamé ? Kavita savait que le contenu de l'enveloppe avait du pouvoir, assez pour la mettre en déroute, assez pour que ces jeunes gens se soient alliés contre elle pendant si longtemps, malgré un enfant mort, malgré son chagrin à elle.

Elle ouvrit le rabat et sortit les photographies. Sur la première, Vivek portait un costume traditionnel bleu pâle, un caftan dans lequel il disparaissait. Ses yeux étaient soulignés de noir. Cela ne surprit pas Kavita outre mesure ; elle l'avait déjà vu vêtu ainsi et avait présumé qu'il imitait les habitants du Nord. Cela avait déplu à Chika, qui n'avait pas hésité à le lui faire savoir en émettant des remarques narquoises autour de la table du petit déjeuner, mais Vivek y était resté indifférent. Chika en aurait dit davantage, en aurait fait davantage, s'il n'avait pas été quelque peu effrayé par son fils et son étrangeté. Plus tard, une fois Vivek parti, Kavita avait réprimandé son mari en lui disant qu'un trait d'eye-liner n'avait rien de répréhensible. « Ça commence avec de l'eye-liner, avait répondu Chika. Et où est-ce que ça va se terminer ? Je croyais que tu avais peur qu'il soit en danger, et tu le laisses sortir comme ça ? Et si quelqu'un lui jetait un pneu

dessus ? » Elle avait fait peu de cas de ses inquiétudes, et Chika avait quitté la pièce, impuissant et bouillant de colère.

Kavita mit de côté la première photo pour découvrir la suivante. Juju cacha son visage entre ses mains, les coudes en appui sur les genoux. Elle n'avait pas envie d'assister à ce qui allait se passer. Osita se tourna vers la fenêtre pour contempler le soleil qui filtrait à travers les rideaux de dentelle ajourés. Somto et Olunne observaient Kavita, un voile de nervosité dissimulant leurs traits, tandis qu'Elizabeth se curait les ongles en feignant l'indifférence.

Lorsque Kavita lâcha un hoquet, ce fut comme un léger choc qui se répercuta à travers la pièce. Elle laissa tomber les autres photographies sur ses genoux et, saisissant la deuxième entre ses mains, la regarda fixement. Comme Juju les avait ordonnées elle-même, elle savait laquelle Kavita tenait à présent. On y voyait Vivek, la première fois où il avait porté une robe. Juju l'avait placée là parce qu'il avait l'air si heureux dessus ; elle s'était dit que Kavita aurait peut-être un peu moins de difficulté à la voir, que son expression de bonheur l'attendrissait peut-être. Juju avait déniché cette robe dans l'une des vieilles valises de Maja, où celle-ci conservait tous les vêtements qui ne lui allaient plus, de même que de vieux souvenirs datant de l'époque où elle n'avait pas encore trente ans et des photos de ses anciens petits amis. La robe, ajustée à la taille, avait une coupe trapèze, des rayures blanches et bleu marine de l'encolure jusqu'à l'ourlet, des manches courtes et raides, des pinces au niveau de la poitrine.

Vivek n'avait rien qui ait pu remplir ces pinces, mais cela lui était égal. Sur la photo, il tournait sur lui-même, si bien que la jupe formait une masse confuse, comme de l'eau que l'on asperge, et ses cheveux étaient vaporeux. Juju avait toutefois réussi à rendre son visage net, et sa bouche était grande ouverte sur un rire entier, ses yeux fermés, plissés. Elle lui avait peint les lèvres avec un rouge audacieux qui lui encadrait les dents, et il avait appliqué de l'eye-liner, sombre sur la paupière inférieure et d'un trait plus épais sur la paupière supérieure, de telle sorte que ses yeux paraissaient perdus entre deux liserés noirs.

Les mains de Kavita, qui scrutait la photo, se mirent à trembler. « Qu'est-ce que ça signifie ? » chuchota-t-elle, lançant des coups d'œil à Juju, puis aux autres. Ces derniers avaient incliné ou détourné la tête pour ne pas avoir à la dévisager. Seule Juju accepta de croiser ses yeux, à présent embués de

larmes. « Qu'est-ce que ça signifie ? répéta-t-elle d'une voix mal assurée. Pourquoi est-il vêtu ainsi ? »

Juju avait les nerfs à vif, mais elle ne pouvait détacher son regard de la mère de Vivek, pas même pour puiser du courage auprès de ses compagnons. « Il aimait s'habiller comme ça, se hasarda-t-elle à dire, craintive. Il ne voulait pas que tu saches – il ne voulait pas qu'oncle Chika et toi vous vous inquiétiez pour lui.

— Il aimait porter des robes ? » Kavita lâcha la photographie et reprit les autres, son saisissement de plus en plus visible sur son visage à mesure qu'elle les parcourait dans le désordre : Vivek dans des robes de toutes sortes, sans manches, courtes et moulantes, imprimées de motifs criards, les lèvres peintes en rouge, en rose ou juste ornées de brillant, ses yeux toujours soulignés de noir, les paupières parfois éclaboussées d'un fard de couleur vive.

« Mon Dieu, fit-elle. Il s'habillait en femme ?

— Il disait qu'il s'habillait en ce qu'il était, lâcha soudain Somto d'un air résolu. Ça le rendait heureux, tantie Kavita. »

Celle-ci leva lentement la tête pour observer les jeunes filles. « Et vous étiez toutes au courant ? » Elles baissèrent les yeux. « Même toi, Osita ? » Elle s'adressa à lui d'une voix fragilisée par le sentiment d'avoir été trahie, mais le garçon la regarda en face, sans crainte.

« Il voulait que ça reste confidentiel, alors nous respectons son souhait, tantie.

— Il était malade ! Vous saviez tous ce qui se passait, vous autres, et ça n'est jamais venu à l'esprit de l'un d'entre vous d'en parler à son père ou à moi ? Nous aurions pu l'aider !

— Il n'avait pas besoin d'aide », marmonna Elizabeth. Olunne lui donna un coup de pied dans la cheville.

« Pardon ? fit Kavita.

— J'ai dit qu'il n'avait pas besoin d'aide, répéta Elizabeth, son regard entêté rivé sur elle. Ça le rendait heureux, tantie ! Sans ça, il aurait été plus mal encore. C'était la seule raison pour laquelle il allait bien. Alors non, nous n'avons rien dit à personne. Vivek était notre ami. »

Incrédule, Kavita secoua la tête. « Non, je refuse d'entendre ça. C'est forcément votre faute, les filles ! Vous le déguisiez – vous profitiez de lui ! Vous saviez qu'il était malade ! »

Elizabeth et Somto semblaient être sur le point de s'emporter, mais Juju intervint avec douceur. « Ce n'était pas ça, tantie. Vivek disait que ça faisait partie de qui il était, qu'il avait ça en lui et qu'il voulait avoir l'occasion de l'exprimer, et c'est cette occasion que nous lui avons offerte. C'est effrayant de le voir si différent, je sais. Moi aussi, je me suis inquiétée quand il m'en a parlé, quand il a commencé à s'habiller de cette manière. Mais il était tellement heureux, ça changeait vraiment tout pour lui », ajouta-t-elle – un souvenir qui la fit légèrement sourire. « Je regrette que tu n'aies pas pu le voir. Il n'avait pas été aussi heureux depuis qu'oncle Chika l'avait ramené. Parfois, il nous demandait de l'appeler par un autre prénom ; il déclarait qu'on pouvait parler de lui en disant il ou elle, qu'il était les deux. Je sais que ça paraît...

— *Bas !* l'interrompit Kavita, levant la main pour lui intimer le silence. Ça suffit. Vous n'allez pas rester là, vous autres, et me dire comment mon fils voulait que vous l'appeliez. C'est... c'est contre-nature.

— C'est pourtant la vérité, répondit Elizabeth. C'était qui il était, voilà tout.

— Mon fils n'était pas comme ça ! cria Kavita en jetant les photographies par terre. J'ignore ce que vous lui avez fait, vous autres, mais ce n'était pas mon fils ! Ce n'était pas mon Vivek ! »

Malgré la douleur qui lui traversait la poitrine, Osita ne savait pas quoi dire. Il craignait que le moindre mot qui sortirait de sa bouche ne transpire la culpabilité, et le fait que Juju avait accepté de mettre de côté les photos les montrant ensemble, lui et Vivek, lui procurait un soulagement écœurant. Olunne regardait Kavita avec pitié. Sa sœur, en revanche, était furieuse.

« Il ne t'appartenait pas », gronda Somto, et tous la dévisagèrent, atterrés. « Simplement parce que tu étais sa mère, tu n'arrêtes pas de parler comme s'il t'appartenait, mais ce n'était pas le cas. Il n'appartenait à personne, sauf à lui-même. Et vu ta réaction... c'est pour cette raison que nous ne pouvions rien te dire. C'est pour cette raison qu'il a vécu secrètement pendant ses derniers mois. C'est pour cette raison qu'il ne pouvait pas te faire confiance. Tu crois qu'il était à toi, alors que tu ne savais rien de ce qui se passait dans sa vie. »

Elle aspira de l'air entre ses dents, et les larmes de Kavita se tarirent, avant tout parce que l'impolitesse de Somto la stupéfiait. Olunne pinça le bras de sa sœur pour l'obliger à se taire.

« Est-ce à moi que tu t'adresses ainsi ? demanda Kavita, sans y croire.

— Nous essayions juste de le protéger, assura Elizabeth. Nous ne voulions pas qu'il lui arrive quoi que ce soit. Nous veillions sur lui.

— Vraiment ? fit Kavita en se tournant vers elle. Dans ce cas, où étais-tu le jour où il est mort ? Où étiez-vous, vous tous ? Est-ce que quelqu'un peut enfin me répondre sur ce point ? »

Un silence pesant, palpable, suivit ces questions. Puis, à contrecœur, Juju reprit la parole en baissant le ton : « Il était chez moi. Il s'était mis à sortir régulièrement vêtu d'une robe, et j'ai tâché de l'en empêcher. Je lui ai dit que c'était risqué, et il a répondu qu'il allait juste au bout de la rue, qu'il n'en aurait pas pour longtemps. D'habitude, il revenait rapidement, mais ce jour-là... » À cet instant, la voix de Juju s'étrangla. « Il n'est pas revenu du tout. Et ensuite il y a eu l'émeute au marché...

— Et le marché a été incendié », compléta Kavita d'une voix blanche. Le tissu *akwete* qui couvrait le corps de Vivek avait senti la fumée.

Juju, les larmes aux yeux, hocha la tête. « Je crois qu'il est allé se promener trop loin et qu'on s'en est pris à lui », dit-elle.

La gorge de Kavita se noua. Elle imaginait la scène : Vivek piégé au milieu d'une foule, quelqu'un l'observant de trop près avant de hurler *C'est un homme !* Des corps pressés autour de lui, se resserrant comme un nœud coulant, des mains lui arrachant ses vêtements, quelqu'un d'autre lui lançant une pierre qui lui avait fendu l'arrière du crâne. Son corps s'affaissant sur le sol. Un sanglot déchirant la traversa, et elle se plia en deux pour l'étouffer.

« Tantie Kavita ! Est-ce que ça va ? » Juju tendit la main vers elle pour lui effleurer le bras.

Kavita se ressaisit péniblement, surmontant sa souffrance, et se redressa. « Vous pensez donc que c'est ainsi qu'il est mort ? demanda-t-elle, s'adressant à eux cinq. Qu'il est sorti comme ça, ajouta-t-elle en indiquant les photos qui jonchaient le sol, et que les émeutiers l'ont attrapé ? »

Ils opinèrent tous du chef. « C'est le scénario le plus plausible, répondit Olunne.

— Mais alors, comment s'est-il retrouvé ici ? s'enquit Kavita. Qui l'a ramené ?

— Un bon Samaritain, peut-être, suggéra Juju. Quelqu'un a pu le reconnaître, et même si cette personne a eu trop peur d'arrêter ses

agresseurs, elle s'est dit que le porter jusque chez lui était la moindre des choses. »

Kavita plaqua une main contre sa bouche. Elle voulait se dominer au moins jusqu'au départ des enfants. « Je vois », parvint-elle à articuler. Ce n'était pas comme si elle s'était un seul instant figuré que sa mort n'avait pu être violente. Les circonstances dans lesquelles elle l'avait trouvé étaient beaucoup trop suspectes : sa blessure, la disparition de ses vêtements. Pourtant, entendre tout cela, apprendre de quelle manière il avait été habillé quand il était sorti, savoir qu'il avait pu être lynché – elle en était transpercée.

« J'aurais dû lui couper les cheveux », pensa-t-elle, bien qu'elle ignorât si cela aurait changé quoi que ce soit. Aurait-il malgré tout porté des robes ? Mis de l'eye-liner ? Sa vie aurait-elle été davantage en danger s'il n'avait pas eu cette longue chevelure pour convaincre les gens qu'il était une femme ? Elle se pinça l'arête du nez et prit une profonde inspiration.

« Nous sommes désolés, tantie Kavita, dit Olunne. Nous voulions juste que tu saches la vérité. »

La vérité, songea Kavita. On aurait pu croire qu'elle en éprouverait du soulagement, après tout ce temps à quémander des réponses ; au lieu de quoi elle n'éprouvait qu'un sentiment creux d'irrévocabilité. C'était terminé. Elle savait maintenant ce qui s'était produit, le mystère était résolu, ils lui avaient montré son fils sous un jour inconnu qu'il lui fallait accepter, et il était trop tard pour l'interroger, pour lui parler et découvrir ce qui se passait, pour en apprendre davantage sur celui qu'il avait été à l'insu de sa mère. C'était terminé.

Comme si elle pouvait lire dans ses pensées, Juju se pencha en avant. « Si tu as des questions, tantie Kavita, tu peux toujours nous les poser. Nous ne te cacherons plus rien, c'est promis. Pas vrai ? » ajouta-t-elle en lançant aux autres un regard noir.

Ils s'empressèrent de dodeliner de la tête.

« Nous avons dit la vérité », insista Elizabeth. Malgré leur acquiescement, Somto et Osita gardèrent le silence. La première essayait de refouler sa colère ; le second était honteux, car c'était sur lui que le devoir de discrétion pesait le plus lourdement. Kavita était sa tante ; c'était lui qui aurait dû lui parler. Pourtant, plutôt que de le faire, il avait cloué sa langue au fond de sa bouche et laissé Juju conduire cette rencontre du début à la fin. Mais sa

honte ne pouvait triompher de sa peur ; ses secrets avaient cadencé sa gorge.

« Je crois que vous devriez tous vous en aller », reprit Kavita d'une voix lasse. Les jeunes gens se levèrent d'un bond en murmurant des excuses. Olunne ramassa les photos et, sans un mot, les déposa sur une petite table. Avant de s'éloigner, elle fit doucement courir ses doigts dessus. Kavita les raccompagna jusqu'à la porte ; alors qu'elle s'apprêtait à la fermer, une idée lui vint.

« Juju, fit-elle. Quel prénom avait-il choisi ? Tu as dit qu'il voulait parfois qu'on l'appelle autrement. »

Juju marqua une pause. « Nnemdi. Son autre nom était Nnemdi. »

Kavita lui adressa un signe de tête, puis verrouilla la porte derrière eux avec, en tête, ce nom qui l'accablait. Pourquoi lui paraissait-il aussi familier ? Elle s'y accrocha, le tourna et le retourna dans son esprit pendant des heures, tant et si bien qu'il finit par remplacer l'image d'un Vivek ensanglanté qui défilait en boucle dans son esprit.

Quand le déclic se fit, elle en fut surprise. Elle décrocha le téléphone et, d'une main tremblante, composa un numéro.

« Allô ? répondit un homme.

— Ekene ? C'est Kavita. »

Son beau-frère en eut le souffle coupé. « Kavita ! Oh, mon Dieu ! Je suis si heureux que tu appelles. Comment vas-tu ? Comment va Chika ?

— Tu te souviens, quand Vivek est né ? » demanda-t-elle de but en blanc, comme s'il n'avait rien dit.

Ekene se tut un instant. « Oui, évidemment.

— Tu as affirmé que nous aurions dû lui donner un nom igbo, au moins en deuxième prénom, n'est-ce pas ?

— Je m'en souviens, Kavita, que...

— Quel était le prénom que, selon toi, nous aurions dû lui donner ?

— Pourquoi est-ce que tu... ?

— Dis-moi simplement ce prénom, Ekene. S'il te plaît. »

À l'autre bout du fil, il soupira. « Nnemdi. Ce n'est pas un prénom courant, mais c'était pour Mama. Parce qu'ils avaient la même cicatrice sur le pied. » Kavita imagina presque son haussement d'épaules. « Si notre père avait eu cette cicatrice, nous l'aurions appelé Nnamdi, tu sais ? Mais Chika n'était pas d'accord. Si Vivek avait été une fille, il aurait peut-être accepté.

Je n'en suis pas sûr. Il était très bizarre avec tout ça, alors je n'ai pas insisté. Pourquoi tu voulais savoir ça ?

— En as-tu parlé un jour à Vivek ?

— Non. Je n'ai abordé le sujet qu'une seule fois, avec Chika, avant la cérémonie du nom. C'est tout. Que se passe-t-il, Kavita ? »

Elle eut l'impression que ses poumons étaient soudain privés d'air. « Merci, dit-elle. Je te rappellerai plus tard. » En dépit des protestations de son beau-frère, elle raccrocha et s'affaissa sur le sol. Comment était-ce... ? *Si Vivek avait été une fille...* Qu'est-ce que cela signifiait à présent ? Il avait fini par en être une, de toute façon, et par porter le prénom qu'on lui avait refusé – par être battu à mort et jeté devant la porte de sa maison ; et elle, sa mère, n'en avait rien su parce qu'il ne lui faisait pas confiance. Assise par terre, Kavita pleura par intermittence jusqu'au retour de Chika, qui la trouva ainsi.

Elle n'arriva même pas à parler. Elle se borna à pointer du doigt les photos restées sur la petite table et regarda son mari s'y diriger. Après toutes ces années, son corps était encore svelte, ses bras se balançant avec aisance depuis ses épaules, sa nuque pareille à une traînée d'argile. Elle le regarda prendre le tas de clichés et les examiner rapidement, regarda ses sourcils se contracter, tempétueux, et sa bouche s'ouvrir sur un cri qui se prolongea tant et tant que sa colère fit trembler les cadres accrochés aux murs. Puis elle lui expliqua ce que Juju et les autres lui avaient raconté, lui expliqua qu'Osita savait, et Chika fut plus furieux encore, jetant violemment les photos loin de lui, si bien que Vivek, le visage figé, voleta d'un bout à l'autre du salon avant de se poser sur le tapis, le canapé et les tables basses.

Kavita contempla son époux comme si la posture de son corps exprimait le trouble qu'elle ressentait. Elle lui fit part de sa théorie – selon laquelle leur fils était mort pendant l'émeute, après avoir été battu et déshabillé –, et ce fut alors que toute ardeur quitta le corps de Chika et que, le visage cendrex, il s'écroula près de sa femme. Kavita savait quelles images se succédaient dans son esprit, savait que la colère provoquée en lui par le secret de Vivek était balayée par une prise de conscience : quelqu'un l'avait tué pour ce seul motif. Pour finir, Chika laissa tomber sa tête sur l'épaule de Kavita et pleura. Elle posa la main sur la joue de son mari pour y sentir ses larmes, et murmura des mots que, plus tard, elle ne put se remémorer.

Ce soir-là, dans leur lit, la tête reposant sur la poitrine de Chika, Kavita leva les yeux vers lui. « Il se faisait appeler Nnemdi », dit-elle.

Le corps de son mari se raidit.

« Comment savait-il ? demanda-t-elle.

— Comment savait-il quoi ?

— Que ça a failli être son prénom. Ekene affirme qu’il ne le lui a jamais dit.

— Quand en as-tu parlé avec Ekene ?

— Avant que tu ne rentres à la maison. Je lui ai téléphoné. Je voulais savoir comment Vivek connaissait ce prénom.

— Tu as tout raconté à Ekene ? » Chika fit mine de se redresser, la colère enflant de nouveau en lui, mais Kavita l’obligea à rester allongé.

« Ne sois pas bête, répondit-elle. Je ne lui ai rien raconté. Je lui ai juste demandé s’il avait un jour parlé de ce prénom à Vivek, et il m’a assuré que non. Il a dit que c’était un prénom pour Mama, à cause de la cicatrice de Vivek. Je me suis toujours interrogée à ce sujet.

— Ekene s’est montré superstitieux. Il aurait mieux fait de ne pas te répéter de pareilles absurdités. Oublie tout ça.

— Mais comment Vivek savait-il ?

— Je t’ai dit d’oublier ça, Kavita ! » Chika la repoussa et se tourna sur le côté, dos à elle.

Elle attendit un petit moment, puis glissa un bras autour de lui. « Demain, je veux aller sur sa tombe. » Elle sentit ses muscles se décontracter, et il opina brièvement de la tête.

« Dors, *nwunye m*, dit-il. Il y en a assez de cette histoire de prénom. »

Le lendemain, ils se rendirent à la maison du village et se recueillirent devant la tombe de Vivek, avec sa large dalle rectangulaire. L’espace d’une seconde, Kavita ne put s’empêcher d’imaginer la grand-mère du garçon tendre le bras hors de sa sépulture à travers son cercueil, à travers la terre, fendant en éclats le bois de celui de son petit-fils pour lui saisir la main. Au moins, il n’était pas seul. Ils étaient ensemble, la génération précédente et la suivante, disparus de l’instant présent, laissant le reste de la famille flotter au gré de la vie.

Kavita s’agenouilla et fit courir sa main sur l’inscription. Quelque chose

n'allait pas, lui semblait-il, quelque chose clochait. « C'est notre faute, se surprit-elle à dire.

— Qu'est-ce qui est notre faute ? demanda Chika, baissant les yeux vers elle.

— Qu'il soit mort comme ça, comme un animal. »

Son époux s'accroupit à côté d'elle. « *Mba*, c'est la faute des voyous qui ont commis ça.

— Il ne pouvait pas nous faire confiance, poursuivit-elle sans relever sa remarque. Il se cachait dans les maisons des autres comme s'il n'avait pas de chez lui. Nous ne savions rien de la vie de notre enfant.

— Ce n'était pas Vivek. Il était malade, Kavita. Il avait des troubles mentaux. C'est pour ça qu'il s'habillait ainsi. » Chika posa une main sur son épaule, mais elle se dégagea.

« Arrête de dire ça !

— Il était malade. Il avait juste besoin de davantage d'aide. Nous aurions dû nous en apercevoir.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles. » Kavita se releva et s'en prit à son époux : « Nous ne savions rien de lui. Tu avais simplement en tête une idée de ce que ton fils était censé être, et tu étais tellement occupé avec ta liaison que tu as loupé ses derniers mois sur terre. Nous ne pouvons pas continuer d'insister sur le fait qu'il était tel que nous l'imaginions, alors qu'il souhaitait être quelqu'un d'autre et *qu'il est mort en étant cette personne*, Chika. Nous avons échoué, tu ne comprends donc pas ? Nous n'avons pas su le voir et nous avons échoué. »

Dès qu'elle mentionna sa liaison, Chika blêmit. Son premier instinct fut de nier, mais il était impossible de la détourner de la vérité. Impuissant, il la regarda, campée au-dessus de lui, le visage assombri par la fureur ; puis, fulminante, elle repartit vers la porte de derrière. En un éclair, elle s'empara d'une houe qui traînait là et revint vers la sépulture d'un pas énergique.

« Qu'est-ce que tu fais ? » demanda-t-il en essayant de se mettre en travers de son chemin. Mais Kavita passa rapidement devant lui sans s'arrêter ; une seconde plus tard, elle levait la houe et la faisait retomber sur la pierre tombale, la lame plate, métallique, projetant des étincelles contre la dalle.

« Kavita, *arrête ça !* »

Sans lui prêter attention, elle brandit l'outil encore et encore, et Chika se contenta de la regarder fixement, trop abasourdi pour tenter de la retenir.

Kavita grognait et pleurait – plus de rage que de chagrin, semblait-il –, et la pierre, sous cet assaut, s'ébrécha. S'apercevant qu'elle prenait à présent l'inscription pour cible, il tressaillit.

« Il... y... a... au... moins... une... chose... que... nous... pouvons... faire... *correctement* ! » lança-t-elle, hargneuse, ponctuant chaque mot d'un coup de houe. De minuscules fissures fleurissaient à la surface de la dalle ; l'herbe était jonchée d'éclats de pierre. Chika recula d'un pas pour éviter que l'un d'eux ne vienne se loger dans son œil. Il croisa les bras et décida de la laisser donner libre cours à sa colère. Elle mania l'instrument jusqu'à ce que ses bras se fatiguent, puis s'arrêta, hors d'haleine, le long manche de la houe pendant au bout de ses mains et se cognant doucement à ses genoux. Son visage était couvert de sueur et ses cheveux mouillés étaient plaqués sur sa joue.

« Tu as terminé ? » demanda-t-il. Il y avait maintenant, sur la pierre tombale, une petite entaille aux bords déchiquetés. Kavita murmura quelques mots, et Chika s'approcha. « Qu'y a-t-il ? » Elle leva vers lui des yeux empreints d'une douleur farouche, palpitante, et il l'enlaça. Elle ne se dégagea pas de son étreinte, ce qui le surprit.

« Il faut que tu arranges ça, chuchota-t-elle d'une voix pâteuse, figée. Il faut que tu arranges ça. »

Chika la serra fort. « Bien sûr, dit-il, sans toutefois savoir au juste ce qu'elle entendait par là. J'arrangerai ça. Bien sûr, j'arrangerai ça. »

Ce fut seulement quand ils rentrèrent chez eux, après qu'il lui eut fait du thé et se fut assis près d'elle sur la véranda pour écouter les oiseaux chanter dans le frangipanier, que Kavita lui expliqua enfin ce qu'elle désirait : leur dernier geste pour leur enfant mort, leur excuse tardive. « Il serait peut-être encore en vie s'il s'était senti suffisamment en sécurité dans notre maison pour se montrer tel qu'il était, plutôt que de sortir ainsi. Comment pouvions-nous le protéger si nous ne savions pas ? De plus, il disait aux autres de ne pas nous en parler parce qu'il ne pouvait pas nous faire confiance, et il n'avait pas tort. Imagine un peu comment nous aurions réagi. »

La mâchoire de Chika se crispa, même s'il savait qu'elle avait raison. Si Vivek avait été en vie, jamais il n'aurait concédé ce point à son épouse, mais lorsqu'on s'est tenu près d'une tombe en sachant que les os de son

enfant se putréfient sous ses pieds, rage et amour-propre s'évanouissent comme de la poussière par grand vent.

« D'ailleurs, ajouta Kavita, trop posément, tu me dois bien ça. »

Eloise planait entre eux, et Chika inclina la tête, conscient d'avoir été vaincu. Kavita avait fixé son prix, et son choix à lui était clair : le payer ou la perdre.

Il appela l'entrepreneur et commanda une nouvelle pierre avec une autre inscription. Il n'en parla à aucun membre de la famille, mais il savait qu'ils se rendaient sur la tombe ; aussi, quand Ekene l'appela et déclara « Mieux vaut tard que jamais », Chika l'accepta. Il ne dit rien de plus à Kavita de sa honte, de la pierre tombale neuve ou des photographies. Kavita ne lui dit rien non plus quand elle les sortit d'un tiroir et les rangea dans un album qu'elle cacha sous son côté du matelas. Elle s'y plongeait durant des heures lorsque Chika s'absentait, s'efforçant d'y trouver l'enfant qu'elle avait perdu, s'efforçant de mémoriser les traits de l'enfant qu'elle avait trouvé.

Osita

Pour l'anniversaire de Vivek, je me suis rendu sur sa tombe, très tôt le matin.

Sachant que tonton Chika et tantie Kavita viendraient plus tard ce jour-là et passeraient la nuit au village, je suis arrivé la veille et j'ai dormi dans la chambre de ma grand-mère. Lorsque l'aube s'est levée, aux toutes premières lueurs pareilles aux fêlures d'une coquille d'œuf avant qu'elle ne s'ouvre en se fendant en éclats, je suis sorti dans la cour et me suis recueilli devant la tombe, qui portait la nouvelle inscription que tantie Kavita avait obligé tonton Chika à faire graver.

L'air environnant était humide, la rosée se cramponnant à l'herbe et aux feuilles, et le petit carambolier planté à l'arrière de la sépulture s'efforçait de grandir. Je ne savais pas vraiment pourquoi tantie Kavita avait opté pour un arbre fruitier qui se nourrirait du corps de Vivek. Tonton Chika aurait probablement choisi autre chose, un palmier, par exemple. Attendait-elle avec impatience le jour où de véritables caramboles étoilées seraient suspendues à ses branches ? Les cueillerait-elle et les mangerait-elle en ayant l'impression d'absorber Vivek, de le ramener en elle, d'où il était originaire ? Ce serait une sorte de sainte communion, me disais-je, corps et sang transmués en chair jaune et en peau vert pâle, débordant de jus. Ou bien elle ne toucherait jamais aux fruits – personne ne les toucherait, peut-être –, et ils tomberaient sur le sol pour y pourrir, pour disparaître de nouveau dans la terre afin que les racines de l'arbre s'emparent de nouveau d'eux, et tout recommencerait ainsi, perpétuellement, en circuit fermé. Ou bien des oiseaux se poseraient pour les manger, puis transporteraient Vivek ici et là, et il donnerait vie à des choses même après que la sienne lui avait été ôtée.

Je me suis d'abord accroupi à côté de la tombe, les jambes encore

engourdis par le sommeil, mais j'ai renoncé et me suis assis sur la dalle après avoir jeté un coup d'œil alentour pour m'assurer que j'étais seul. J'avais apporté un sac en plastique noir et jaune. Ainsi juché sur la tombe de mon cousin, j'ai entrepris de défaire le nœud, extrêmement serré ; je l'avais fait avec rudesse, les mains tremblantes, avec l'intention de brûler ce sac – en tout cas je n'avais pas projeté de le rouvrir un jour. Il était ensuite resté sous mon lit pendant des mois. Parfois je le sortais et le tenais contre moi, luttant contre l'envie de le déchirer pour en débiller le contenu. Je le remettais toujours à sa place. Sauf aujourd'hui ; aujourd'hui, la situation était différente.

Il m'a bien fallu quelques minutes pour réussir à l'ouvrir à coups de dent, puis j'ai écarté la partie supérieure et rabattu le plastique vers le bas. S'y trouvait une robe en coton doux, à l'exception de taches raidies par le sang coagulé. Je l'avais soigneusement pliée avant de la ranger dans le sac ; du plat de la main, j'ai lissé le carré d'étoffe qu'elle formait sur mes genoux. Elle était d'un bleu intense, semblable à l'effet que ferait un plongeon dans la mer, m'imaginai-je, si on s'obstinait à en atteindre le fond. Elle était constellée de fleurs d'hibiscus rouges, des points jaunes frémissants en guise d'étamines. Ces hibiscus n'avaient pas été imprimés à l'échelle ; ils étaient plus petits que dans la réalité, de sorte que le fond bleu puisse être couvert d'un grand nombre d'entre eux. Ça avait été la robe préférée de Vivek.

Il la portait sur l'une des photos que Juju avait prévu de montrer à tantie Kavita, mais, comme je l'avais subtilisée le matin qui avait suivi notre rencontre au club sportif, elle ne s'était jamais retrouvée entre les mains de ma tante. Juju dormait encore quand j'étais parti et je ne l'avais pas réveillée. Il aurait été excessif de lui dire au revoir, trop bizarre, après ce qui était survenu cette nuit-là. J'avais donc discrètement traversé sa chambre pour ramasser mon boxer-short et mon pantalon, les avais enfilés en équilibre précaire sur un pied, puis sur l'autre, avant de passer mon maillot de corps et ma chemise froissée. Le sac de Juju était posé sur sa coiffeuse, et j'ai délicatement plongé la main dedans pour en sortir l'enveloppe. J'ai rapidement parcouru les photos, en quête de celle que j'avais repérée au club sportif. Les filles l'avaient vue elles aussi, mais elles connaissaient Vivek et avaient dû penser qu'il avait juste cherché à s'amuser, ainsi qu'il le faisait souvent avec nous. Le sentiment de culpabilité que j'éprouvais me

rendait peut-être parano, mais cette photographie me donnait le sentiment d’être exposé aux yeux de tous, et il ne fallait pas que ma tante la voie. Dieu m’en préserve. Si elle en parlait à mes parents, les conséquences en seraient inimaginables.

Sur la photographie, Vivek portait la robe, dont la jupe portefeuille était nouée à sa taille, du côté gauche. Le décolleté en V dévoilait son sternum. Ses cheveux dénoués encadraient son visage. Juju les avait peignés et tressés avec du gel en une centaine de fines nattes, avant de les laisser sécher et de les défaire, de telle façon que la chevelure se déployait en petites ondulations cascade le long de son corps. Il était assis sur mes genoux, les jambes croisées, la robe retroussée jusqu’aux cuisses, le torse incliné en avant tandis qu’il offrait son rire à l’objectif. Un bras était passé autour de mon cou et je regardais son visage. L’air que j’y affichais m’embarrassait à présent au plus haut point. C’était une expression d’adoration – faute d’un terme plus adéquat. Une expression sans entraves. Comme s’il n’y avait aucun danger à ce qu’on me voie le contempler de la sorte. Comme si nous étions seuls, que je ne craignais rien, que nous n’étions pas cousins et que rien de tout cela n’était terrifiant.

Vivek s’était rasé la poitrine et les jambes – ce qu’il faisait souvent au cours des derniers mois – et ses orteils étaient vernis d’un rouge assorti aux fleurs d’hibiscus. Je me rappelais la première fois que je l’avais vu dans cette robe, dont les manches longues et les épaulettes m’avaient surpris. Sans le décolleté, que Vivek couvrait de ses cheveux, elle aurait presque pu passer pour très sage. Mais il avait tourné afin de me la faire admirer, et pour une fois il semblait heureux, non plus fatigué, et ne faisait plus l’effet d’être mourant ou souffrant. Je n’avais pu m’empêcher d’être heureux pour lui. J’avais déjà capitulé, à cette époque, voyez-vous ; nous étions chez Juju, dans notre bulle où tout allait bien et où le monde extérieur n’existait pas. Assis sur sa tombe avec sa robe entre les mains, j’ai senti mes pleurs bouillonner en moi.

Tout aurait continué à bien aller s’il n’avait pas quitté la bulle. S’il n’avait pas éprouvé le besoin de sortir et de se mettre en danger. Comment étions-nous censés le protéger s’il refusait de rester à l’intérieur ?

Le jour où le marché a brûlé, je suis allé le chercher chez Juju. Elle m’a dit qu’il était ressorti. Je l’ai engueulée, injustement, comme si j’ignorais qu’elle ne pouvait pas l’en empêcher. Personne ne le pouvait – nous avions

tous déjà essayé, à de nombreuses reprises. J'ai tourné les talons, sauté sur un *okada* et je suis parti à sa recherche. Comme je savais qu'il aimait se rendre sur un stand près du marché, où une femme vendait des *puff-puffs*, j'ai demandé au conducteur de l'*okada* de descendre Chief Michael Road. Nous venions de passer la première intersection quand nous avons entendu le vacarme et aperçu la foule dans le lointain. Le motocycliste a fait une embardée sur le bas-côté et s'est arrêté.

« *Commot, commot !* a-t-il braillé.

— Tu ne vas pas plus loin ? ai-je demandé.

— T'es fou ou quoi ? T'as pas vu l'émeute ? *Commot*, frère, file donc. Et garde ton argent, hein. »

Je suis descendu en maugréant et en jurant, et il est reparti à toute vitesse. J'ai soupiré et regardé autour de moi ; c'est alors que j'ai vu Vivek à quelques pâtés d'immeubles de là – dans cette robe, on ne pouvait pas ne pas le reconnaître. Je l'ai appelé ; comme il ne s'est pas retourné, j'ai couru dans sa direction et, en arrivant près de lui, je lui ai donné un coup sur l'épaule.

« T'entends pas quand on t'appelle ? »

Cette fois, mon cousin s'est tourné vers moi et m'a regardé calmement. « Je suis Nnemdi », a-t-elle précisé.

D'un geste de la main, je me suis essuyé le visage. Elle avait bien choisi son jour. « OK, désolé, Nnemdi. On peut repartir chez Juju, s'il te plaît ?

— Pas de problème. Mais avant, je veux des *puff-puffs*. »

Je l'ai scrutée, puis j'ai indiqué le chaos devant nous. « Tu veux te risquer là-dedans ? Pour des *puff-puffs* ? »

Elle a observé la foule et a paru hésiter. Elle se tordait les mains, ainsi qu'elle le faisait quand elle était tendue. « Ça ne va pas me prendre longtemps. On n'aura qu'à s'en aller dès que j'en aurai acheté. »

J'avais envie de lui crier après, mais, la dernière fois que j'avais agi ainsi en public, elle avait menacé de me donner un coup de poing dans la figure avant de s'enfuir. Je n'avais pas pu partir à sa poursuite – cela aurait semblé trop bizarre –, alors j'étais rentré chez Juju où j'avais attendu qu'elle revienne de son plein gré. Cette fois, je l'ai gentiment retenue par les épaules et regardée dans les yeux. Le coton de sa robe était doux sous mes paumes. « Nnemdi, je suis sûr que même la femme qui en vend a remballé

ses marchandises et a déjà filé. Elle ne sera pas là. Tout le monde s'en va, tu vois. »

Un panache de fumée s'élevait du marché, se détachant sur l'horizon. Près de nous, la rue était bondée de véhicules qui s'éloignaient à vive allure – des bus, des taxis, des voitures particulières. Une commerçante qui portait des métrages d'étoffe pliés, empilés en équilibre précaire autour d'elle, était installée sur un *okada* qui roulait à fond de train ; se faufilant entre les autres engins, il est passé devant nous et, à cet instant, a dévié de sa course pour éviter une ornière : une partie des tissus est tombée de la motocyclette et a atterri dans un nuage de sable. La femme a hurlé au conducteur de s'arrêter, mais celui-ci n'en a rien fait, se contentant de lui répondre sur le même ton en s'éloignant à vive allure des émeutiers en colère.

« Il faut qu'on y aille, ai-je dit à Nnemdi. *Biko*, avant qu'il ne t'arrive quelque chose. »

Elle m'a foudroyé du regard. « Pourquoi tu crois que c'est à moi qu'il va arriver quelque chose ? Et pas à toi, *nko* ?

— S'il te plaît, tu ne vas pas t'y mettre maintenant. Tu sais que c'est dangereux pour toi de sortir ainsi de chez Juju, sans parler de venir dans ce quartier ni de te retrouver dans ce genre de situation ! Ne sois pas stupide. Allons-y !

— Je vois. » Son visage arborait une expression glaciale. « Tu me trouves stupide, maintenant ?

— Nnemdi, s'il te plaît. Tu pourras te disputer avec moi quand nous serons chez Juju. Partons. *Biko*.

— Tu as honte de moi, a-t-elle dit d'une voix étonnée. C'est pour ça que ça te déplaît quand je sors ainsi. On a l'impression que tu as toujours honte, Osita. D'abord de toi, puis de nous, et maintenant de moi.

— Bon Dieu. Ce n'est pas vrai. *Abeg...*

— Non, c'est la vérité. Rien ne te dérange quand nous sommes à l'intérieur et que personne ne peut nous voir, mais c'est pour ça que ça te déplait quand je sors comme ça. Tu ne veux pas que les autres me voient. Ou bien est-ce parce que tu ne veux pas qu'on me voie avec toi ? »

J'ai gémi et me suis pris la tête entre les mains. Ce n'était vraiment pas le moment. Que se produirait-il si quelqu'un l'examinait de trop près, un individu muni d'une machette et ballotté par une foule hostile ? Elle serait probablement blessée, tuée en moins de rien. Je l'ai saisie par le bras pour

l'entraîner. « Nous n'avons pas le temps de nous chamailler au milieu de la rue ! »

Elle a essayé de se libérer et s'est mise à me frapper. « Lâche-moi ! *Hapum aka !* »

Je me suis emporté. « *Il faut qu'on parte tout de suite !* Tu sais ce qu'ils te feront ? »

Nnemdi en a eu le souffle coupé, s'est dégagée de toutes ses forces et m'a échappé. J'ai été alarmé par la douleur qui se lisait dans ses yeux, surpris que la vérité puisse autant la blesser. Elle s'est écartée si violemment qu'elle a trébuché ; son talon s'est accroché à une pierre, et elle est tombée. Tout est arrivé si vite. J'ai vu son crâne heurter l'arête de ciment surélevée du caniveau, au bord de la chaussée. J'ai vu son corps s'affaïsser, yeux clos, le sang formant une flaque dans le sable en quelques secondes.

J'ai hurlé.

« Non, non non *non !* » J'ai couru et me suis agenouillé près d'elle, glissant une main sous sa nuque pour lui soulever la tête. « Nnemdi ! Nnemdi ! » Elle ne reconnaîtrait peut-être pas ce prénom après s'être cogné la tête. « Vivek, ai-je chuchoté. Vivek, ouvre les yeux. S'il te plaît, *bhai*. Ouvre les yeux. » Ma main était à présent trempée de sang – il y en avait tant. La panique était un vautour qui tentait de sortir de mon corps en battant frénétiquement des ailes et en me donnant des coups de bec. J'ai fouillé les environs du regard et me suis empressé de récupérer le tissu tombé de l'*okada*. J'ai déchiré l'emballage de plastique, soulevé de nouveau le cou de Nnemdi et me suis servi de l'étoffe pour essayer d'étancher le sang.

Un hôpital. Il fallait que je l'emmène jusqu'à un hôpital. Autour de nous, personne ne nous prêtait attention ; le chaos régnait ; des gens couraient de tous côtés. J'ai pris Nnemdi dans mes bras et l'ai portée contre ma poitrine, la partie supérieure de mon bras lui protégeant la tête. Debout au bord de la voie, j'ai vu un *okada* s'arrêter devant moi en dérapant. Chose inattendue, c'était une femme qui le conduisait.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? a-t-elle demandé en observant Nnemdi.

— Elle est tombée. Vous pouvez nous emmener jusqu'à un hôpital, s'il vous plaît ? »

Elle a acquiescé. « Montez. » Je me suis assis derrière elle, prudemment,

m'installant à l'arrière de la selle afin de laisser de la place pour Nnemdi entre nous. Nous avons démarré à vive allure.

« L'hôpital Anyangwe, ai-je lancé à la motocycliste. Vous le connaissez ? » On pouvait facilement s'y rendre à pied depuis la maison de tonton Chika et tantie Kavita. Je pourrais aller les chercher en courant pendant que les médecins s'occuperaient de Nnemdi. La conductrice a hoché la tête et j'ai incliné mon visage vers celui de Nnemdi, le vent sifflant près de nous. « Réveille-toi, ai-je supplié. Réveille-toi pour moi. » Nous nous glissions entre les voitures, et je gardais les bras fermement serrés autour d'elle, l'arrière de ses genoux reposant au creux de mon coude. Ses chaussures sont tombées, mais je m'en moquais. Nous avons atteint le croisement qui donnait sur une rue transversale menant à l'hôpital, où une vaste fondrière barrait la majeure partie de la chaussée. L'*okada* s'est immobilisé.

« Ma moto peut pas passer par là, a dit la conductrice. Ça risque d'abîmer mon moteur. On peut faire le tour par la rue principale. *Abi* l'hôpital est juste à côté ?

— Pas de *wahala*, ai-je répondu en descendant prudemment de la moto. Ce n'est plus très loin à pied. *Ego ole* ? »

Elle a agité la main. « Laisse tomber l'argent. Assure-toi que ta femme va bien. »

J'ai opiné du chef, de grosses larmes aux yeux ; elle est repartie, et j'ai avancé en pataugeant le long de la flaque. Cette petite rue était un raccourci étroit, non pavé, ombragé par des arbres. Je connaissais bien ce passage – un portail latéral donnait sur le terrain de tonton Chika. Quand Vivek et moi étions encore collégiens, nous avions brisé le cadenas rouillé et débarrassé un chemin afin de pouvoir sortir en douce de la propriété. J'ai traversé la fondrière, de l'eau jusqu'aux chevilles, et je passais devant le portail quand j'ai baissé les yeux vers Nnemdi. Je me suis arrêté.

Son visage arborait une expression nouvelle. Je ne la reconnaissais plus. Je me suis empressé de m'agenouiller et de l'allonger par terre afin de chercher son pouls au niveau du cou. Je n'ai rien senti. J'ai placé la main devant son nez. Rien. Ma chemise était imbibée de sang. Je n'arrivais plus à respirer. Mes yeux se sont voilés, et je me suis cru sur le point de perdre connaissance. Je l'ai secouée, appelée par ses deux prénoms, comme si cela

avait pu changer quoi que ce soit. Nous étions sous un flamboyant. Une fleur orange en est tombée et s'est posée sur sa poitrine.

Je suis resté agenouillé près de la barrière, sur la voie déserte. J'ai porté la main à son visage et répété ses prénoms. Toute la scène paraissait se dérouler dans mon imagination.

J'étais là, dans la rue, le corps de mon cousin étendu devant moi.

Quelqu'un allait me voir.

Cette pensée l'emporta sur tout le reste et une poussée d'adrénaline me traversa. Je ne peux vous expliquer pourquoi j'ai agi comme je l'ai fait ensuite, sauf que la maison de tonton Chika était juste devant moi, qu'il ne servait plus à rien d'aller à l'hôpital, je le savais, et j'ignorais de quelle manière je répondrais aux questions qu'on me poserait si je me rendais dans l'un ou l'autre de ces endroits. Vivek nous avait toujours répété, à Juju et à moi : « Veillez à ce que mes parents ne l'apprennent pas. Ils ont déjà tant de soucis. Veillez à ce qu'ils n'apprennent jamais rien à propos de Nnemdi. »

J'ai donc agi selon son souhait.

J'ai dénoué le nœud qui fermait la robe et je la lui ai enlevée sans cesser de pleurer, les mains tremblantes, l'esprit égaré. J'ai déplié le pan d'étoffe dont je m'étais servi pour étancher le sang. C'était de l'*akwete*, orné d'un motif rouge et noir. J'en ai couvert Nnemdi et je l'ai de nouveau prise dans mes bras pour me diriger vers le portail latéral, que j'ai ouvert du pied – la serrure n'avait jamais été réparée. J'ai traversé l'arrière-cour au pas de course, longé la maison jusqu'à la véranda, où j'ai allongé Nnemdi près du paillason. Il y avait tant de sang, nous en étions tous deux couverts. Je ne pouvais pas m'arrêter de pleurer.

« Je suis désolé, ai-je chuchoté. Je suis tellement désolé. » D'une caresse, j'ai écarté une mèche de cheveux de son visage et pressé mon front contre le sien, mes larmes tombant sur son nez et ses lèvres. La voix de mon oncle m'est parvenue depuis une fenêtre.

« Tu as entendu ça ? a-t-il demandé à ma tante.

— On a frappé à la porte ? » a-t-elle répondu.

J'ai ravalé un sanglot, reniflé et, la tête de Nnemdi entre les mains, je l'ai embrassée sur la bouche. « Je dois m'en aller, lui ai-je dit. Je t'en prie, pardonne-moi. Je dois m'en aller. »

J'ai défait la chaîne en argent qu'elle portait autour du cou, le pendentif de Ganesh encore tiède contre ma paume. Je l'ai serré dans mon poing.

« Je t'aime », ai-je dit à ses yeux silencieux. Puis je me suis relevé et j'ai couru, à moitié courbé pour ne pas être vu par les fenêtres. Je me suis enfui par l'arrière, j'ai franchi le petit portail, ne m'arrêtant que pour le refermer derrière moi. Sans cesser de courir j'ai descendu la petite rue après avoir ramassé la robe et secoué les pétales orange et jaune qui s'étaient accumulés dessus. J'ai descendu la voie principale toujours en courant, je suis passé devant les grilles de l'hôpital ; les gens me regardaient, mais, si proche de cet établissement, mon expression affligée devait paraître familière, comme si j'y avais perdu quelqu'un. J'ai demandé un sac en plastique à une femme qui vendait des oranges sur le bas-côté. Elle a observé mes vêtements ensanglantés avec inquiétude, mais elle m'a donné un sac noir et jaune et m'a tendu un sachet d'eau potable.

« Lave-toi le visage, m'a-t-elle dit. *Gịnị mere gị ?*

— Je me suis retrouvé dans un accident, ai-je répondu tout en me rinçant, de l'eau rouge pâle dans les mains.

— *Chineke !* Est-ce que ça va ?

— Oui, *Ma*. J'essaie juste de rentrer chez moi.

— Il y a du sang partout sur ta chemise.

— Ce n'est pas le mien.

— Ce n'est pas une bonne idée de se balader dans cet état. » Elle a appelé une femme qui vendait des vêtements dans un kiosque voisin – des tee-shirts à paillettes aux couleurs voyantes ainsi que des robes en wax suspendues à des mannequins sans tête, d'un blanc ivoire. « Vero ! *Biko*, file un tee-shirt à ce garçon. »

La femme a sorti la tête de son kiosque. « Cinquante nairas ! » a-t-elle lancé en retour. J'ai tiré de ma poche un billet de cent que j'ai tendu à la vendeuse d'oranges. Elle m'a regardé d'un air étonné, puis l'a agité en direction de l'autre femme, qui a acquiescé avant de sortir avec un tee-shirt noir orné d'une couronne pailletée. « Il va lui aller, çui-là », a-t-elle affirmé. La vendeuse d'oranges lui a passé les cent nairas et en a reçu cinquante en échange. Elle a voulu me les remettre, mais j'ai secoué la tête. « C'est bon, *Ma*. » J'ai placé le sac en plastique entre mes jambes et enlevé ma chemise en pleine rue avant d'enfiler le tee-shirt noir. Il était un peu serré, mais il m'allait en effet. J'ai fourré ma chemise ensanglantée et la robe de Nnemdi dans le sac et, quand j'ai levé les yeux, les deux femmes m'observaient.

« Tu te mets à poil même quand t'es pas chez toi, hein ? a commenté la

marchande de vêtements.

— Occupe-toi de tes affaires, a répliqué la vendeuse d'oranges. Rentre chez toi et sois prudent, tu entends ? » a-t-elle ajouté à mon intention, et j'ai hoché la tête.

« *Daalu, Ma.* »

Il y avait encore du sang qui séchait sur mon jean, mais cela ne se voyait pas trop car le pantalon était sombre. Je me suis rendu directement à l'arrêt de bus et suis parti pour Owerri. Lorsque j'ai payé le contrôleur, certains billets étaient maculés de sang, mais il n'a même pas cillé.

Comme mes parents n'étaient pas là quand je suis arrivé à la maison, j'ai pris la clé sous le paillason et je suis entré. J'avais assez de temps pour prendre un bain et brûler les vêtements souillés avec les ordures dans l'arrière-cour – ce dont j'étais censé m'occuper de toute manière. Je ne sais pas pourquoi j'ai conservé la robe dans ce sac, que j'ai fermé avant de le placer sous mon lit. J'ai rincé le pendentif et l'ai caché sous mon matelas, en dépit du fait que ma mère risquait de le trouver au cas où elle viendrait dans ma chambre. C'était pourtant peu probable. Je ne pouvais pas l'enterrer – cela m'était tout simplement impossible.

Je revois encore le sang entraîné dans le tuyau d'évacuation de la baignoire tandis que je me versais des seaux sur le corps ; je me suis frotté vigoureusement jusqu'à ce que l'eau soit claire, avant d'en verser encore et de me frictionner de nouveau, utilisant tant de seaux que j'ai fini par vider la citerne de la salle de bains. Je me suis essuyé avec une serviette blanche afin d'être sûr qu'il ne restait plus une goutte de sang de mon cousin sur moi, puis je suis allé chercher de quoi remplir la citerne. Je suis ensuite sorti, conscient que ce n'était plus qu'une question de temps avant que tonton Chika appelle mon père pour lui annoncer ce qui était arrivé, et je n'avais pas envie d'être là et de devoir décrocher.

Quand je suis revenu, tard dans la soirée, mes parents pleuraient dans le salon. Lorsqu'ils m'ont appris la nouvelle, j'ai pleuré avec eux comme si c'était la première fois.

Depuis, je fais constamment semblant. J'ai fait semblant avec les filles, à l'enterrement et avec tout le monde. C'est pour cette raison que je ne suis allé voir personne, que je suis resté à Owerri. Il fallait que j'apprenne à bien me tenir avec ce secret qui déposait ainsi des pétales en moi. J'ai aidé tantie Kavita à chercher l'amulette après qu'elle m'a ramené de Port Harcourt,

alors que, une fois chez moi, j'avais l'intention de la sortir de sa cachette, de la presser contre mes lèvres et d'étouffer mes sanglots afin que mes parents ne m'entendent pas.

Quand nous avons fait part à tantie Kavita de notre théorie selon laquelle Vivek était allé se promener en se faisant passer pour Nnemdi et qu'on l'avait probablement tué pendant l'émeute, je pouvais à peine parler tant ma gorge était enflée. Elles ont cru que c'était du chagrin. « Les garçons étaient très proches », a plus tard déclaré ma tante, autorisant enfin d'autres gens à pleurer son enfant. Je les ai écoutées qui se demandaient ce qui avait pu arriver à la robe, quand bien même je savais depuis le début qu'elle était cachée sous mon lit, douce et raide au toucher. J'ai regardé ma tante verser des larmes et imaginer les souffrances que Vivek avait endurées. J'avais envie de lui avouer que Nnemdi n'avait plus rien senti dès l'instant où elle était tombée, qu'elle était morte endormie dans mes bras, qu'elle n'avait pas souffert, mais je ne pouvais rien dire. Je me suis tu. Nous lui avons livré une part de la vérité, et elle n'aurait pas été capable d'en appréhender davantage. Je gardais le reste pour moi.

Je me retrouvais donc avec la robe, assis sur la tombe, tandis qu'apparaissait dans le ciel un soleil d'un jaune dilué. Je ne savais pas à quelle heure mon oncle et ma tante seraient là. J'avais l'impression de toujours les devancer de quelques pas précipités, de détenir des secrets qu'ils ne pouvaient attraper. Je suis allé ramasser une houe posée près de la porte de derrière et, au pied du petit carambolier, j'ai soigneusement entrepris de faire un trou, assez profond pour que la pluie ne le rouvre pas, tout en m'efforçant d'écarter les racines. J'ai fini par creuser à la main autour de ces dernières, pratiquant de petites cavités dans lesquelles je versais de l'eau pour ramollir la terre. J'ai ensuite sorti la robe du sac. Je l'ai portée à mon visage pour tâcher d'y distinguer l'odeur de la peau de mon cousin tout en essayant de ne pas trop prêter attention à celle du sang séché. Elle ne sentait pas grand-chose. Je l'ai placée au fond du trou et l'ai enterrée, puis j'ai ajouté du sable et des feuilles au-dessus pour ne pas qu'on s'aperçoive que quelque chose avait été enfoui là.

« Je suis tellement désolé, ai-je dit à la tombe. C'était un accident. Jamais je ne t'aurais fait du mal, au grand jamais. Je le jure devant Dieu. Tu étais mon frère, et je t'aimais. Je voulais seulement te protéger. »

J'ai posé la main sur le ciment, qui était froid. « Tu me manques à chaque

instant. »

Ma voix s'est brisée, et la tombe n'a rien répondu. Je suis resté agenouillé là un long moment ; j'ai fini par me relever et j'ai épousseté mes genoux sales. Le soleil était maintenant plus ardent dans le ciel. Je me suis essuyé les yeux et j'ai ramassé le sac en plastique. Tout en le serrant fort dans mon poing, j'ai tiré de ma poche arrière la photographie où nous étions ensemble. J'avais envisagé de l'enterrer elle aussi, mais je ne l'avais pas pu ; je ne pouvais pas tout laisser se putréfier dans cette tombe avec mon cousin. Du pouce, j'en ai caressé la surface brillante avant de la rempocher avec le pendentif. Puis je me suis éloigné en sachant que je m'en irais, que je partirais loin, dans un lieu où je pourrais passer cette amulette autour de mon cou et la porter tous les jours, et peut-être aurais-je alors le sentiment qu'en définitive il ne m'avait pas quitté.

OceanofPDF.com

Nnemdi

Je me demande souvent si je suis morte de la meilleure façon qui soit – dans les bras de celui qui m’a le plus aimée, revêtue d’une peau qui était vraie. Je le regarde me pleurer et j’ai envie de lui dire qu’il est déjà entièrement pardonné, quoi qu’il ait pu me faire. Je veux lui dire que je dansais tous les jours avec la mort, que je le savais, surtout quand je sortais ainsi. Je le savais, et j’ai malgré tout fait mes choix. Ce qui est arrivé n’est ni bien ni juste, mais ce n’est pas sa faute. Je veux le remercier de m’aimer.

Ma mère a fait changer l’inscription gravée sur ma tombe. Elle a deviné que c’était un mensonge. L’amour et la culpabilité ont parfois la même saveur, voyez-vous. Maintenant, on y lit :

VIVEK NNEMDI OJI

ENFANT BIEN-AIMÉ

Je porte enfin mon prénom igbo, et je me demande si quelqu’un s’en réjouit. Si ma grand-mère, qui flotte quelque part ici avec moi, est heureuse d’être finalement reconnue. Pour ma part, je dirais qu’il était trop tard, mais le temps a cessé d’avoir la même signification que par le passé.

Cela ne me dérange plus. Je vois à présent comment les choses fonctionnent, depuis l’autre côté. Je suis née et je suis morte. Je reviendrai.

Quelque part, voyez-vous, dans le fleuve du temps, je suis déjà en vie.

REMERCIEMENTS

Aux auteurs dont les livres m'ont permis d'écrire celui-ci – Toni Morrison pour *Love* et Gabriel García Márquez pour *Chronique d'une mort annoncée* : merci. Aux Nigerwives, pour l'enfance que vous avez rendue possible, remplie de livres, de gaufres, de baignades et d'amis. Merci à toutes d'être là, surtout tantie Ingrid et tantie Helga, avec un grand merci en particulier à tantie Vonah, grâce à laquelle j'ai pu devenir écrivain. À la bande des débuts – JK et Franca, Julie et Chiji, Chukwuma – merci pour les moments géniaux, les jeux et toute la magie. À toute la ville d'Aba, mon chez-moi pendant seize ans. À Ekenna Avenue et Okigwe Road. Au club sportif d'Aba – saluez pour moi les gars qui y préparent les *suyas*. Quel univers incroyable c'était. À toutes les personnes *queer* et de genre variant dans mon pays, surtout à celles qui nous bâtissent de nouveaux mondes, *jisie ike*. Quel univers incroyable ce sera.

À mon brillant éditeur, Cal Morgan, et à ma formidable agente, Jackie Ko, ainsi qu'à toutes les autres merveilleuses personnes de l'Agence Wylie – Sarah, Emma, Alba, Ekin et Jessica. À Jynne et à tout le monde chez Riverhead Books. Merci à tous de former une équipe aussi sensationnelle. À Eloghosa Osunde et Ann Daramola pour avoir lu et aimé ce livre au tout début – merci, sœurs divines. À ma chère Christi Cartwright. J'ai tellement de reconnaissance pour le temps et pour l'attention que tu as consacrés à ce projet.

Il a fallu plusieurs personnes pour que *La mort de Vivek Oji* puisse se retrouver entre les mains des lecteurs, et j'éprouve de la gratitude pour chacune d'entre vous. Nous sommes tous aussi utiles les uns que les autres pour mettre ces histoires au monde. J'ai le bonheur d'œuvrer en ce sens avec vous.

GLOSSAIRE

La plupart des termes et expressions ci-dessous sont en igbo (langue des Igbo, l'une des trois grandes ethnies du Nigéria avec les Haoussas et les Yoroubas) ou en pidgin nigérian (langue vernaculaire formée d'anglais et de termes autochtones, employée à l'origine par les catégories plus modestes et moins éduquées de la population nigériane, et de nos jours répandue dans toutes les classes sociales).

Abeg (pidgin) : s'il te plaît, je t'en prie, franchement – également pour exprimer l'incrédulité ou l'exaspération (souvent sur un ton sarcastique).

Abi ? (pidgin) : interjection (parfois placée en début d'énoncé), équivalant à « Pas vrai ? », « Hein ? », « C'est ça ? ». Variantes : *shey*, *shebi*.

Ah-ahn (pidgin) : exclamation dénotant la surprise ou l'exaspération, parfois employée de façon sarcastique.

Akamu (igbo) : bouillie préparée à base de maïs, de sorgho ou de millet.

Akara (yorouba) : beignets préparés à partir de pâte de cornilles, haricots aussi appelés niébés en français.

Akpụ (igbo) : pâte confectionnée à partir de farine de manioc fermentée, équivalent nigérian du fufu francophone, plat typique de l'Afrique de l'Ouest.

Akwete (igbo) : étoffe tissée à la main, typique de la ville d'Akwete, dans l'Igboland, région du sud du Nigéria.

Amma (hindi) : maman, mère.

Bas (hindi) : assez.

Beta (hindi) : fils.

Beti (hindi) : fille.

Bhai (hindi) : frère.

Biko (igbo) : s'il te plaît, je t'en prie, aussi employé pour exprimer la

protestation.

Chai (pidgin) : ciel, grands dieux.

Chineke, Chineke m ee (igbo) : mon Dieu !

Commot (pidgin) : va-t'en, pars.

Daalu (igbo) : merci.

Dede (igbo) : tonton.

Ehn (pidgin) : interjection exprimant l'étonnement, l'hésitation, la confusion.

Eh hehn (pidgin) : interjection exprimant l'acquiescement.

Ego ole ? (igbo) : combien (ça coûte) ?

Ei-yah (pidgin) : quel dommage.

Fiam (pidgin) : en un éclair.

Garri (origine inconnue) : pâte de semoule de manioc fermentée.

Gịni mere / Gịni mere gi (igbo) : Quel est le problème ? Qu'est-ce qui ne va pas ? / Quel est ton problème ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

Gorimakpa (pidgin) : (il a le) crâne rasé de près.

Gwa m ihe mere (igbo) : dis-moi pourquoi.

Haba (pidgin) : interjection exprimant l'agacement.

Hapu m aka (igbo) : laisse-moi tranquille.

Igbo (pidgin) : chanvre indien, cannabis (sans rapport avec le nom du peuple igbo).

Ighotala (m) ? (igbo) : (me) comprends-tu ?

Inukwa (igbo) : tu comprends ?

Jisie ike (igbo) : bonne chance, tiens bon.

Jo (yorouba) : s'il te plaît.

Kai (pidgin) : interjection exprimant la surprise ou la contrariété.

Ma, mama (Afrique anglophone et francophone) : maman, mère biologique et, par extension, mère sociale, femme que l'on respecte.

Mba (igbo) : non.

Mehn (igbo) : mon vieux, mon pote. Précédé de *nna* (« père » en igbo) : dénote l'affection.

Murukku (tamoul) : beignets salés en tortillons, typiques de l'Inde du Sud.

Mumu (pidgin) : idiot.

Na (pidgin) : interjection intensive placée en fin de phrase afin d'insister.

Naija (pidgin) : le Nigéria.

Ndo (igbo) : désolé, je m'excuse.

Nkem (igbo) : mon chéri, ma chérie.

Nko ? (pidgin) : interjection – hein ?, et alors ?, qu'en est-il ?

Nna (igbo) : voir *mehn*.

Nsogbu adighi (igbo) : pas de problème.

Nwere nwáyo (igbo) : fais doucement.

Nwunye m (igbo) : mon épouse.

O, oo (pidgin) : intensif placé à la fin d'une phrase pour marquer l'insistance.

Odinma (igbo) : c'est bien, c'est d'accord.

Oga (pidgin) : terme de respect – patron, maître, monsieur.

Oha, ou *Ora* (igbo) : feuilles de l'arbre du même nom (le padouk blanc en français), qui servent à la préparation de soupes au Nigéria.

Okada (pidgin) : moto-taxi, moyen de transport très courant au Nigéria et dans d'autres pays de l'Afrique de l'Ouest, dont le nom est emprunté à celui d'une ancienne compagnie aérienne nigériane, Okada Air.

Onye ara (igbo) : c'est un fou, un cinglé.

Oya (pidgin) : interjection – allons, allez, dépêchons.

Piam (pidgin) : courir, filer.

Puff-puff (anglais) : boule de pâte frite, beignet africain.

Puọ n'ụzọ (igbo) : écarte-toi de mon chemin, pousse-toi de là.

Sha (pidgin) : interjection intensive placée en fin de phrase – de toute

manière.

Shebi (pidgin) : voir *abi*.

Shey (pidgin) : voir *abi*.

Suya (haoussa) : grillade de viande épicée préparée en brochettes, originaire du nord du Nigéria mais populaire dans tout le pays.

Tufiakwa (igbo) : Dieu m'en garde, à Dieu ne plaise.

Udara (igbo) : fruit du *Chrysophyllum albidum*, arbre tropical également appelé caïmite africaine.

Ugba (igbo) : condiment obtenu à partir des graines fermentées de l'arbre mubala.

Ugu (igbo) : courge cannelée dont on consomme les feuilles en soupe, principalement.

Wahala (pidgin) : problèmes, difficultés.

Wallahi (somali) : variante de « wallah » (arabe), signifiant « par Allah », « Dieu m'en soit témoin ».

Wetin ? (pidgin) : quoi ?

TABLE DES MATIÈRES

Couverture	
Du même auteur	
Titre	
Copyright	
Dédicace	
I	
II	
III. Osita	
IV. Vivek	
V	
VI. Vivek	
VII. Osita	
VIII	
IX. Osita	
X. Vivek	
XI	
XII. Vivek	
XIII. Osita	
XIV. Vivek	
XV	
XVI	
XVII. Vivek	
XVIII	
XIX. Osita	
XX. Vivek	
XXI	
XXII	
XXIII. Osita	
XXIV. Nnemdi	
Remerciements	
Glossaire	
Présentation	
Achevé de numériser	

AKWAEKE EMEZI
LA MORT DE VIVEK OJI

Le lendemain d'une grande émeute au marché, la mère de Vivek Oji découvre le corps de son fils allongé sur leur véranda, sans vie. Une simple toile imprimée d'hibiscus rouges recouvre son corps nu. Comment un destin si tragique a-t-il pu frapper ce jeune homme de vingt ans, promis à un bel avenir ?

La mère se met alors à explorer le passé à l'affût de bribes de réponses, de signes. Vivek était certes né avec une étrange tache près de la cheville. Puis il s'était curieusement laissé pousser les cheveux, de plus en plus long, malgré le courroux de son père. Parfois, il semblait aussi planer, ailleurs. En filigrane, son cousin prend également la parole pour nous dévoiler la part secrète de Vivek, son plaisir caché de se vêtir en femme, son attirance pour les hommes... Au fil de la lecture se compose ainsi le portrait complexe et bouleversant d'un être né dans une société nigériane et dans une famille qui ne l'acceptent pas tel qu'il voudrait être au grand jour.

D'une plume lumineuse et sensuelle, Akwaeke Emezi signe un deuxième roman d'une splendeur troublante, au style aussi doux que fiévreux. La mort de Vivek Oji mêle puissamment les questions d'identité, de genre, de tolérance et d'innocence. Mais c'est avant tout le roman bouleversant et universel d'une jeunesse injustement brisée en plein vol.

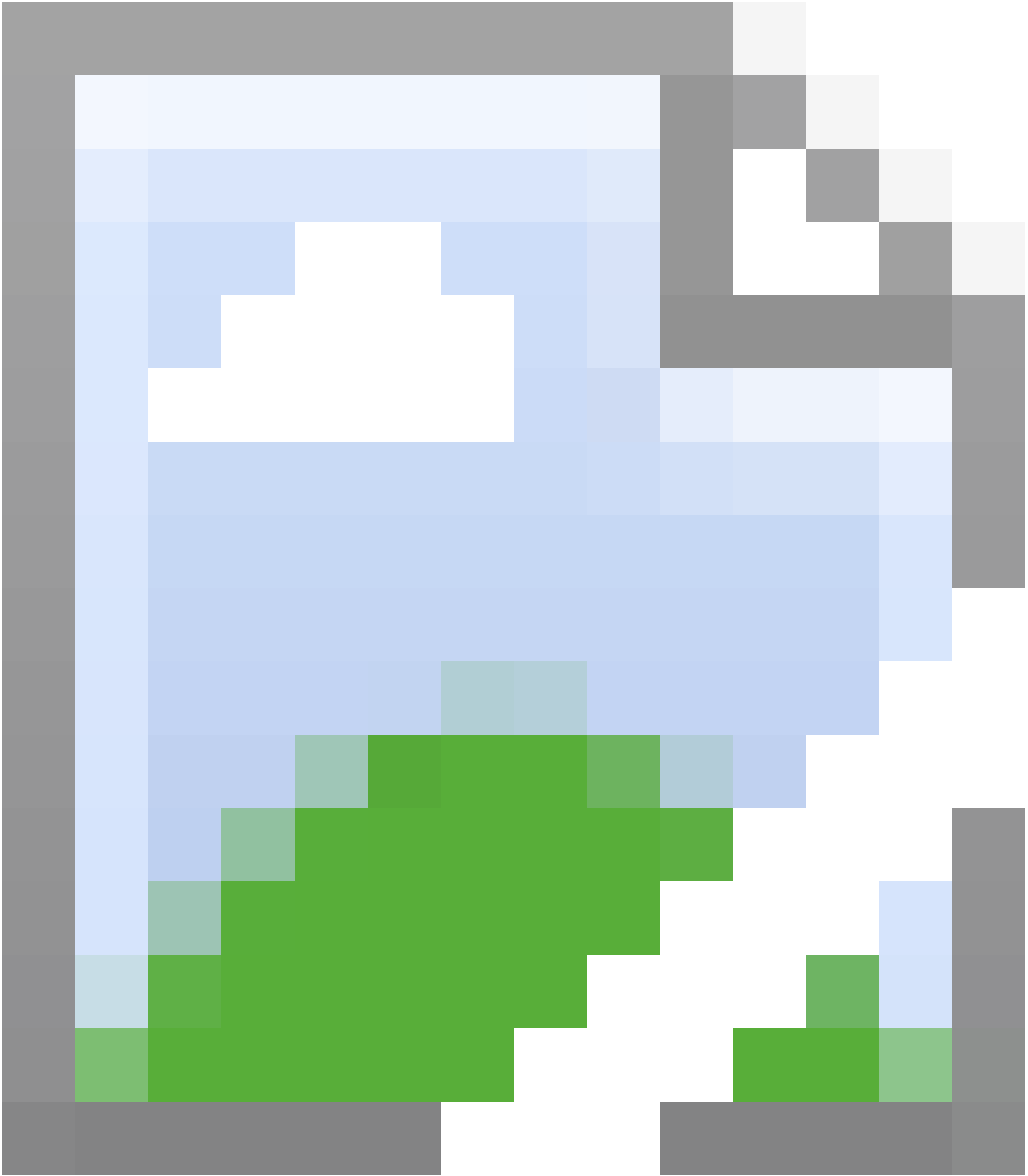
Akwaeke Emezi, d'origine igbo et tamoule, a grandi au Nigéria et vit actuellement à La Nouvelle-Orléans aux États-Unis. Aujourd'hui, c'est l'une des voix littéraires les plus importantes de la scène anglophone, et une figure phare de la transidentité. Son premier roman, Eau douce, a paru aux Éditions Gallimard en 2020.

OceanofPDF.com

Cette édition électronique
du livre *La mort de Vivek Oji* de Akwaeke Emezi
a été réalisée le 30 janvier 2023 par Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072940897 - Numéro d'édition : 379360).
Code sodis : U37712 - ISBN : 9782072940934.
Numéro d'édition : 379364.

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office

OceanofPDF.com



OceanofPDF.com